

Patricia St John

**HflMID**

**le petit**

**marocain**

**LA CROISADE DU LIVRE CHRÉTIEN**

26160 - La Bégude de Mazenc France

© La Croisade du Livre Chrétien, 1985

Tous droits de reproduction, de traduction

et d’adaptation réservés pour tous pays.

L’édition originale a paru en anglais sous le titre :

*Star ofLight*

Copyright © Scripture Union Publishing

130 City Road

LONDON ECIV 2NJ

1953

Première édition en langue française par

La Ligue pour la Lecture de la Bible, Suisse.

ISBN 2-7222-0013-9

AUX ENFANTS QUI LIRONT CE LIVRE

*Quelques-uns d'entre vous parfois m'écrivent, me*

*demandant si les histoires que je compose à votre*

*intention sont vraies.*

*Celle-ci ne l'est pas entièrement. J'ai rassemblé*

*quantité d'incidents concernant des fillettes et des*

*garçons que j'ai rencontrés et je les ai tissés dans la vie*

*de l'un d'entre eux, Hamid. Jenny est, si vous voulez,*

*une création ; Rosemarie pourrait représenter une des*

*missionnaires travaillant au milieu des petits Marocains.*

*Ce récit a été conçu pour vous donner une peinture*

*vraie de ce qui peut arriver, de ce qui arrive néces­*

*sairement à des enfants habitant un pays où Christ est*

*inconnu. Sans le christianisme on ne trouve que bien*

*peu de bonté et de pardon, nulle espérance, nulle joie*

*réelle. Si ce livre vous paraît triste, rappelez-vous*

*qu'en priant, et en vous intéressant à ceux qui s’en*

*sont allés prêcher l’Evangile, vous pouvez les aider à*

*dispenser lumière et bonheur à ces enfants.*

*J’habite la ville où Hamid amena Kinza et j’ai vécu*

*dans son village natal. Je connais plusieurs garçonnets*

*ayant quitté leurs cases et errant sans abri dans les*

*rues parce que leur mère s'est remariée ; j’ai entendu*

*le drame de bébés que l’on ne désirait pas et que l’on*

*déposait sur des marches d’escalier ; j’en ai connus*

5

*d'autres joyeusement attendus et rejetés ensuite à une*

*existence de misère ; j'ai vu de ces petits aveugles loués*

*à des mendiants. J'ai souvent approché des gens qui*

*avaient entrepris de lointains et pénibles voyages à la*

*recherche de la guérison, et quelquefois, nous, les mis­*

*sionnaires, avons été capables de les soulager.*

*D'autre part, il est des hommes, des femmes, des*

*enfants pécheurs, tristes, tourmentés par la peur, et*

*dont la vie a été transformée grâce à l'Evangile. Tout*

*ce que dit Hamid me fut confié par un petit garçon*

*abandonné, qui, je le crois, a trouvé une joie durable*

*en entendant parler de Jésus-Christ et en l'acceptant.*

*Il devrait y avoir beaucoup de garçons comme lui*

*— mais il y a si peu de missionnaires pour les*

*enseigner...*

*Lorsque vous penserez à la ville où ont abouti*

*Hamid et Kinza, à la longue, interminable vallée où*

*elle se cache, limitée à l'orient par les montagnes*

*enneigées du Rif et aux centaines de villages échelon­*

*nés sur leurs pentes, voulez-vous prier pour les enfants*

*qui y vivent ?*

*Votre amie,*

*Patricia St. John*

6

I

Sur le coup de midi, un jour de printemps, une

petite fille descendait en courant la pente d’une

montagne. Sa robe de coton retroussée au-dessus de

ses genoux, elle voltigeait, pleine de grâce, enjambant

de ses pieds nus les touffes de soucis sauvages qui

semblaient ne fleurir que pour elle. Tout au long des

rives du torrent, dans les prairies inondées, les

prunelliers en fleurs formaient, vus d’en haut, une

mer de blanche écume. De mignons chevreaux d’un

jour trottinaient parmi les fleurs. Au sommet des toits

de chaume du village, les cigognes bâtissaient leurs

nids. Partout, à la ronde, des enfants folâtraient,

batifolaient, criaient de joie. C’était le printemps, le

clair, le gai printemps !

Rahma avait coupé au plus court par la colline.

D’un élan elle rejoignit le sentier et, en dansant,

poursuivit sa course. Petite pour ses sept ans — elle

mangeait rarement à sa faim — elle n’était aimée ni

par son beau-père, ni par la première épouse qui

parfois la battait. Ses vêtements tombaient en lam­

beaux. Son travail dépassait ses forces. Mais elle

savait profiter du moindre plaisir quand par hasard il

se présentait !

Aujourd’hui, elle avait de la chance. Son frère et sa

7

mère devaient partir pour une expédition mystérieuse

et ce serait à elle de garder les chèvres.

Elle aurait deux grandes heures de liberté pour

s’amuser, toute seule, avec les cabris. Personne pour

la gronder, pour l’obliger à moudre à la meule, ou à

soulever des seaux pleins à déborder ! Sa fatigue s’en

allait et son corps, détendu, devenait léger, léger

comme un nuage ! La rivière étincelante, les soucis

jaunes, le soleil tissaient autour d’elle un monde doré

qu’aucune crainte de l’avenir ne pouvait assombrir.

Elle repéra de loin son frère en train de crier après

deux malicieux chevreaux noirs qui cherchaient à

entrer à tout prix dans un carré de blé tendre. Le prin­

temps les rendait fous et ils cabriolaient dans toutes

les directions sauf la bonne. Ils bêlaient faiblement et

faisaient des culbutes. Qu’importe ! Hamid, leur gar­

dien, les laissait faire. Il partageait leur allégresse. Au

bord du champ, trois cabris luttaient, front contre

front, et soudain, Rahma atterrit au milieu d’eux, ses

cheveux noirs tombant en mèches sur sa frimousse et

ses prunelles sombres brillant de plaisir.

Avec de grands cris et des rires, tous deux

chassèrent les cabris folâtres vers la butte où s’épar­

pillait le troupeau. Hamid se retourna, surpris de voir

sa sœur si exhubérante. Il n’avait pas l’habitude de

cette gaieté, de cet abandon car, selon la coutume, les

filles devaient marcher posément et écouter leurs

aînés et leurs supérieurs. A sept ans, Rahma était déjà

une petite femme.

- Qu’est-ce qui t’amène, Rahma ?

8

-Je viens garder les chèvres. Maman a besoin de

toi.

- Pourquoi ?

-Je ne sais pas, ni où elle veut aller. Moi, je crois

que Petite Sœur est malade. Maman pleure quand elle

la regarde en cachette.

A ces mots, ses yeux s’emplirent de larmes. Rahma

aimait sa mère mais avec le soleil, la liberté, elle avait

oublié combien souvent elle était triste !

-D’accord, dit Hamid, surveille bien les bêtes.

Tiens, voilà un bâton.

Se détournant, il s’engagea dans le sentier qui grim­

pait la pente verdoyante. Il se dépêchait pour ne pas

faire attendre sa mère mais ne pouvait s’empêcher,

comme Rahma, de gambader et d’admirer tant de

splendeur.

'Pourquoi, depuis quelque temps, Mère se

tourmentait-elle, comme écrasée par un terrible

secret ? Et pourquoi cachait-elle Petite Sœur dès que

son mari ou la première épouse s’approchait d’elle ?

C’est vrai qu’ils n’aimaient pas beaucoup le bébé.

Mais ils savaient bien qu’elle était là. Pourquoi la leur

cacher ? Même quand lui ou Rahma s’amusaient avec

leur cadette, Mère avait l’air inquiet. Elle la leur en­

levait et se réfugiait dans un coin, l’enfant serrée

contre elle, le regard plein d’appréhension. Avait-elle

peur du mauvais esprit ? d’un poison ? Hamid se le

demandait. Le lui dirait-elle cet après-midi ? Il pressa

le pas et, tout en grimpant, soupira.

Jamais leur mère n’avait eu cet air épouvanté

9

auparavant et elle n’avait pas du tout agi ainsi avec lui

ou avec Rahma.

Sous le toit de chaume de leur cabane, ils avaient

grandi entourés de l’affection de leurs parents. Trois

petiots aux têtes ébouriffées avaient suivi Rahma.

Mais ils s’étaient mis à tousser et à maigrir. La neige

était tombée. Presque plus de pain ! Presque plus rien

pour se chauffer ! Ils s’affaiblirent de plus en plus et

bientôt, l’un après l’autre, ils moururent. On enterra

leurs corps amaigris sur le versant de la montagne,

face au levant. Marguerites et soucis d’eau ornèrent

leurs tombes.

Cet hiver-là, le père, lui aussi, attrapa une vilaine

toux. Personne n’y fît attention. Il faut bien qu’un

homme gagne la vie de sa famille. Il continua à

travailler, laboura ses terres au printemps et sema. Un

soir, il s’alita. Jusqu’à l’automne, il resta allongé sur la

natte de jonc et, lentement, s’affaiblit. Sa femme

Zohra, Hamid et Rahma moissonnèrent le blé mûr,

glanèrent tout ce qu’ils purent pour lui acheter de la

nourriture, mais en vain. II finit par mourir, laissant

sans ressources sa jolie jeune femme et ses deux aînés.

On vendit la maison, la chèvre, les poules, la

parcelle de terrain et on s’en alla vivre chez la grand-

mère maternelle. Quatre mois s’écoulèrent. Puis

Petite Sœur naquit. Quelle joie pour la famille en

deuil ! On l’appela Kinza, ce qui veut dire « trésor ».

Aucun bébé ne fut plus aimé et choyé. Pourtant,

c’était étrange, jamais ce mignon bébé ne jouait ou ne

tapait des mains. Elle dormait, dormait ou restait sans

bouger, indifférente à tout. Les fleurs aux couleurs

10

rutilantes cueillies pour elle semblaient ne lui faire

aucun plaisir. Hamid s’en étonnait.

Kinza avait cinq mois à peine quand sa mère reçut

une seconde demande en mariage. A court d’argent,

ne sachant comment en gagner et ses enfants ayant

faim, elle l’accepta et ils déménagèrent dans leur

nouvelle maison.

Elle n’avait, certes, rien d’accueillant. Le mari,

Si Mohamed, n’avait point eu d’enfants de sa pre­

mière femme, âgée maintenant, et il en souhaitait. Il

n’hésita pas à se charger de Hamid — un garçon de

neuf ans pouvait garder les chèvres— et de Rahma

— une gamine de sept ans ferait une servante à bon

compte. Par contre, que faire du bébé ? Il résolut de se

débarrasser de Kinza.

- Il y a tant de femmes qui ne peuvent avoir

d’enfants et seraient enchantées de l’acquérir !

bougonna-t-il. Qui m’oblige à élever cette petite qui

n’est pas la mienne ?

A cette menace, Zohra avait éclaté en sanglots

passionnés et refusé de travailler tant qu’il n’avait pas

changé d’avis. A contre-cœur, il avait cédé. On n’en

parla plus... à moins qu’il n’en ait été question ces

dernières semaines ? C’était peut-être pour cela que

Mère couvait si jalousement Kinza.

Au-dessus de lui, il entendit sa mère l’appeler. Il

s’arrêta net. Sous un vieil olivier tordu, près du puits,

se tenait Zohra, deux bidons vides aux mains et Kinza

attachée sur son dos. Elle s’impatientait.

- Dépêche-toi, Hamid, comme tu traînes ! Cache

ces bidons sous un buisson. Je ne les ai pris que pour

11

avoir une excuse pour le cas où Fatima m’aurait

demandé où j’allais. Toi, viens avec moi.

- Où, Mère ? demanda le petit garçon étonné.

- Je te le dirai quand nous serons derrière la colline,

répliqua-t-elle, en attaquant d’un pas rapide le che­

min à pic couvert d’herbe verte. Ici, on peut nous voir

et tout rapporter à Fatima. Suis-moi, je t’expliquerai.

Après le tournant, on ne pouvait plus les apercevoir

depuis le village. Zohra s’arrêta là, détacha Kinza et la

coucha sur ses genoux.

- Regarde bien ta petite sœur, Hamid. Amuse-la et

montre-lui des fleurs.

Intrigué, Hamid examina gravement le visage

calme, étrangement vieillot de sa sœurette. Elle n’eut

pas un sourire et son regard semblait vague et loin­

tain. Alarmé, il agita ses doigts devant ses yeux. Elle

ne cilla même pas. Hamid, la gorge sèche, pâlit.

- Elle est aveugle, n’est-ce-pas ? hasarda-t-il.

Sa mère se redressa vivement.

- Oui, elle est aveugle ! Depuis que j’en suis sûre,

j’ai fait tout ce que j’ai pu pour que Fatima et mon

mari ne s’en aperçoivent pas. Sinon, ils vont me

l’enlever. A quoi peut servir une fille aveugle qui n’est

même pas la vôtre ? Elle ne pourra jamais travailler,

jamais se marier...

Sa voix se brisa. Les yeux brouillés de larmes, elle

trébucha dans une ornière. Hamid la retint et répéta :

- Où allons-nous, Mère ?

- A la tombe du Saint, répondit-elle en pressant le

pas. Ils disent qu’il a un grand pouvoir et qu’il en a

guéri plusieurs. A cause de Fatima, je n’ai pas encore

12

Ipu m’y rendre. En ce moment, elle croit que je suis en

ttrain de puiser de l’eau. Il faudra qu’on en rapporte.

Je voulais que tu viennes avec moi, Hamid ; je n’aime

pas ces coins perdus.

A bout de souffle, ils se hâtèrent en silence. L’herbe

émaillée de fleurs fit place aux cailloux. Enfoncée

sous un rocher s’ouvrait une étroite caverne. Aux

branches des arbustes qui la cachaient pendaient des

fragments de papiers sales. Chacun de ces chiffons

témoignait d’une peine, d’une douleur. Tous ceux

dont le cœur était brisé ou qui désiraient avoir un

enfant, les solitaires, les malades apportaient leur

souffrance auprès des os de ce mort et s’en retour­

naient tels qu’ils étaient venus.

Ils déposèrent Petite Sœur à l’entrée de la grotte et

la mère se prosterna, se releva, se prosterna encore

invoquant le nom de Dieu, un Dieu dont elle ne savai

rien, et celui de Mahomet son prophète. C’était son

dernier espoir. Pendant qu’elle priait, un nuage voila

le soleil et une ombre froide tomba sur le bébé qui

frissonna et gémit, cherchant sa maman à tâtons.

Pendant un moment, cette dernière scruta intensé­

ment le visage de sa fille puis, découragée, la prit dans

ses bras. Dieu n’avait pas répondu. Kinza était tou­

jours aveugle.

Hamid qui faisait le guet dans la prairie couverte de

boutons d’or s’approcha d’elle et, presqu’en courant,

ils reprirent le chemin du hameau. Ils étaient en

retard. Le soleil descendait à l’horizon. Se découpant

en noir sur le fond rose du ciel, les cigognes passaient

et repassaient en craquetant. Révolté, amèrement

13

désappointé, Hamid regardait d’un air sombre ce

paysage qui baignait dans l’éclat de cette étonnante

lumière. La féerie des soucis, la teinte tendre des

pousses de blé vert, la beauté du couchant, à quoi

bon ? Sœurette ne pourrait jamais les voir. Dieu avait

l’air de ne pas se soucier d’elle et le Saint ne daignait

pas leur venir en aide. Une petite fille n’avait certai­

nement aucune valeur pour lui.

Sans un mot, mère et fils arrivèrent au puits. Hamid

tira l’eau dans les bidons, les remit à Zohra, puis se

précipita vers la vallée pour aller chercher les chèvres

et Rahma. Il les rencontra à mi-côte. Rahma, ayant

peur des ombres grandissantes, rentrait à la maison.

Elle glissa sa petite main dans celle de son frère. Les

chèvres, attirées par l’étable, se jetaient pêle-mêle

entre leurs jambes.

- Où avez-vous été ? demanda Rahma.

- Au tombeau du Saint. Rahma, Sœurette est

aveugle. Tout est noir pour elle. Si Mère la cache, c’est

qu’elle ne veut pas que Fatima et Si Mohamed s’en

aperçoivent.

Horrifiée, Rahma s’arrêta net.

- Aveugle ? fit-elle en écho.

Puis, comme frappée d’une pensée subite, elle

ajouta :

- Et le Saint, pourrait-il faire qu’elle voie ?

Hamid secoua la tête.

-Je ne crois pas que ce Saint vaille grand-chose,

risqua-t-il. Maman l’a supplié quand Père toussait, et

qu’est-il arrivé ?... Père est mort.

- C’est la volonté de Dieu, soupira Rahma.

14

Puis, haussant les épaules, elle eut un geste

d’impuissance qui voulait dire : « C’est ainsi ».

Serrés l’un contre l’autre dans la nuit tombante, ils

grimpèrent le raidillon. Les yeux des chèvres bril­

laient, feux verts dans l’obscurité. Rahma tressaillit.

-Je déteste le noir, souffla-t-elle.

Hamid contemplait le ciel d’un bleu profond tamisé

par les feuilles des oliviers.

- Moi, dit-il, j’aime les étoiles.

15

A son retour, portant ses seaux, Zohra avait trouvé

une Fatima au courant de son pèlerinage.

- Cachottière ! Paresseuse ! criait-elle. Tu n’arrive­

ras pas à me tromper. Donne-moi cet enfant ! Je veux

voir, moi, pourquoi tu la caches et l’emmènes au

tombeau. Donne-la moi ! Tout de suite !

D’un geste brusque, elle arracha le bébé à Zohra et

l’exposa en pleine lumière. De désespoir, la pauvre

mère laissa retomber ses bras vides. Tôt ou tard

Fatima saurait la vérité. Mieux valait qu’elle la

découvrît elle-même.

Dans la case régnait maintenant un grand silence.

Frère et sœur, accroupis dans un coin, observaient de

leurs yeux grands ouverts de frayeur Fatima palper les

membres de Kinza et détailler le masque impassible

de son visage. Hamid retenait son souffle, prenant

subitement conscience de mille rumeurs qu’il ne per­

cevait pas d’habitude : le bruit lent et rythmé que

faisait le bœuf en ruminant dans l’étable, le crissement

de la paille sous le poids des cabris cognant le ventre

de leur mère, le gloussement étouffe des poules sur

leur perchoir.

Soudain, le rire de Fatima éclata comme un cri de

victoire. Kinza, particulièrement sensible aux bruits

violents et aux tons de voix en colère, tressaillit.

Fatima la lança à Zohra à toute volée.

- Aveugle ! triompha-t-elle, aveugle comme la nuit !

Et tu le savais ! Tu l’as toujours su ! Et tu l’as

introduite dans la maison de ton mari pour qu’elle

nous soit à toujours un fardeau. Elle ne pourra jamais

travailler, jamais se marier. Et tu le cachais !

18

Hypocrite ! Ce soir même, le maître saura tout. Va

préparer le repas. Toi, Rahma, ranime les braises.

Nous verrons bien ce que dira Si Mohamed, une fois

qu’il aura soupé.

Rahma, paralysée de frayeur, s’empara du soufflet

et fît jaillir des flammes qui dessinèrent des ara­

besques magiques sur les murs. Zohra coucha Kinza

dans le berceau de bois qui se balançait, accroché à

une poutre. Puis elle se mit à écraser les fèves et à les

jeter dans l’huile. Son mari, retenu chez un voisin

pour affaire, n’allait pas tarder à rentrer.

Rahma et sa mère finissaient juste de préparer le

repas quand des pas fermes se firent entendre au-

dehors. Après quelques secondes, la haute silhouette

d’un homme s’encadra dans l’embrasure de la porte.

Ses yeux et sa barbe étaient de jais et le pli de sa

bouche dur et cruel. Il portait un ample vêtement fait

de grossiers poils de chèvre, tissé à la maison, et un

turban en torsade enserrait sa tête. Sans un mot, il

s’assit et fit signe qu’on lui apporte à manger. S’il

remarqua l’air victorieux de Fatima et la frayeur

peinte sur les pâles visages de Zohra et des enfants, il

n’en fit rien voir.

En silence la famille entoura la table ronde et basse

où Zohra déposa le plat brûlant. En guise de cuillers,

elle rompit deux gros morceaux de pain qu’elle tendit

à son mari et à Fatima et trois plus petits pour elle,

Hamid et Rahma.

Ils murmurèrent : « Au nom de Dieu » avant de

puiser de leur pain dans le plat. Cette formule devait

faire fuir les mauvais esprits toujours aux aguets. En

19

plein midi, quand le soleil brillait, Rahma oubliait de

la dire mais pas le soir, à l’heure où les coins se

remplissaient d’ombres aux formes fantasques. Les

mauvais génies semblaient alors très réels et ce soir,

sûrement, ils étaient nombreux, les esprits ténébreux

de la jalousie, de la colère, de la haine, de la cruauté et

de la peur. Même Kinza, dans son nid suspendu, sem­

blait en prendre conscience. Elle se mit à geindre.

Si Mohamed fronça les sourcils.

- Fais-la taire, grogna-t-il. Prends-la.

La mère la saisit et, la serrant contre elle, revint à sa

place. Fatima laissa son mari finir de manger, puis,

pointant du doigt Zohra :

- Donne-moi cette enfant, ordonna-t-elle.

Fondant en larmes, Zohra obéit.

- Qu’y a-t-il ? gronda Si Mohamed, irrité.

Ses femmes pouvaient se chamailler si ça leur chan­

tait. On sait que les épouses se chamaillent. Mais

qu’elles le fassent en dehors de sa présence ! Il avait

labouré de l’aurore au crépuscule et il était fatigué.

- Vraiment, qu’y a-t-il ? ricana Fatima.

Elle brandit Kinza à bout de bras pour que la

lumière de la lampe tombât droit sur elle. Le bébé ne

détourna pas la tête, n’eut pas une grimace.

Si Mohamed l’examinait avec attention.

- Aveugle ! brailla Fatima. Aveugle, aveugle, aveu­

gle ! Et Zohra le savait ! Elle nous a trompés !

- Ce n’est pas vrai, sanglota Zohra qui, de douleur,

se balançait d’avant en arrière.

- Si, c’est vrai ! cria Fatima.

- Taisez-vous, femmes ! ordonna Si Mohamed.

20

Le silence tomba immédiatement. Un calme de

mort s’établit dans la pièce sombre. Rahma, trem­

blante de froid et de frayeur, se glissa près du feu qui

se mourait. Le beau-père agitait ses mains devant le

petit visage et, impitoyable, l’exposait à la lumière.

- En effet, elle est aveugle, trancha-t-il.

Il paraissait satisfait. La vieille femme avait dit la

vérité. Mais l’explosion de colère que l’on attendait ne

se produisit pas.

Il rendit Kinza à sa mère, ferma à demi ses pau­

pières, alluma une longue pipe effilée et, sans changer

de position, se mit à réfléchir, envoyant au plafond

des bouffées de fumée. Bientôt l’atmosphère de la

hutte devint irrespirable.

- Ça peut être très profitable, une enfant aveugle !

finit-il par dire. Prenez bien soin de celle-ci. Elle va

nous rapporter beaucoup d’argent.

- Comment ? demanda Zohra nerveusement en

enlaçant Kinza de ses bras.

- En demandant l’aumône. Il y a des mendiants qui

seraient enchantés de la louer pour l’avoir près d’eux

les jours de marché. Les gens ont pitié et ils donnent.

Bien sûr, je ne peux pas le faire moi-même. Je suis un

homme respectable. Mais je crois que je connais un

gaillard qui nous la louerait volontiers, une fois

grande.

Zohra n’osa rien répliquer; Hamid et Rahma

échangèrent un regard rempli d’indignation. Ils

savaient à quel individu leur beau-père venait de faire

allusion. Il s’agissait d’un vieux en haillons, dégoû­

tant, qui ne cessait de jurer d’une façon horrible.

21

Si Mohamed, yeux mi-clos, surprit leur coup d’œil.

Il abattit son poing sur la table.

- Au lit, vous deux, et en vitesse !

Ils obéirent à l’instant. En balbutiant un « bonne

nuit », ils se tapirent dans leur coin sur des paillasses

étendues contre le mur. Ils tirèrent à eux les chiffons

de lainage qui leur servaient de couverture et s’y

enroulèrent. Le sommeil fondit sur eux. Pas question

pour eux de se déshabiller, de se laver, de dire des

prières ! Cela ne leur venait même pas à l’idée.

D’habitude, Hamid dormait profondément jusqu’à

l’aube. Il ne sut pourquoi, cette nuit-là, à deux heures

du matin, il s’éveilla.

Par la fenêtre, un rayon de lune venait caresser le

berceau où Kinza gémissait et s’agitait en rêvant.

Hamid se leva et se campa au milieu de cet îlot de

lumière nacrée. Nul ne bougeait plus dans la maison.

Querelles et chagrins s’étaient envolés. Le petit garçon

berça sa sœurette et caressa ses cheveux noirs. Tout

doucement, Kinza s’apaisa. Sur la couverture, sa

menotte reposait, confiante.

Hamid la contemplait d’un air résolu. Une brusque

vague de tendresse l’envahit. Kinza paraissait si

petite, si fragile et sans défense ! Et bien ! c’était à lui

de veiller sur elle. Toute sa vie, il s’occuperait d’elle et

la protégerait. Il serait son refuge et ses yeux. Son

cœur se gonfla d’orgueil. Puis un pincement au cœur

lui rappela qu’il n’était qu’un gamin qui ne pouvait

rien contre son beau-père. On lui ravirait Kinza.

Comment pourrait-il la garder ?

Quelque part, n’existait-il pas quelqu’un dont

22

l’amour serait assez fort pour la protéger et la diriger

de sa lumière ? Il l’ignorait. Il se pencha, baisa douce­

ment Kinza et, sans bruit, regagna sa couche.

Au fond de sa nacelle de lune, le bébé sourit

faiblement et, suçant son pouce, se rendormit, paisi­

ble.

23

III

Au seuil du gourbi (1), Kinza attendait patiemment,

gentiment, toute tranquille. Ses frêles jambes repliées

sous elle, ses mains abandonnées au creux de sa robe,

elle offrait son front au soleil. C’était jeudi et pour elle

jeudi signifiait corvée.

Elle a maintenant plus de deux ans et son beau-père

estime qu’elle est en âge de rapporter de l’argent aussi

bien que les autres.

Il est encore très tôt et Hamid qui doit l’emmener

est parti faire paître la vache. Il ne reviendra pas avant

une bonne demi-heure. Kinza entend profiter de ce

répit. Elle a tant de sujets de se réjouir !

Elle est en somme une heureuse petite fille tant

qu’il fait beau. N’ayant jamais vu la lumière, elle ne

lui manque pas. Et que de sensations agréables au

cours de la journée : la tiédeur et la protection des

genoux maternels ; la force des bras de son frère

quand il la porte ; le nez humide des chevreaux fouil­

lant ses paumes ; la touche légère du soleil et du vent

sur sa peau.

Parfois, on lui permet de jouer auprès de Zohra

(1) : l’explication du mot se trouve à la fin du livre.

25

assise à trier le grain et Kinza prend à poignées la

balle tiède et la filtre entre ses doigts. C’est un délice.

Puis, il y a tant de jolis bruits : bêlements, mugisse­

ments ou gloussements des bêtes de la ferme ; le son

assourdi de la meule - Mère n’est pas loin ! — le gai

tintement des seaux annonçant le retour de Rahma du

puits ; le chuchotement du soufflet sous le charbon

grésillant - quelque chose de bon se prépare ! Et le

meilleur, le piétinement des chèvres rentrant à l’éta­

ble. Le troupeau annonce Hamid, et Hamid est le plus

merveilleux des êtres qui l’entourent.

Elle connaît la démarche de chacun. Au son des

pieds nus sur la boue sèche, elle sut que c’était Hamid

qui venait à elle. Elle tendit les bras et poussa un cri

de joie. Hamid se baissa, la souleva et l’attacha

soigneusement sur son dos.

- Jour de marché, Petite Sœur. As-tu mangé ?

- Oui, répondit Kinza.

Elle s’était régalée de son déjeuner préféré, un grand

bol de café sucré et une tranche de pain noir.

- Allons, en route !

A neuf heures, l’été, le soleil tape déjà dur. Hamid

marcha d’abord à l’ombre des oliviers. Le sentier tra­

versait ensuite des champs de blé mûr pour la mois­

son, les tiges ployant sous leur poids. Somnolente à

cause de l’odeur entêtante des pavots, bercée par la

mélodie du vent frôlant les blés, Kinza s’inclina sur le

cou de son frère. Les vaches, çà et là, succombaient,

elles aussi, à la torpeur. Enfoncées à mi-jambes dans

la vase de l’oued (2), elles laissaient les mouches bour­

donner autour de leur museau.

26

Ce chemin était toujours très fréquenté le jeudi.

Chaque village avait son jour de marché où se ren­

daient, à travers la montagne, tous ceux qui avaient

quelque chose à vendre. Celui de Hamid s’appelait

*« Marché - Jeudi ».* A tout moment, Hamid devait

s’écarter pour faire place à quelque imposant mar­

chand se prélassant sur sa mule. Sa femme suivait,

essoufflée, pliant sous le poids d’énormes ballots. La

foule se pressait sur la place d’herbe sèche plantée

d’eucalyptus. Assis par terre, les vendeurs empilaient

leurs marchandises devant eux et les clients cir­

culaient tout autour.

Kinza détestait cet endroit. Elle avait en horreur les

jurons, le chahut. Elle n’aimait ni être ballottée, ni la

poussière qui la faisait éternuer, ni les mouches qui se

plaquaient sur ses joues et lui piquaient les mollets.

Le pire moment était celui où, Hamid parti, elle se

trouvait à la merci du mendiant.

Hamid s’ingéniait à adoucir la séparation. Si, pen­

dant la semaine, il réussissait à emprunter ou voler un

gourda (3), il l’échangeait avec fierté, dès leur arrivée,

contre un bâton de candi vert fourré de noisettes.

Kinza adorait lécher cette friandise.

Très à son aise, Hamid se faufilait dans la foule,

jouait des coudes et fonçait, tête baissée, pour par­

venir le premier à l’emplacement couvert de sable où

s’installaient, assis à l’orientale, Kinza et le mendiant.

Il pouvait ainsi asseoir commodément Petite Sœur et

lui donner son bonbon. En cachette, il le suçait à

coups rapides. Kinza l’aimait ainsi, tout poisseux.

Elle s’en emparait, ravie, et se mettait à y promener le

27



*Kinza et le mendiant.*

bout de sa langue rose. De sa main gauche, elle tenait

bien fort le bord de la tunique de Hamid de peur d’en

être séparée par la foule grouillant autour d?eux.

D’un pas traînant, l’homme, muni d’un tambour

rouge, creux, s’avançait vers eux. Il était incroyable­

ment vieux et sale. Son habit consistait en une sorte

de couverture sans forme, rapiécée, une vraie gue­

nille. Hamid lui baisa poliment la main et reçut la

pièce de monnaie que le drôle payait à Si Mohamed

pour avoir Kinza.

Ce jour-là, il ne renvoya pas sèchement Hamid

comme d’habitude. Il le retint un moment.

- Quand ton père viendra faire ses achats, dis-lui de

venir me voir.

Hamid fit un signe d’assentiment. Puis, gentiment,

il détacha de sa tunique la petite main de Kinza qui se

mit à pleurer doucement. Le mendiant lui flanqua

une taloche. L’enfant eut un sursaut puis, docile, se

mit au travail.

Au début de la journée, ce n’était pas trop pénible.

Elle devait se tenir immobile, la main tendue, le

visage levé pour que les passants voient ses yeux sans

vie. Derrière elle, le vieux, se dandinant sur place,

chantait des complaintes en agitant son tambourin.

Beaucoup avaient pitié de cette petite figure pâlotte et

donnaient à Kinza une piécette qu’elle remettait à son

maître. Mais, à mesure que s’écoulait la matinée, la

chaleur, la poussière, les mouches devenaient intolé­

rables. La foule n’arrêtait pas de tourner autour d’eux

et les chiens errants venaient les flairer. Une ou deux

29

fois, un passant la renversa. La pauvrette commençait

à s’énerver.

A midi, Kinza reçut un morceau de pain de seigle et

une tasse d’eau. La recette ayant été bonne, elle eut

droit, en plus, à une prune écrasée. Quel délice ! Elle

s’en lécha les dix doigts.

L’après-midi fut pénible. Vers deux heures, sous la

chaleur accablante, étouffant sous le voile de coton

qui enserrait sa tête, les paupières de Kinza commen­

cèrent à se fermer. Elle aspirait au refuge des bras

maternels et nul ne remarqua qu’elle cherchait à

appuyer son corps fatigué contre les loques du

mendiant.

Le vieux s’aperçut de son manège et, d’un geste

brusque, la remit d’aplomb. Somnolente, Kinza se

frotta les yeux, s’étira, et replongea en avant. A

nouveau, l’homme la secoua, la souffleta et l’adossa

contre lui. Kinza, sa main gauche soutenant sa droite

pour la maintenir tendue, continuait à mendier,

voyant peut-être en rêve le monde mystérieux des

bébés. Brusquement, elle perdit l’équilibre. Son

soutien venait de se lever. D’une poigne solide, il la

rattrapa.

- Petite sotte, grinça-t-il. Tiens-toi droite et fais ton

travail. Je m’en vais un moment.

Il s’était dressé d’un bond ayant reconnu, dans la

cohue, la haute silhouette du beau-père de Kinza. Ce

dernier ne voulant pas être vu en compagnie de cet

individu, lui fît signe de le rejoindre. La conversation

s’engagea derrière un eucalyptus géant.

- Tu veux me voir ? demanda Si Mohamed.

30

— Oui. Je veux quitter le village. Les gens ne

donnent plus assez. Ils perdent leur respect pour la

religion et pour les travailleurs honorables. Je vais

aller sur la côte avec ma femme. La grande fête se

prépare et on dit que les mendiants gagnent beaucoup

à ce moment-là. Voici ma proposition : vends-moi ta

fille. Tu ne pourras jamais l’utiliser puisque tu

n’appartiens pas à ma noble profession. A moi, elle

peut rapporter beaucoup d'argent. Ma femme en

prendra soin et je suis prêt à t’en donner un bon prix.

Le beau-père de Kinza eut un moment d’hésitation.

Il savait que c’était là un vilain marchandage mais il

avait besoin d'argent, et tout de suite. Une de ses

vaches venait de fouler le blé du voisin et celui-ci la

retiendrait prisonnière jusqu’à ce qu’il ait obtenu un

dédommagement important. Et Kinza restait de toute

façon une bouche à nourrir.

Il ferma l’oreille à la voix de sa conscience. Après

tout, Kinza n’était pas sa fille. Hamid, à onze ans,

devenait un homme qui rapporterait bientôt de

l’argent et, dans trois ou quatre ans, il marierait

Rahma. Quant à Kinza, c’était son unique et dernière

chance de s’en défaire.

- Combien m’en donnes-tu ? finit-il par demander.

Le drôle avança un chiffre dérisoire. Si Mohamed se

récria et donna le sien, beaucoup plus élevé. Les pour­

parlers continuèrent un bon moment entre les deux

partenaires. Ils semblaient prêts à s’entre-tuer mais

personne ne s’en émut car c’était là la coutume. Les

deux parties finirent par tomber d’accord sur un prix

moyen.

31

- Bien, dit le vieux. Je pars à la tombée de la nuit, le

premier jour de la semaine prochaine. Amène-moi ta

fille et je te remettrai l’argent devant témoins.

Se gardant bien de montrer leur satisfaction, ils se

séparèrent, enchantés de leur marché. Le mendiant

s’en vint vers la fillette qu’il venait d’acquérir espérant

trouver auprès d’elle une bonne collecte. Illusion !

Son bien s’était traîné vers un coin à la mi-ombre et,

roulé en boule comme un chaton, s’y était aussitôt

endormi.

32

IV

Posté à l’extrémité du marché, son petit visage

basané levé vers la mosquée, Hamid épiait la venue

du muezzin (4) qui annoncerait la prière de quatre

heures. Cet appel marquait le moment de la libération

de Kinza. 11 pourrait l’emporter saine et sauve une

fois de plus.

Les rangs de la foule s’étant éclaircis, il avait pu

apercevoir de loin son bébé, pauvre petite boule tassée

aux pieds de son maître, en disgrâce pour s’être

permise de dormir. La voyant si misérable, Hamid

brûlait de la reprendre. Sans quitter de ses yeux

ardents le haut de la mosquée, il sautait d’un pied sur

l’autre et enfouissait ses orteils dans le sable chaud.

La mosquée, bâtiment surmonté d’une tour carrée,

se dressait éblouissante de blancheur contre l’azur

d’un bleu vif. Tout en haut étincelait un croissant

d’or. Enfin parut le muezzin, vieillard à la grande

barbe, plein de majesté dans ses ornements. En

chantant, il lança les mots de la prière qui retentirent

par-delà la place, par-delà le village :

« Dieu seul est grand et Mahomet est son pro­

phète ».

Des vieillards se dirigeaient en foule vers la

mosquée pour y réciter leurs prières. D’autres se

33

déchaussaient sur place et, face au levant, se proster­

naient très bas et touchaient la terre de leur front.

Pour eux, c’était le moment de l'oraison ; pour

Hamid, celui de la délivrance de Kinza. A peine le

muezzin s’était-il montré qu’il avait volé à travers le

marché, baisé la main du mendiant et repris sa sœur.

Il lui avait apporté un beignet croustillant. Elle

l’empoigna et y mordit à belles dents. Puis tout à la

joie de se sentir dans les bras de son frère, elle en

oublia sa faim, sa soif, sa fatigue. Cette abominable

journée était terminée. Elle inclina sa tête sur l’épaule

d’Hamid et se mit à chantonner. Ses muscles et ses

reins endoloris se détendaient. L’huile dégoulinait de

sa bouche pleine. Elle cacha sous sa robe le reste de

son beignet et céda au sommeil qui l’engourdissait

depuis plus de trois heures.

Hamid, sa sœurette inerte sur son dos, marchait à

pas lents le long de l’eau. La chaleur était accablante

et si étouffante qu’il s’assit sous un figuier et regarda

un moment les vaches patauger paresseusement dans

le ruisseau. Non loin de lui, des femmes frottaient leur

linge sur des pierres. Bientôt les figues seraient mûres

et les lauriers-roses fleuriraient les rives. A moitié

endormi, Hamid se mit à penser à la rivière. Où allait-

elle au sortir de la vallée ? Il se promit de le découvrir

lorsque les lauriers seraient épanouis. Il suivrait leur

sinueuse voie rose jusqu’au vaste océan.

Le soleil descendait sur la montagne et la nature

recueillait ses derniers rayons. Tout n’était que silence

et lumière et Hamid rêvait toujours. Pas un bruit,

même pas le frémissement des champs, la rumeur des

34

troupeaux. Sur la pointe des pieds, le petit garçon se

remit en marche.

A la nuit tombante, la famille se réunit autour du

réchaud à la lumière des braises et des chandelles. Le

sommeil avait rendu des forces à Kinza. A nouveau

vive et fraîche, blottie sur le sein de sa mère, elle

ouvrait la bouche, se laissant nourrir comme un

oisillon. Hamid la contemplait plein de tendresse. Elle

avait pesé lourd sur lui. Oui, oh oui ! il voulait la pro­

téger et la rendre heureuse.

A l’étable, les vaches ruminaient. Un vieux chien à

l’oreille mutilée entra et se coucha, le museau sur la

robe de Rahma. Les papillons de nuit et les chauves-

souris voletaient çà et là. La chatte s’approcha à pas

feutrés du plat d’où on la chassa une fois, deux fois. A

la fin, on la laissa faire. N’y avait-il pas assez pour

tous ?

Par la porte entrait une brise légère chargée du

parfum des herbes que l’on cultivait dans des caisses

au dehors. Fourbu, Hamid s’était assoupi. Il voyait en

songe le mendiant grandir, grandir tellement qu’il

devenait immense, terrifiant entre lui et Kinza. Il se

réveilla en sursaut. La lune brillait et les grandes per­

sonnes causaient à voix basse. Ce devait être une

exclamation angoissée de sa mère qui l’avait réveillé.

Sur le fond de clair de lune, il les voyait très

nettement : son beau-père, l’air résolu, Fatima pleine

d’une joie féroce, sa mère, blême de douleur et sur la

défensive.

- C’est notre seule chance, insista Si Mohamed

plein de hargne. Son avenir est assuré.

35

-Son avenir! gémit Zohra, amère. Elle n’aura pas

d’avenir. Si petite, si chétive, elle mourra...

- Mieux vaut mourir, pour une fille aveugle,

trancha Fatima.

Zohra ouvrit la bouche pour protester, indignée.

D’un geste, son mari la fit taire.

-La paix, folles que vous êtes ! ordonna-t-il. Assez

discuté. Dans trois jours à l’aube, je l’emmènerai.

Il se leva avec majesté et Fatima l’imita. Zohra,

recroquevillée près du feu éteint, se balançait

machinalement.

-Ma petite fille, ma petite fille, bégayait-elle sans

suite.

Hamid n’osait s’approcher d’elle, craignant son

beau-père. Mais sa résolution était prise et son cœur

battait à grands coups. « Non, cela ne sera pas. Cela

ne doit pas être. Je ne la laisserai pas partir». Les

mots martelaient son cerveau.

Il vit sa mère s’éloigner des cendres et s’étendre

enfin, désespérée. Il vit un rayon de lune encercler le

berceau où reposait Kinza. Il vit poindre l’aurore

grise. Il entendit le cri du coq et le bétail remuer dans

l’écurie.

Et sans cesse, il ressassait les mêmes pensées.

Comment résoudre ce problème ? Au matin, il som­

bra dans un profond sommeil. Il en fut tiré deux

heures plus tard par un coup de pied de son beau-

père.

- Espèce de fainéant, debout ! Il y a belle lurette que

les chèvres devraient être sorties !

Hamid roula sa paillasse, se lava les mains et le

36

visage dans l’eau du baquet et se hâta de déjeuner.

Tout en buvant son café à petits coups et en

mâchonnant son pain, il observait sa mère. Elle était

pâle et de grands cernes entouraient ses yeux. Toute­

fois elle semblait moins éplorée que la veille. Une

impression de volonté émanait d’elle comme si elle

avait formé un projet. Hamid, à la dérobée, surprit

son regard et le lui rendit. Imperceptiblement, Zohra

arqua les sourcils. Un secret flottait entre eux et, dès

que l’occasion le permettrait, ils tiendraient conseil.

Bientôt, elle se présenta. Hamid expédia les chèvres

sur la colline et les fit brouter le long d’une haie

d’épines. Il céda à un camarade un croûton de pain

gardé en réserve pour qu’il le remplace et revint vers

la maison. Il guigna à travers la haie et vit sa mère se

diriger vers l’aire où se trouvait la meule. Il s’y rendit

aussitôt.

Kinza y attendait la chaleur du soleil qui allait

pointer sur la crête. Pliée en deux, sa mère actionnait

la meule dans la grange qu’embaumait le grain pilé.

Hamid se glissa près d’elle et posa sa main sur son

bras.

-Maman, cette nuit, j’ai tout entendu. C’est bien

au vieux mendiant que le père a vendu Kinza ?

Zohra se retourna. Son regard, tranquille et décidé,

se posa sur son fils. Elle semblait soupeser la valeur de

cet enfant de douze ans. Il était petit mais robuste et

agile et son amour pour Kinza ne faisait aucun doute.

- Oui, c’est bien là son projet, répliqua-t-elle. Mais

moi, je dis que cela ne se fera pas. Je ne veux pas que

37

Kinza meure dans cette ville maudite. Non, Hamid.

Tu vas l’emporter. Tu peux la sauver. Le veux-tu ?

- Moi ? fit Hamid, interloqué.

Un air de courage, d’intrépidité se fit jour sur son

visage et un éclair de joie brilla dans ses yeux. II se

tourna vers sa mère.

38

V

- Ecoute-moi bien, Hamid.

Zohra lâcha la meule. Dans le frais clair-obscur du

grenier, ses yeux rivés à ceux de Hamid, elle parla

d’un ton solennel. Ses paroles s’imprimèrent dans le

cœur de son fils et, de toute sa vie, il ne les oublia.

- Il y a quatre ans, Hamid, lors du grand pèlerinage,

j’ai accompagné ton père par-delà les montagnes pour

aller au tombeau du Saint. Vous, les enfants, nous

vous avions confiés à votre grand-mère. Je n’avais

emmené qu’Absalom, tout bébé, sur mon dos. Une

fois nos prières terminées, ton père décida de se

rendre à la ville distante de vingt kilomètres. Il avait

envie de voir la foire et de faire quelques achats. Nous

avons marché toute la journée sous un soleil cuisant

et, sur la grande route, la poussière soulevée par les

camions transportant les pèlerins nous suffoquait.

Quand nous sommes arrivés à la ville, mes pieds

étaient couverts d’ampoules et Absalom avait de la

fièvre. Ses paupières étaient enflées et collées. La

lumière lui faisait mal aux yeux.

Cette ville était très belle. Les rues étaient ornées de

fontaines et, dans leur eau froide et pure, j’ai lavé les

yeux d’Absalom. Nous avons couché à la belle étoile

dans la cour d’une auberge. J’étais tout à fait reposée

39

le lendemain matin mais Absalom n’allait pas mieux.

Ton père est parti au marché. Moi, je suis restée pour

garder mon bébé. Toute la journée, j’ai chassé les

mouches. L’endroit en était noir à cause des ânes.

Une femme s’est approchée pour causer avec moi et

elle remarqua Absalom.

- Ton bébé est-il malade ?

- Oui, répondis-je, et je le lui montrai.

-Viens avec moi tout de suite, s’écria-t-elle. C’est

justement l’heure. Je vais te conduire chez l’infirmière

anglaise. Elle te donnera un remède et soignera ton

petit. Le mien s’était frotté les yeux avec des piquants

de figuier de Barbarie et elle l’a guéri.

Je refusai d’y aller :

- Je n’ai pas d’argent.

-Aucune importance. Il ne faut pas payer. C’est

une femme charitable qui soigne les gens pour

l’amour de son Saint, un bon Saint qui a pitié des

pauvres.

- Les anglais sont riches, objectai-je, et vivent dans

de belles maisons. Elle ne me recevra pas.

-Mais si! Celle-ci habite une maison comme les

nôtres. Tous ceux qui vont la voir sont pauvres et elle

ne les renvoie pas. Je te dis qu’elle les reçoit au nom

de son Saint.

J’étais remplie de doutes mais j’ai quand même

suivi la femme dans l’espoir d’obtenir un onguent

pour soulager Absalom. Elle me précéda dans un

quartier reculé, le long d’un boyau, jusqu’à une porte

ouverte. Des femmes en sortaient, pauvres comme

moi, portant leurs bébés. Quelques-unes tenaient des

40

flacons de médecine, et aucune ne semblait avoir

peur.

Nous sommes arrivées au bon moment. La pièce

était à peu près vide et l’infirmière allait partir. Elle

était grande ; ses yeux et ses cheveux étaient clairs.

Jamais je n’en avais vus d’aussi clairs ! Elle parlait

gentiment et s’occupait des petits avec tendresse.

Quand vint mon tour, je n’avais plus peur du tout. Je

m’approchai et lui montrai mon bébé. Elle s’assit à

côté de moi sur une natte et, prenant Absalom, l’exa­

mina. Ses gestes étaient si doux qu’il ne pleura pas.

Elle me posa plusieurs questions, puis me donna

une pommade et, pour sa fièvre, une potion. Pendant

qu’elle les préparait, j’ai regardé sur le mur une image

qui représentait un homme au doux visage avec un

bébé dans ses bras et de nombreux enfants autour de

lui qui s’attachaient à sa robe et le regardaient.

Qui était-il ? Elle m’expliqua qu’il s’appelait Jésus

et avait été envoyé par Dieu pour nous montrer le

chemin du ciel. Il guérissait les malades, rendait la

vue aux aveugles et aimait tous les hommes, riches et

pauvres, petits et grands. Elle me parla de lui long­

temps. Je ne me rappelle plus tout ce qu’elle m’a

raconté. Je me souviens seulement qu’elle aime cet

homme et veut lui ressembler. C’est pour cela qu’elle

a été bonne pour Absalom et qu’elle distribue des

médicaments.

Zohra s’arrêta un instant, puis reprit lentement :

- Et je crois que pour l’amour de cet homme elle

recueillera Kinza. Tu vas la lui conduire. Tu partiras à

l’heure de la pleine lune et te cacheras pendant le jour

41

car Si Mohamed va être à tes trousses. Mais il pour­

rait ne savoir que demain soir que tu es parti. J’en­

verrai Rahma garder les chèvres avant qu’il ne se lève

et je lui dirai que c’est toi qui les as sorties. Il ne

s’occupe pas de Kinza d’habitude et, pour tromper

Fatima, je mettrai un coussin dans le berceau. Le soir,

il ne s’apercevra de rien dans la pièce sombre et le

lendemain tu seras presqu’arrivé.

Le petit garçon se sentit tout excité à l’énoncé de ce

plan et son regard se remplit d’appréhension.

Toutefois il se contenta de demander :

- Comment trouver mon chemin ?

-J’y ai aussi pensé. La grande route, celle où passe

l’autobus, est la plus longue et tout le monde pourra

te voir. C’est plus court par les cols, mais désert et tu

risques de te perdre. Le mieux, je crois, c’est que tu

remontes la rivière. Tu arriveras ainsi au sommet de la

nontagne et, de là, tu apercevras une autre vallée où

serpente une autre rivière que tu suivras jusqu’à une

grande route. Il y passe beaucoup de trafic, des cars,

de gros camions qui transportent des troncs d’arbres.

Peut-être pourras-tu monter dans l’un d’eux, sinon tu

devras marcher pendant une cinquantaine de kilo­

mètres jusqu’à la ville. Que Dieu te soit en aide !

- Et quand j’arriverai ? soupira le petit garçon.

-Cherche de suite la maison de l’infirmière

anglaise. Ne demande rien à personne. Observe seule­

ment. Elle habite derrière la place du marché, en face

d’un café. Sa maison est la dernière d’une petite rue et

on entre dans un couloir. Raconte-lui notre histoire et

remets-lui Kinza. Elle saura ce qu’il faut faire.

42

Hamid avait encore une question :

- Et si elle ne veut pas se charger de Kinza ?

Zohra secoua la tête.

- Elle la gardera, répondit-elle avec assurance. Elle

m’a affirmé que le Saint de l’image ne renvoyait

personne. Par amour pour lui, je crois qu’elle la

recueillera et en prendra soin. Maintenant, va-t-en

vite vers tes chèvres. Je dois finir de moudre, sinon

Fatima va me gronder. Rappelle-toi bien tout ce que

je viens de te dire. Je vais cuire du pain pour ton

voyage.

L’esprit en déroute, Hamid obéit. Le soleil s’était

levé et, sur l’escalier, Kinza riait de contentement. Les

chèvres broutillaient l’herbe, l’eau étincelait, les mois­

sons se doraient. Rien n’avait changé et pourtant tout

semblait different au petit garçon ! Les montagnes

qu’il aimait lui devenaient étrangères et semblaient le

menacer maintenant qu’il savait devoir les traverser

tout seul. Son envie de savoir où s’en allait la rivière

s’était envolée. Toutefois, malgré ses craintes, il n’eut

pas un instant l’idée de se dérober. Deux ans aupara­

vant, il s’était juré de protéger cette toute petite fille

aux boucles emmêlées et aux pas chancelants, dont les

yeux ne verraient jamais le jour, et il n’était pas ques­

tion de revenir en arrière.

Il siffla doucement. Des cabris s’approchèrent et

frottèrent leur museau contre lui. Il réalisa combien il

s’était attaché à eux et combien il allait lui être dur de

les quitter ! Il leur avait appris à marcher, les avait

portés dans ses bras quand ils étaient fatigués, les avait

grondés quand ils avaient foulé le blé vert. Il caressa

43

leurs oreilles et leurs petites cornes. Les reverrait-il ?

Soudain, il prit conscience qu’il ne reviendrait pas de

sitôt : son beau-père serait trop en colère !

Ce soir-là il rentra le troupeau de bonne heure et

s’assit doucement auprès de sa mère et de Rahma en

train de filer. Entre deux chevilles de bois garnies de

clous, Rahma cardait la laine brute et Zohra la

mettait en écheveaux sur son rouet. Toutes deux tra­

vaillaient ferme sous l’œil sévère de Fatima et aucun

mot ne fut échangé.

Hamid sentait toutefois l’amour qui se dégageait

d’elles et son cœur lui fit mal. Il ne s’était jamais

séparé de sa mère, pas une seule nuit, à part ces cinq

jours de pèlerinage. Et voici qu’il devait s’arracher

d’elle et pour combien de temps ? Il ne pouvait rien

lui dire à cause de Fatima. Qu’importe ! La force des

liens qui unissent mère et fils reste la même sur la

erre entière. Zohra, n’osant interrompre le bourdon-

lement de son rouet et devinant la supplication

muette de son enfant, l’imprégnait de son amour et lui

transmettait silencieusement force et réconfort.

Rahma qui n’était au courant de rien entonna joyeu­

sement un chant tout en secouant sa laine.

Peu à peu le jour fit place au crépuscule puis vint la

nuit. Le petit garçon écoutait en étranger la cadence

familière. Il n’était déjà plus là.

Le souper réunit la famille. Pour la première fois de

sa vie, Hamid n’avait pas faim mais se força à manger

afin de ne pas éveiller les soupçons de son beau-père.

Puis, sans un mot, il alla s’étendre près de la porte. Il

était assailli de craintes et toutes sortes d’idées tour­

44

billonnaient dans sa tête. Il lui tardait que paraisse la

lune et que Si Mohamed aille se coucher.

Enfin, il l’entendit ronfler et murmurer dans son

sommeil. Il dormait comme une souche. Tout douce­

ment, Hamid se coula au bord de sa paillasse, les yeux

rivés sur la crête de la montagne qui commençait à se

dessiner, imprécise.

La lune jaillit et inonda l’immensité d'une buée

d’argent. Hamid regarda, émerveillé, la mare crou­

pissante se transformer en un étang de lumière li­

quide, le soc rouillé de la charrue luire, comme clouté

de joyaux, et au pied de la haie l’horrible tas d’ordures

devenir un monceau argenté. A pas de loup, il s’éclip­

sa vers la grange.

Le vieux chien tira sur sa chaîne. Pourvu qu’il ne se

mette pas à aboyer ! Tout leur plan s’effondrerait. En

tapinois Hamid s’accroupit près de lui, cacha son

visage dans ses poils galeux et lui flattant l’oreille lui

chuchota : « Tais-toi ». Fidèle, la bête bougea sa

grosse tête et lécha les joues de l’enfant qui, un

moment, se tint coi, l’enlaçant de son bras. Il se

sentait retenu par d’invisibles nœuds : l’odeur fami­

lière du bétail et du grain pilé montait vers lui. En

même temps, le chemin qui se déroulait devant lui, tel

un ruban blanc, l’invitait à une aventure palpitante.

Soudain, il bondit. Pareille à un fantôme, Zohra,

portant Kinza, venait de contourner la grange. Dans

le plus grand silence, elle attacha Kinza sur le dos de

son fils. Le bébé, après un moment de surprise, se ren­

dormit tranquillement sur l’épaule de son frère. Sur

l’autre épaule, Zohra ficela deux miches de pain. Puis,

45

prenant dans les siennes les mains de son enfant, elle

les baisa. A son tour, Hamid porta à ses lèvres les

doigts de sa mère et se pressa contre elle. Doucement,

Zohra le détacha d’elle et se tint immobile jusqu'à ce

qu’il ait franchi le portillon. Aucune parole n’avait été

échangée. Elle avait déposé son plus précieux trésor

dans les petites mains sales qu’elle venait d’embrasser

passionnément. Elle n’en connaissait pas de plus

sûres.

Soulagée, elle s’en retourna vers son gourbi, le

berceau vide et la vengeance de son mari. Et Hamid,

telle une frêle barque ayant rompu ses amarres pour

cingler vers des mers inconnues, s’engagea sur le

sentier d’argent.

VI

Hamid ne put suivre longtemps ce ruban laiteux car

le sentier s’enfonçait sous le feuillage dense des oliviers.

Réprimant un frisson, il trébucha sur une racine, se re­

dressa et hâta le pas pour se retrouver à découvert.

Arrosée de lune, l’herbe de la colline s’étendait

devant lui, rase et calcinée. Il repéra le col et s’y

dirigea. A sa gauche s’égrenaient les dernières cabanes

du village et Hamid envia les enfants qui, dan

l’ombre, y dormaient près de leur mère.

Il ne s’était pas attendu à être aussi calme. La nuit,

tiède et parfumée, lui était bienveillante. A bout de

souffle, il fit halte au col pour jeter un dernier coup

d’œil sur sa maison qu’il reconnaissait facilement à la

haie de cactus bordant la cour de pierres. Là se trou-

vait tout son univers : sa mère, sa sœur, un toit de

chaume, un feu de charbon, un berceau, un rouet, un

tamis à blé, une cruche, une meule, une petite vache

caressante, un troupeau de chèvres, un vieux chien à

l’oreille lacérée. Comme il y faisait bon quand le

temps était chaud et le beau-père absent !

Hamid se remit en marche. Le col une fois passé,

plus de maison familière ! En dessous de lui un

paysage inconnu se déployait sous la lune. Là-bas, une

route grimpait en colimaçon vers d’autres sommets.

47

Cahin-caha, il descendit vers la plaine et la peur le

saisit : il longeait le cimetière. En ce lieu de mort,

sûrement, flottaient de mauvais esprits. Il voulut

courir mais se rappelant les trois petites tombes où,

quatre ans auparavant, Absalom, Mohamed et

Habeeba avaient été ensevelis, il se rassura : leurs

esprits d’enfants ne pouvaient lui être nuisibles.

Où étaient-ils ? Juste avant de mourir, Absalom

criait : « Tout est si noir ! ». Tout le jour, lui, Hamid,

était resté près de son grabat et lui avait tenu la main.

Soudain, cette menotte crispée s’était relâchée et il

avait compris que de la serrer ne servait plus à rien.

On avait emporté Absalom. Mais son âme, où était-

elle ? Encore dans le noir à se débattre dans l’épou­

vante ? Qui pouvait le savoir ? Le Saint Jésus qui

aimait les petits enfants avait-il pitié de ceux que la

mort emportait? Hamid prononça son nom à voix

basse. Peut-être agirait-il comme un talisman contre

:e qui pourrait lui faire du mal... Enfin, il atteignit

l’oued.

Ses impressions au long de cette nuit exténuante, les

cailloux de cette plaine sans fin, ses pieds douloureux,

ne lui laissèrent qu’un souvenir confus. Il tressaillait

parfois au ululement d’un hibou sous un olivier. Il

avançait comme dans un rêve, à demi-mort de fatigue.

Kinza, inerte, devenait de plus en plus lourde au fur

et à mesure que les heures s’égrenaient. Seul le circuit

des étoiles retint son attention : il vit les constellations

naître à l’horizon, monter au zénith, puis descendre

du côté opposé. Près de la rivière, son cerveau

engourdi s’imagina que la terre bougeait en son repos

48

et respirait faiblement. Sur le sentier en pente, il tré­

bucha, se releva et reprit sa marche. Enfin, insensible­

ment, l’aurore s’annonça.

Transi de froid, les paupières bouffies, les pieds

endoloris, il se retourna. L’herbe drue, couverte de

rosée, étincelait de toiles d’araignées et un voile de

brouillard s'effilochait sur l’eau. Le sentier qu’il

venait de parcourir s’estompait dans la grisaille et la

colline de son village se profilait, indistincte, à

l’horizon. Il en était séparé maintenant par une lon­

gue vallée et les contreforts de la montagne. Il avait

déjà parcouru un long trajet. Toutefois, il devait entre­

prendre de suite l’ascension du pic. Le lendemain, son

beau-père serait au courant de sa fugue et alors il lui

faudrait se cacher.

Au levant, le ciel s’empourprait de gloire. Par une

échancrure, Hamid vit se dissiper la brume et l’eau se

teinter de reflets changeants. Invisibles, les oiseaux en

foule commencèrent à gazouiller et Kinza s’éveilla.

Hamid la détacha. Côte à côte, ils laissèrent le soleil

les inonder de sa chaleur et de sa lumière. Hamid

rompit la miche et, sans un mot, ils en mangèrent un

morceau. Puis il descendit le talus avec Kinza. Au

bas, un ruisselet babillait. Il fit boire sa sœur dans le

creux de ses mains, puis la lava de son mieux. Elle

devait paraître à son avantage quand il la présenterait

à l’étrangère ! Dommage que sa mère ne lui ait pas

donné un morceau du peigne qui servait à toute la

famille. Kinza ressemblait par trop à une poupée

négligée. Il essaya de passer ses doigts dans les mèches

collées. La petite, mécontente, se mit à le battre. Et

49



*Au levant, le ciel s'empourprait de gloire.*

lui, à bout de force, lui rendit ses coups. Révoltée,

Kinza réclama sa mère et son bol de café. Que lui

arrivait-il ? Où était-elle ? Pourquoi la lavait-on ?

Misérables, tous deux restèrent là à renifler, elle, bébé

en colère, tout ébouriffé, lui, petit garçon hébété de

fatigue, dans ce matin si frais, si pur, pailleté de

gouttelettes.

Son accès de rage terminé, Kinza, à tâtons, chercha

son frère et se blottit contre lui, suçant son pouce. Elle

lui avait pardonné. Hamid la considéra, découragé.

Ses muscles lui faisaient si mal. Petite Sœur était si

lourde. Et pourtant il devait repartir avant que la cha­

leur ne devienne trop forte.

Il rechargea Kinza et se mit en marche. La pente

devenait de plus en plus raide. Par bonheur, le sentier

longeait la rivière et, toutes les dix minutes, Hamid

allait plonger ses pieds dans l’eau ou fouler le cresson

frais verdissant au ras des rives. Il dépassa un village

niché dans une combe à sa gauche et des champs où

ondulait du blé mûr. Il arracha une poignée d’épis

qu’il mangea tout en montant. S’écartant du ruisseau,

il s’enfonça sous un bosquet d’oliviers au sol rocail­

leux. Le soleil, déjà haut, commençait à le réchauffer

et Kinza, espiègle, gigotait sur son dos et donnait des

tapes sur ses épaules qui lui faisaient mal.

Le sommeil allait le surprendre. Il devait s’arrêter.

Il regarda autour de lui et aperçut entre les branches

une nappe jaune, un autre champ. Tout se mit à tour­

ner devant ses yeux.

Il ne sut jamais comment il parvint à se faufiler

parmi les tiges et à s’affaler, la tête sur son coude et

51

Petite Sœur blottie en rond entre ses genoux. Il ne vit

pas le hameau proche. Sur sa tête, le parasol d’or

ondoyant laissait entrevoir le ciel bleu. Les pavots

effleuraient sa joue et l’endormirent de leur parfum

entêtant. Il succomba à la fatigue et le champ de blé

mûr le recueillit dans son sein.

Kinza, elle, avait eu une bonne nuit. Pourquoi

rester roulée en boule ? Elle avait l’habitude de trotter

où bon lui semblait. Les épis l’égratignaient et elle

avait faim. Si elle arrivait à sortir de cet endroit

étrange rempli de choses bizarres qui la grattaient et la

faisaient éternuer, elle trouverait bien sa mère, jamais

très loin d’elle. Elle se trémoussa et, guidée par son

instinct qui la conduisait toujours vers la lumière, elle

émergea du blé et tendit l’oreille. Oh ! bonheur ! Son

oreille exercée perçut le bruit ténu d’une meule. Telles

les chansons de la patrie pour un émigré, pour elle

cette musique voulait dire : maman. Et maman,

c’était le refuge, la sécurité, le bien-être, la nourriture.

Plus de piqûres d’épines ! Poussant un cri de triom­

phe, Kinza se dirigea vers le son familier.

La femme affairée à moudre le grain devant sa

chaumière crut à une apparition qui la laissa bouche

bée.

Titubante, à pas hésitants, une petite fille à la robe

de coton toute sale s’avançait vers elle, bras tendus,

visage levé. Ses cheveux tressés en nattes épaisses

étaient piqués de brindilles d’or et sa robe criblée de

brins de paille. Soudain, ce lutin éternua. La femme la

contemplait, médusée.

Kinza, n’entendant plus le bruit de la meule et se

52

sachant en pays inconnu, s’arrêta net, interdite. Puis

elle tendit la main et appela simplement :

- Ima ! Maman !

Or cette jeune femme venait de passer un hiver très

dur. Elle et son mari avaient souffert de la faim, leur

vache ayant été malade et leur récolte insuffisante.

Leur enfant était mort. Par un jour lugubre, ils

l’avaient enseveli sous la neige. Aussi quand elle vit ce

bébé trottiner vers elle et entendit ce mot que, depuis

six mois, elle languissait tellement d’entendre, elle ne

chercha aucune explication et, sans s’étonner, prit la

fragile enfant dans ses bras et la couvrit de baisers

passionnés.

Kinza se débattit un instant et se mit à pleurnicher,

ne reconnaissant pas les bras de sa mère. Mais on y

était bien et la main posée sur sa tête était douce. Elle

se détendit, s’apaisa et réclama à boire. Elle reçut une

tasse de lait caillé qu’elle saisit à deux mains et but

jusqu’à la dernière goutte. Puis, moustache aux lèvres,

elle se pelotonna dans ces bras accueillants et oublia

tout.

Quand Hamid se réveilla, le soir tombait. Où était-

il ? Les rayons touchant les blés en oblique formaient

sur lui un dôme cuivré. Bien que son corps lui fît

encore mal, il éprouvait une sensation de bien-être.

Puis, peu à peu, la mémoire lui revint et, poussant un

oh ! d’appréhension, il se redressa : où était Kinza ?

Il s’agissait de rester prudent en dépit de son

angoisse et à quatre pattes, sur la trace des épis brisés

et des coquelicots piétinés, il s’approcha de la lisière

53

du champ. Ce qu’il vit en lorgnant à travers les

chaumes le combla de surprise.

A moins de cinquante pas, sur la marche d’une

masure, Kinza, d’un air désinvolte, se régalait de ce­

rises. Près d’elle, une jeune femme, l’air heureuse,

s’acharnait à démêler sa tignasse. Accroupis en demi-

cercle autour d’elle, tous les habitants du village, sans

exception, regardaient cette enfant qui, apparemment,

vivait en ermite dans ce champ de blé et n’en était

sortie, tel un lapin, que par erreur.

Toujours à plat-ventre, Hamid ne se manifesta pas,

bien que la vue de ces cerises aiguisât sa fringale. Il

déballa sa miche et y mordit, perdu dans ses pensées,

honteux de sa conduite. Par sa faute, ils avaient perdu

une précieuse journée. Pis encore, Kinza courait un

grand risque. La disparition de l’enfant allait s’ébrui­

ter et ces gens en être informés. Lui-même ne pouvait

se montrer, ayant abîmé tout ce blé. Il résolut de

rester caché jusqu’à la nuit.

Enfin, le soleil se coucha. Le clair de lune inonda la

campagne et la terre se tut. Un léger crissement se fit

entendre dans le champ de blé : Hamid s’y faufilait et

arriva doucement à l’embrasure de la porte. L’homme

ronflait, sa femme à ses pieds. Sous une peau de

mouton, Kinza reposait sur une natte près de l’entrée.

Hamid se pencha et la cueillit avec précaution. Elle

poussa un soupir et il se hâta de murmurer son nom

pour la rassurer. Elle se suspendit alors à lui de toutes

ses forces, oubliant cerises, lait caillé, et sentant

confusément qu’elle n’aurait pas dû s’éloigner de son

54

frère. L’ayant retrouvé, elle repartit dans ses plus

beaux rêves.

Haletant, rempli de crainte, le coeur battant la

chamade, Hamid, sa sœur aggripée à lui, gravissait la

colline en courant. Pas un être n’avait bougé dans le

village, pas un chien n’avait aboyé. Aussi silencieux

qu’un feu follet, il avait repris Kinza et pouvait pour­

suivre son voyage.

Il s’arrêta pour s’orienter. A sa gauche, des lacets

pierreux zigzaguaient. Il mesura du regard la hauteur

du col, tout là-haut, et se détourna pour jeter un

dernier coup d’œil sur la vallée et la rivière qui s’en

allait vers son village. Puis, amarrant solidement

Kinza sur son dos, il attaqua résolument la montagne.

55

VII

Boitant et terriblement fatigué, Hamid atteignit le

col au point du jour. Les nuits y sont froides, même en

été, et il grelottait dans sa tunique de coton grossier.

Kinza, enrhumée, se cramponnait à lui en toussotant.

A bout de forces, il s’écroula sur la pente à l’abri du

vent, au pied du fort espagnol qui gardait le col. Il

allait attendre là le matin.

Il s’était écarté du sentier et avait pris le fort à

rebours afin d’échapper aux regards des soldats qui y

montaient la garde nuit et jour. Tout était désert

autour d’eux. Etendus côte à côte, transis, les enfants

attendaient le lever du soleil comme une délivrance.

Et le miracle quotidien eut lieu. A l’est violacé, les

étoiles pâlirent. Les ailes humides de rosée, un oiseau

s’envola. Son chant retentit comme un salut au roi de

l’espace. Que la terre en attente se réjouisse ! Le soleil

flamboya, les enveloppant de bien-être. Hamid parta­

gea le reste de la miche en deux, puis se redressa, plein

de courage.

La cime les dominait. Le sentier courait sur la crête

avant de descendre, en lacets qui donnaient le vertige,

au fond de la vallée. D’autres vallées cernées de monts

se succédaient à perte de vue. Chaîne après chaîne, les

pics rougeoyaient et Hamid eut l’impression de se

57

trouver seul à fouler là, sur le plus haut sommet, une

terre vierge.

Il lui fallait éviter à tout prix la concession

espagnole de *Marché-Mardi* et les bâtiments blancs du

gouvernement qui se dressaient à l’extrémité de la

crête. Il s’y trouvait toujours une troupe de soldats

désœuvrés qui cherchaient querelle à tout le monde.

Si par hasard son beau-père avait signalé la veille sa

fugue à la police, ils auraient été avertis par télé­

phone. Il fallait donc se méfier d’eux. Il allait couper

droit sur le versant abrupt et se frayer un passage sous

les taillis rabougris et les oliviers pour atteindre la

rivière qui coulait au fond de la vallée à quelque sept

cents mètres plus bas. Là, il se cacherait sous les

lauriers-roses jusqu’au soir. Il ne risquerait plus

grand-chose ensuite en reprenant la route.

Il rattacha Kinza sur son dos et s’engagea à ciel

ouvert. Et là, il faillit se heurter à deux cavaliers qui se

rendaient à *Marché-Mardi.*

Hamid s’arrêta pile. Paralysé de surprise, il

reconnut deux hommes de son village. Eblouis par le

soleil, ces derniers le toisèrent, puis l’un d’eux

pirouetta sur sa bête et, montrant Hamid du doigt :

- Hé ! s’écria-t-il, voici le garçon de Si Mohamed,

celui que l’on cherche partout !

Courbé en deux, Hamid s’élança sur la pente. Sur­

prise par ce mouvement imprévu, l’une des bêtes se

cabra et son cavalier, en jurant, ne put la maîtriser de

suite. L’enfant, Kinza ballotée en tous sens sur son

dos, avait déjà pris de la distance. Sans prendre garde

aux ronces et aux racines, les orteils tailladés, pleins

58

de sang, il courait, courait, n’osant se retourner, crai­

gnant à tout moment de sentir s’abattre sur lui la poi­

gne de fer qui lui ravirait Kinza.

Cramponné à sa bride, le cavalier suivit Hamid des

yeux. Il n’allait pas abîmer ses beaux souliers jaunes

aux bouts pointus, tout neufs, dans ces méchants four­

rés en poursuivant l’enfant d’un autre et il voulait

arriver à l’heure à la foire. Après tout, il avait fait ce

qu’il avait pu. Cela ne le regardait pas. Il haussa les

épaules et enfourcha son cheval. Il avertirait les

gendarmes de *Marché-Mardi.* C’était leur travail.

Hamid, croyant entendre ses poursuivants, dévalait

toujours la pente et Kinza, toute meurtrie, protestait.

Elle avait attrapé le hoquet mais Hamid n’osait s’ar­

rêter.

Il fit un faux pas et s’aplatit de tout son long. Cou­

vert de poussière et de bleus, il se releva d’un bond.

Où se cacher ? Au-dessus de lui, il vit un rocher et,

hagard, en fit rapidement le tour. Tout près se dressait

une chaumière et, adossée à elle, une étable de boue

séchée.

Croyant voir à tout instant son poursuivant débou­

cher de derrière le rocher, Hamid s’engouffra dans ce

trou noir. Une chèvre et son cabri étaient couchés là

sur de la paille et, contre le mur, il y avait un tas de

fourrage. Hamid, pantelant, s’y écroula.

Peu à peu, son pouls redevint normal. Il s’assit et

évalua la situation. Il n’entendait que le bruit d’une

baratte et les voix aiguës de petits enfants dans la mai­

son à côté. L’homme avait dû renoncer à sa poursuite.

Hamid se sentait malade. Ses membres étaient

59

lourds et tout raides ; sa tête brûlante lui faisait

terriblement mal ; la paille écorchait ses pieds et il

mourait de soif après cette course et sa peur. Tous

deux n’avaient pas bu de toute la matinée et Kinza

piaulait doucement comme un poussin. Il n’arriva pas

à la faire taire. Si quelqu’un était dans la grange, il

allait l’entendre !

Que faire ? Hamid promena un regard désespéré

autour de lui et l’arrêta sur la chèvre. Elle avait une

patte fracturée et reposait là près de son cabri.

Comment ne pas y avoir pensé ? Elle devait avoir

beaucoup de lait et il savait s’occuper des chèvres.

Il se fraya un trou dans le fourrage, sauta silencieu­

sement au sol et déterra un morceau de pot cassé.

Tout en surveillant la maison du coin de l’œil, il fit

des grâces à la bête, calina ses oreilles, puis fit amitié

avec le cabri. Mise en confiance, la chèvre lui lécha

les mains. Alors, à croupetons près du cabri, il

commença à la traire dans son morceau de poterie

qu’il porta plein de lait chaud et mousseux à Kinza.

Avançant sa frimousse du fond de son trou dans le

foin, celle-ci l’avala d’un trait puis se remit à geindre.

Hamid renouvela plusieurs fois son manège. Ils se

régalaient tous les deux et la vieille chèvre, docile, se

laissait faire : il fallait bien allaiter cette autre paire de

chevreaux ! Soudain, une toute petite fille entra et jeta

à la bête une poignée d’herbe fraîche, mais ne s’aper­

çut de rien, Hamid ayant repoussé brusquement

Kinza dans son trou et fait le mort.

Occupé à traire, Hamid n’avait pas encore songé au

sommeil mais dans la chaleur suffocante de l’étable,

60

brûlant de fièvre et les pieds endoloris, il tombait

maintenant de fatigue. Comment faire pour empêcher

Kinza de s’éloigner pendant qu’il dormirait ? Il

chercha des yeux une corde, mais rien ! Ils devaient

pourtant rester cachés là jusqu’au soir. Le sommeil le

gagnait peu à peu. Il ne pouvait plus réfléchir. Tant

pis pour ses craintes, son angoisse. Il étreignit Kinza

et sombra dans l’inconscience.

L’étau se desserrait peu à peu et la respiration du

dormeur se faisait régulière. Kinza sut qu’elle était

enfin libre d’agir à sa guise. Elle ne comprenait rien à

cette subite prédilection de son frère pour ces endroits

pleins de chaleur où toutes sortes de choses la cha­

touillaient, la piquaient et la faisaient éternuer. Cela

ne lui convenait pas du tout. Indignée, elle s’extirpa

de sa prison et bascula à terre.

La veille, elle avait trouvé une maman. Pourquoi

pas aujourd’hui ? Elle fit deux ou trois pas chance­

lants puis s’étala sur la chèvre. Au pelage rude, à

l’odeur âcre, elle sut tout de suite à qui elle avait

affaire et si, de toute la création, une bête lui était

chère, c’était bien celle-là.

Elle lui tâta les oreilles, les froissa dans ses mains,

palpa le museau froid. Enfin, un refuge où se blottir

au tendre ! Elle s’insinua sous la barbiche. Le cabri,

jaloux, voulut une part de la place et ensemble, satis­

faits, petit chevreau et bébé perdu se reposèrent entre

les pattes de la bête.

Hamid s’agitait en dormant. En nage, il chassait la

paille de dessus lui. Les heures s’écoulaient. A la tom­

bée du jour, une femme entra avec un baquet pour

61

traire la chèvre. Elle crut sur le moment que cette

dernière avait eu un autre petit. Puis la vérité s’im­

posa à elle.

- Pauvre de moi, s’exclama-t-elle, c’est un bébé !

Perplexe, elle fouilla l’étable et découvrit Hamid à

moitié sorti du tas de fourrage.

- Et ma parole, il y a même un garçon !

Elle s’en approcha et le réveilla d’un coup de pied.

C’était une robuste paysanne, aux larges épaules, aux

pommettes saillantes, et d’une voix forte, elle exigea

une explication.

Essayant de bouger, Hamid grimaça de douleur. Il

était pris comme un rat ! Les tempes bourdonnantes,

il cacha sa figure dans ses mains et éclata en pleurs.

- Suffit ! cria la femme en le secouant. Tu n’es pas

d’ici. Qui es-tu ? D’où viens-tu ?

Hamid ravala ses sanglots. Mentirait-il ? Mieux

valait dire la vérité. Il avait constaté que souvent les

femmes se soutenaient entre elles, surtout entre

secondes épouses. Certainement celle-ci allait prendre

le parti de Zohra. Il fit donc un récit exact que la

paysanne écouta, fronçant les sourcils et hochant la

tête.

Tout paraissait vraisemblable et elle était bien

placée pour comprendre cette mère qui s’exposait à

un tel danger afin de sauver son enfant aveugle. Elle

vivait maintenant avec son deuxième mari mais

n’avait pas oublié qu’elle avait d’abord été donnée à

quinze ans à un homme qui l’avait brutalisée, elle et

son enfant, pour finalement divorcer.

De plus, son cœur de mère ne restait pas insensible

62

à ce garçon que déchiraient des quintes de toux dès

qu’il ouvrait la bouche. Il était certainement malade.

Maintenant, que faire de ce petit bout tout sale

couché sous sa chèvre ? En tout cas, lui donner un lit

plus confortable. Après avoir trait la chèvre, elle s’en

retourna donc vers sa maison, Kinza sous le bras et

Hamid clopinant sur ses talons.

Sa maison n’était qu’une hutte ronde en pisé. La

provision de foin pour l’hiver s’y empilait dans un

coin. Sur le feu mijotait le repas dans une marmite

d’argile que surveillaient d’un air gourmand trois

petites filles. Le maître et son troupeau rentrèrent de

la montagne. La femme servit le souper. Hamid qui se

nourrissait depuis deux jours de pain et de lait se

régala de grosses tranches de pain frais trempées dans

un plat de lentilles assaisonnées d’ail, d’huile et d

poivre rouge. Un grand bol de lait caillé fit le tour <

l’assistance ainsi qu’une coupe remplie d’abricd

légèrement abîmés, les plus beaux devant être vendu^

au marché le lendemain.

Hamid mangea et but abondamment, reprenant des

forces. De penser que cette nuit il serait à l’abri lui

enlevait son mal de tête. Il remercia du regard la

grosse paysanne en train de se lécher les doigts.

Puis les fillettes allèrent se coucher sur des peaux de

chèvre, près du foin, avec un chat et trois chatons.

Tout ce monde s’endormit. Le père sortit pour aller

traire, suivi de sa femme qui désirait le mettre au

courant. Devant le feu, Hamid, Kinza appuyée contre

lui, les entendait discuter à leur sujet. Quand enfin la

femme revint :

63

-N’aie pas peur, mon garçon, lui dit-elle. Mon

mari veut bien vous aider. Il va demain à *Marché-*

*Mercredi* vendre ses fruits. Un camion doit le prendre

dans la vallée. Il va vous emmener et vous faire passer

pour les enfants de ma sœur qui habite justement sur

ta route vers *Marché- Vendredi* où tu te rends. Le

camion vous débarquera à vingt kilomètres à peu près

de la ville.

Les joues rosies par la flamme, Hamid leva vers elle

un regard joyeux. Elle eut pitié de lui, si jeune, sans

soutien ! Sans Le connaître et à l’instar de Celui qui

l’avait fait avant elle, elle alla chercher un baquet

d’eau et un linge et, s’agenouillant devant l’enfant,

lava ses pieds en sang et endoloris. Déchirant une

étoffe, elle en fit des bandes qu’elle humecta d’huile et

pansa ses blessures. Puis elle étendit le petit garçon et

sa sœur sur une peau de mouton et d’une autre les

couvrit chaudement.

Hamid s’endormit presqu’instantanément, plein de

reconnaissance. La femme s’assit sur le seuil, les

mains jointes, remplie d’une paix étrange, envahie par

une Présence invisible et inconnue qui s’approchait

d’elle et des enfants endormis... puisqu’il est dit dans

l’Ecriture : « Quiconque reçoit un de ces petits en

mon nom me reçoit »...

64

VIII

Vingt-quatre heures plus tard, Hamid, désemparé,

s’arrêtait au pied des remparts de la ville où il arrivait

enfin après tant d’efforts. Tout au long de sa ran­

donnée dans les montagnes désertes et sous l’immen­

sité des cieux, il ne s’était jamais senti seul : n’était-il

pas un berger habitué à vivre dans un coin perdu ?

Mais là, parmi cette foule, ces mules, ces chèvres, ces

troupes d’enfants déguenillés qui semblaient tellement

à l’aise, un sentiment de profonde solitude l’étreignit.

Qu’il se sentait étranger dans le grouillement de cette

ville !

Cette dernière journée s’était très bien passée. Ils

s’étaient éveillés frais et dispos au chant du coq. La

femme, après leur avoir donné à manger, les avait

bénis et remis entre les mains de son mari. A la halte

prévue, ils s’étaient hissés dans le camion où s’en­

tassaient des maraîchers et leurs primeurs. Hamid qui

n’avait pas l’habitude d’être transporté ainsi ne cessait

de sursauter : le tintamarre, les cahots, la vitesse, tout

le surprenait. Recroquevillé dans un coin avec Kinza,

il s’était efforcé de ressembler au soi-disant neveu

qu’il incarnait et posait de nombreuses questions sur

la rivière et le paysage qu’ils traversaient. Bien qu’il

eût peur de tout ce trafic sur la grande route, ces deux

65

heures lui avaient paru trop courtes. On débarqua les

deux enfants au carrefour prévu et le camion s’éloigna

vers *Marché-Mercredi.*

Tout le jour, malgré la chaleur accablante et ne

s’arrêtant que de brefs instants, Hamid marcha avec

persévérance. Il s’arrêta un moment près de la rivière

et, appuyant Kinza contre un arbre au soleil, il lava

de son mieux sa petite robe et la mit à sécher. Il tenait

absolument à la présenter proprette et agréable à

regarder ! Il rhabilla son bébé, aplatit ses mèches,

frotta sa frimousse et se déclara satisfait du résultat.

Tout au long de la route qui grimpait, interminable,

il cueillit un bouquet de scabieuses, de coquelicots et

de bergamote bleue : Kinza l’offrirait à sa nouvelle

maman. A sa droite, s’élevait une montagne nue et

escarpée aux sommets découpés en dents de scie. Elle

ne lui plaisait pas autant que la sienne, aux pentes

douces et aux sommets arrondis. Cependant ses prai­

ries étaient les plus verdoyantes et ses moissons les

plus dorées qu’il ait jamais vues.

Il atteignit un tournant et soudain parut la vieille

ville entourée de remparts. Les toits de tuile couverts

de lichens s’étageaient jusqu’à de blanches mosquées

contre un arrière-plan de rochers abrupts. Plus bas,

les maisons blanches de la concession espagnole for­

maient un carré.

Hamid s’assit dans l’ombre fraîche d’une porte de la

ville. Il lui fallait trouver la place du marché. Valait-il

mieux attendre la tombée de la nuit ? Mais alors les

marchands allumeraient leurs lampes et il ne pourrait

se cacher dans ces rues étranglées, encombrées et

66

pleines d’embûches ! Non, mieux valait mettre Kinza

en sécurité au plus vite.

Il s’engagea entre les étalages et se crut transporté

au royaume des fées : riches soieries, bonbons de

toutes les couleurs, piles de fruits et de pains s’amon­

celaient à la devanture des souks (5). Quelle splen­

deur ! Fasciné, les yeux brillants, il eut l’impression

que dans cette ville où tout chatoyait, tout étincelait,

nul ne pouvait être malade, avoir peur, faim ou froid

ou se sentir seul. Pourtant, personne ne lui rendit son

sourire et nul ne lui souhaita la bienvenue.

Il atteignit une fontaine jaillissante où une fillette

puisait de l’eau. Enfin un visage aimable ! Hamid,

timidement, lui demanda où se trouvait l’auberge au

haut du marché. L’enfant indiqua un escalier, la route

à suivre et disparut par une porte.

Il en était tout près. Par une vieille voûte, on arri­

vait dans la cour où affluaient mules et ânes, harassés,

et marchands venus pour la foire. Qu’il ferait bon

s’étendre sur la paille parmi les bêtes comme à la mai­

son ! Mais il n’avait pas d’argent et de toute façon il

devait, dès ce soir, remettre Kinza à l’étrangère.

Comme l’avait indiqué sa mère, une ruelle s’amor­

çait en face de l’auberge, étroite et en cul-de-sac. Il s’y

engagea et ce qu’il vit le combla de surprise.

Devant la dernière maison à gauche, près d’un tas

d’ordures, sous la lumière blafarde d’un réverbère, se

tenait un groupe de gamins sales et dépenaillés

comme lui. Une porte s’entrebâilla, laissant filtrer un

rayon de lumière. A peine la clé avait-elle grincé dans

la serrure que tous se ruèrent en se bousculant à l’inté­

67

rieur. Trois petits, en haillons, pieds nus, arrivèrent

encore en courant. Resté dans l’ombre, Hamid en­

tendit un chant si aigu, si discordant qu’il écorchait

les oreilles mais Hamid pensa n’avoir jamais rien

entendu d’aussi beau.

Rasant le mur, il s’enhardit jusqu’aux marches et

guigna au dedans. Ce qu’il vit lui coupa le souffle. Au

fond du couloir, sur le mur d’une pièce, il venait de

distinguer la peinture de l’homme Jésus dont lui avait

parlé sa mère. Tenant un bébé de l’âge de Kinza, il

souriait aux enfants de l’image et n’avait pas du tout

l’air d’avoir envie de les chasser. Hamid se rappela

tous les visages durs qu’il venait de rencontrer. Certai­

nement, cet homme était different. Il accueillerait

Kinza.

Mais que faisaient donc tous les enfants ? Que

chantaient-ils ? Hamid ne pouvait les voir dans l’angle

de la pièce. Puis il entendit une voix de femme. Pla­

qué à l’escalier, il essaya de saisir ce qu’elle disait.

Ensuite les enfants, comme ceux qui, à la mosquée,

étudiaient le Coran (6), répétèrent en chœur des paro­

les pleines de feu qu’il trouva très belles : « Jésus dit :

Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne

marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lu­

mière de la vie ».

Il les répéta trois fois avec eux et se promit de s’en

souvenir. Que voulaient-elles dire ? En attendant, le

plus urgent, c’était Kinza.

Que faire ? Ces garçons appartenaient-ils à l’infir­

mière? Les anglais étaient-ils comme les arabes et

68

préféraient-ils les garçons ? Alors, elle ne voudrait pas

de Petite Sœur. Mieux valait combiner un plan.

Puisque sa mère prétendait que le Saint de l’image

n’avait jamais renvoyé personne, il allait laisser Kinza

dans le couloir. Elle saurait bien s’y prendre, à sa

façon, pour se faire accepter. Si vraiment l’infirmière

voulait ressembler au Saint, on pouvait compter sur

elle. Elle ne jetterait pas dehors dans la nuit noire une

petite créature abandonnée et sans défense.

Il se retira sur le tas d’ordures et secouant Kinza

pour la réveiller complètement, il lui tint le discours

suivant :

- Kinza, Petite Sœur, tu vas rester bien tranquille et

ne pas pleurer. Si tu cries, une dame te battra mais si

tu ne dis rien, elle te donnera un bonbon.

C’était un langage que Kinza comprenait tout à fait

De plus, elle avait grand faim. Aussi se laissa-t-elle

défroisser, lisser, tapoter par Hamid qui plaça enfin

dans ses menottes le bouquet tout flétri. Puis, entrou­

vrant doucement la porte, il l’assit dans l’ombre du

couloir. On n’entendait plus que la voix de la femme.

Soudain les yeux de Hamid s’emplirent de larmes et

sa gorge se noua : plus jamais Kinza ne serait sienne !

Comme il l’aimait... Il glissa dans sa menotte sa der­

nière croûte de pain puis l’abandonna, jambes croi­

sées, appuyée au mur, ébouriffée, toute chiffonnée et

serrant entre ses doigts fluets ses fleurs fanées et son

croûton de pain, telle que devait la découvrir l’infir­

mière stupéfaite et ravie.

A travers le voile de ses larmes, Hamid rencontra le

regard de l’homme de l’image. Il semblait se poser sur

69

Kinza et Hamid fut réconforté par le rayonnement de

son sourire.

Puis il regagna l’impasse et s’y accroupit, se répé­

tant les paroles qu’il venait d’entendre : « Jésus dit : Je

suis la lumière du monde. Au lieu de la nuit, vous

pouvez recevoir la lumière de la vie. » Oui, c’était à

peu près ça.

« La lumière du monde » ? Hamid revit la lampe à

huile le soir dans sa case et les ombres mouvantes, le

clair de lune, la ronde des étoiles, le lever du soleil sur

les cimes pendant son voyage. En cet instant, tout

était noir dans la ruelle mais Jésus disait que la

lumière de la vie chassait les ténèbres. « La lumière du

monde » ? Aussi pour Kinza toujours dans le noir ?

Qu’est-ce que tout cela voulait dire ? Si seulement ce

n’était pas la nuit... si seulement il n’avait pas si

faim... si seulement il avait pu garder Kinza... si seule­

ment il pouvait courir à la maison vers sa maman...

Soudain, la troupe de gamins dégringola la rue, ca­

quetant à qui mieux mieux. Hamid saisit quelques

bribes des propos échangés : Qui est-elle ? — Elle est

si petite ! — Où est sa maman ? — Puis ils se dispersè­

rent et le silence retomba.

Sans bruit, il escalada le tas d’ordures. Que se

passait-il dans la maison ? Pas un son n’en sortait. La

porte était close. A l’étage, une lampe s’alluma et de­

vant la fenêtre éclairée une femme passa et repassa,

berçant un enfant. Le bébé ne se débattait pas ; il

n’avait pas l’air d’avoir peur. Doucement, il prome­

nait sa petite main sur le visage penché vers lui.

70

Hamid avait accompli sa mission. Tout était bien

pour Kinza.

Sur son tas d’ordures, il s’entortilla tant bien que

mal dans ses haillons et se tourna contre le mur. Il

rêva de Kinza, en sécurité dans une douce clarté et

serrée par des bras aimants. Etaient-ce ceux du Saint

ou ceux de l’infirmière ? Il n’aurait pas su le dire.

Mais ce qu’il savait, c’est que jamais plus cette

lumière ne s’évanouirait ni ces bras ne lâcheraient

Petite Sœur.

71

IX

Hamid se réveilla le lendemain, transi et tout raide.

Il s’ébroua et se fit des reproches : il n’aurait pas dû

rester tout près de cette maison. Et pourtant la pensée

que seul un mur de brique recouvert de plâtre le

séparait de Kinza lui était un réconfort. Dormait-elle

encore ? Que faisait-elle ? Il s’éloigna vers la place du

marché encore déserte. Que faire ? Où aller? Et par­

dessus tout, comment trouver à manger? Certaine­

ment Kinza était en train de se rassasier. Il regretta

presque de lui avoir donné son dernier croûton.

La ville avait perdu son aspect enchanteur. Les éta­

lages vides, les vagabonds somnolents sur les marches

des mosquées déprimèrent Hamid qui, ayant accom­

pli sa mission, soupirait après son gourbi.

Heureusement, le craquètement des cigognes et

l’ombre de leurs grandes ailes le tirèrent de sa

tristesse. Il était encore dans son pays. Il repéra très

vite les oiseaux qui volaient dans le scintillement de

l’aube, nombreux et très haut, leurs ailes frangées de

lumière. Ils s’abattirent sur leurs nids dans les

tourelles d’un vieux fort et Hamid aperçut leurs petits,

becs ouverts, gober la nourriture. Cette scène

familière apaisa un peu sa détresse et il se dirigea vers

cette casbah (7). N’était-elle habitée que par des cigo­

73

gnes ? Bien qu’elle parût très ancienne et en ruines, il

était loin de se douter qu’elle datait de plus de cinq

cents ans. Il découvrit dans les murs épais un porche

en ogive dont la grille s’ouvrait toute grande sur un

parc.

Aucun gardien n’étant en vue, Hamid se promena

parmi les rocailles, grimpa des escaliers sur la pointe

des pieds et déboucha sur une magnifique esplanade

entourée de murailles grises couvertes de glycine. Au

milieu chantait une fontaine bordée d’une pelouse et

de plate-bandes où s’étalait, dans un mélange de

lourds parfums, une profusion de mufliers, de pen­

sées, de giroflées sur un écran d’orangers en fleurs et

de rosiers de toutes teintes, cramoisi, abricot, rose

pâle. Hamid s’émerveilla devant tant de beauté et de

magnificence. Il s’attarda au long de petits sentiers,

aspirant l’air rempli d’effluves odorantes, et arriva

devant une cage encastrée dans le mur où un paon,

entouré de ses petites femelles brunes, faisait fière­

ment la roue.

Quel oiseau magnifique ! Le petit garçon ne pouvait

s’arracher à cette vue. Puis il reprit sa promenade et

alors, le soleil parut, transfigurant le jardin. La rosée

se changea en diamants sur les pétales des roses et les

fleurs d’oranger étincelèrent. Ebloui, Hamid cligna

des yeux. Soudain lui revint en mémoire la phrase

apprise la veille : « Jésus dit : Je suis la lumière du

monde... plus de ténèbres... la lumière de la vie ». Il se

mit à rire aux éclats. Les pensées aux drôles de petits

visages riaient avec lui, offertes au soleil, et un arc-en-

ciel jouait dans l’eau de la fontaine.

74

Juste à cet instant si exaltant, un gardien se montra.

C’était un jardin public et Hamid avait le droit de s’y

promener, ce qui n’empêcha pas le gardien de lui crier

de décamper de là au plus vite. Pauvre Hamid ! Il

devait apprendre que les garçons en loques, même

s’ils ne faisaient aucun mal, éveillaient la méfiance.

Attristé, il passa sous une arche et se trouva sur une

place caillouteuse bordée d’un bâtiment qui lui parut

être un palais royal mais n’était qu’un hôtel. La cité

s’animait autour de lui. Les marchands ouvraient

leurs boutiques ; les bergers vendaient leur lait.

Hamid humait l’odeur de la pâte frite et d’huile qui

flottait dans l’air. Il était si affamé qu’il défaillait et, à

bout de forces, il chercha d’où cette odeur venait.

Pas difficle à trouver. Il était appuyé contre une

échoppe où un homme s’affairait à frire des beignets

dans une pierre creusée, remplie d’huile. Il avait fort à

faire : repêcher les beignets, les enfiler sur des tiges de

roseaux, activer le feu sous la pierre, ce qui le mettait

de fort mauvaise humeur. Il ne s’arrêtait pas de

bougonner.

Hamid s’approcha autant qu’il put de cette déli­

cieuse odeur. Il fit un pas en avant, puis un autre, et,

défaillant de faim, s’enhardit à offrir son aide.

L’homme s’appelait Silliam et le galopin qui le

secondait d’habitude venait de lui faire faux bond. Il

toisa Hamid. Pouvait-il lui faire confiance ? Impos­

sible de le savoir. Il ouvrit la barrière de bois et fit

entrer l’enfant dans l’échoppe.

- Bon, fais marcher ces soufflets et entretiens le feu.

75

Et si jamais je t’attrape à voler, je t’avertis que le poste

de police se trouve juste en face !

Se courbant, Hamid se mit au travail. Il se sentait

mal. Les flammes le léchaient et il avait si chaud que

tout tournait autour de lui. Plus d’un gamin n’avait

pu endurer une telle torture et son patron se félicitait

de cette nouvelle recrue. Le feu grondait. L’huile sif­

flait et crépitait dans la bassine. Enfin, après un temps

interminable, Silliam s’écria :

- Arrête !

Etourdi, écarlate, Hamid se redressa.

- Viens ici et enfile les beignets sur ces roseaux.

Hamid prit une bonne bouffée d’air frais puis atta­

qua bon train ce nouveau travail. Qu’importe s’il se

brûlait les doigts ! Il avait une telle fringale. Toute une

troupe de gosses pouilleux et déguenillés le surveillait

avec indignation. Qui était cet intrus qui leur volait

leur gagne-pain ?

Au bout de deux heures, le patron demanda :

- As-tu déjeuné ?

- Non et hier je n’ai pas soupé.

Silliam lui tendit une double portion de beignets

chauds et appétissants. Hamid, grognant de satisfac­

tion, y mordit à belles dents. Que c’était bon ! Les gar­

nements se firent menaçants.

La boutique fermait en cours de matinée car on ne

mangeait des beignets qu’au petit déjeuner. Le patron,

satisfait, l’engagea pour le lendemain et lui remit une

piécette qui remplit Hamid de fierté. Il se promena

plein d’orgueil sur le marché : achèterait-il à Kinza

une de ces sucettes vertes ? Mais peut-être l’avait-elle

déjà oublié ! Son cœur se serra. Il chassa résolument

Petite Sœur de son esprit et s’arrêta devant une bou­

langerie.

Soudain, il entendit à ses côtés :

- Qui es-tu ?

Interdit, il se retourna. Un petit garçon de son âge,

vêtu de ce qui avait été un sac à sucre, la tête rasée et

couverte de bleus, les yeux pétillants d’intelligence,

l’examinait d’un air amical.

- Je viens de la campagne, répondit Hamid

prudemment.

- Pourquoi es-tu ici ?

- Pour travailler.

- Où sont tes parents ?

- Ils sont morts.

- Où habites-tu ?

- Dans la rue.

Ayashi, son nouvel ami, approuva d’un air entendu.

- Moi aussi, je n’ai pas de mère et mon père court la

montagne. Moi aussi, je vis dans la rue. Tu vois tous

ceux-là, là-bas, sous cet arbre ? Ils sont comme toi.

Puisque tu as de l’argent, achète un pain et partage-le

avec nous. Alors tu seras l’un des nôtres et tu resteras

avec nous.

Hamid, séduit par ces confidences, aurait bien fait

don de sa piécette à son nouvel ami ! Comme il

semblait accepter sans problème le fait de ne pas avoir

de foyer ! Et qu’il était merveilleux d’entendre : « Tu

seras l’un des nôtres ».

Il s’empressa de se procurer une miche et, avec la

monnaie, une poignée d’olives noires et amères.

77

Ayashi le précéda au milieu de la place où, à terre,

sous un eucalyptus, les guettait la ribambelle de gosses

affamés. Il étala le tout, partagea également et tous se

jetèrent, voraces, sur leur part. Hamid mangea la

sienne discrètement à l’écart et bien qu’aucun merci

n’ait été prononcé, il fut adopté sur l’heure.

Etrange bande que celle à laquelle il venait de jurer

fidélité ! Ce qui les unissait ? La crasse, l’ignorance, la

misère. Leur uniforme ? De vieilles hardes. Enfants

que personne n’avait jamais aimés, va-nu-pieds aban­

donnés de tous, ils vivaient d’expédients. La ruse, la

vivacité d’esprit s’alliaient chez eux à une rudesse

acquise au prix de nombreux périls. Voler, mentir,

jurer était leur lot quotidien. Pleins d’un courage

indomptable que ni la faim, ni les hivers impitoyables

n’avaient pu abattre, ils savaient tirer profit du moin­

dre plaisir. Ce repas inespéré les comblait de joie.

Accroupis sur leur talons, ils mangeaient, s’esclaf­

faient, pareils à une colonie de singes. A quoi bon se

faire du souci pour le lendemain ? Ils jouissaient du

moment présent en toute innocence.

Hamid les observait silencieusement. Quel honneur

pour lui d’être admis dans leurs rangs ! Dans son

village, il ignorait l’existence de ce genre de garçons,

parfaitement indifférents à la saleté, à la fois insou­

ciants et déterminés, mûris par leur indépendance.

Réussirait-il à leur ressembler ? Il se faufila plus près

d’eux et les écouta. Ils gagnaient leur vie auprès des

fabricants de beignets ou aux métiers à tisser. Entre­

temps, ils mendiaient, rôdaient autour de l’hôtel,

guettant l’occasion d’un bagage à porter ou d’une voi­

78

ture à garder. Les uns dormaient dans des taudis avec

leur famille, d’autres dans les mosquées. Au sein de

cette vie aventureuse et passionnante, un point

d’ancrage : le souper chez l’infirmière anglaise.

Ils discutaient depuis un instant de l’événement de

la veille : d’où venait cette petite fille ? Elle avait

tendu les bras à l’infirmière et réclamé sa maman. On

ne savait rien de plus. L’infirmière devait essayer de

s’informer dans la journée.

- Et alors, fit un mioche, si elle ne trouve pas ses

parents ? Est-ce qu’elle la flanquera dehors ?

Ayashi le dévisagea gravement.

- Non, affirma-t-il.

- Pourquoi pas ? Comment en es-tu sûr ? Ce n’est

pas son enfant, s’écrièrent-ils tous ensemble.

- Parce que, dit Ayashi, elle a un cœur pur.

79

X

Les heures s’envolèrent agréablement. Ayashi, flatté

de l’admiration que lui témoignait Hamid, s’institua

son guide et lui fit les honneurs des faubourgs. Ils

franchirent les remparts et grimpèrent sur la colline

jusqu’à la chute d’eau qui, par la fente d’un rocher,

jaillissait du sein de la montagne. Cette source ne

tarissait jamais et, même pendant la saison où les

fleuves étaient à sec, elle alimentait un torrent glacé

qui entretenait les fraîches fontaines et arrosait le<

alentours. Hamid comprit pourquoi il avait trouvé ei

arrivant les prés si verdoyants et les moissons s

dorées.

A midi, ils se postèrent à l’entrée de l’hôtel et sau­

tèrent comme de petits chiens affamés sur les restes

laissés par les clients que leur lança un des serveurs.

Puis ils s’allongèrent sous l’eucalyptus et firent un

somme.

Vint le soir. Le soleil disparut derrière la tourelle du

fort où une cigogne, perchée sur une patte, se décou­

pait contre le rose du ciel. Hamid ne lâchait plus

Ayashi. Peu à peu, les autres enfants arrivèrent, leur

travail terminé, et tous, rassemblés sur les marches

d’un escalier de la place, s’amusèrent à observer les

paysans qui arrivaient pour le marché du lendemain.

81

Ils venaient de loin et s’apprêtaient à passer la nuit

sous les remparts, adossés à leurs marchandises. Les

boutiques allumèrent leurs lampes.

- On y va ? dit Ayashi qui semblait être le chef de la

bande. Elle va bientôt ouvrir sa porte.

Hamid, déchiré, hésitait à les suivre. Il aurait telle­

ment aimé savoir ce que devenait Petite Sœur mais la

peur le retenait. S’il avait à parler en sa présence, elle

ne manquerait pas d’accourir vers lui !

- Viens donc, s’impatienta Ayashi en se préparant.

Hamid secoua la tête.

- Non, je ne veux pas, dit-il et il se rassit tristement

sur les escaliers, le menton dans sa main, suivant des

yeux les remous de la foule.

Cet après-midi avait été si agréable ! Et voici que,

stupidement, il se retrouvait seul. Et il avait une telle

nostalgie de Petite Sœur ! Peut-être valait-il quand

même mieux courir un risque pour l’apercevoir et

savoir que tout allait bien pour elle ?

Soudain, il eut une idée. Il allait se rendre près de la

maison. Il n’entrerait pas mais essayerait de guigner à

l’intérieur pour y entrevoir Kinza, soit au rez-de-

chaussée, soit à la fenêtre de l’étage. Il partit à pas

lents et, comme un voleur, se glissa dans l’impasse,

attiré vers la lumière.

Il s’approcha avec précaution. Pas de Kinza. Il

n’entendit même pas son babil, seulement le chant

aigu et discordant des gamins et des murmures de

voix. En équilibre instable sur le tas d’ordures, il s’y

laissa tomber et pleura sans bruit. Lui, il était là... et

82

les autres et Kinza se trouvaient à l’abri, rassasiés et

dans la lumière !

Soudain, oh, surprise ! La porte s’ouvrit et l’infir­

mière sortit pour jeter un coup d’œil dans l’impasse

afin de s’assurer qu’il n’y avait plus personne.

Elle ne l’aperçut pas tout de suite. Intriguée par un

bruit inhabituel, elle scruta la pénombre et découvrit

un gosse écroulé, en pleurs, sur les détritus. Elle fit un

pas. Pris de peur, Hamid voulut s’enfuir mais l’étran­

gère lui barrait le passage. Il essuya ses larmes et se

tint, silencieux, devant elle. Cette jeune femme était si

différente de toutes celles qu’il connaissait.

- Pourquoi n’entres-tu pas ? fit-elle.

Mis en confiance, Hamid s’approcha. L’infirmière

attendait, immobile, de crainte de l’effaroucher. Elle

ne lui tendit la main que lorsqu’il fut à sa portée.

Alors il y fourra sa petite patte toute crasseuse, et

confiant, la suivit.

Des yeux, il fit le tour de la pièce pleine de lumière.

Vaste, blanchie à la chaux, elle était meublée à la

mauresque : une natte de jonc sur le plancher, des

banquettes au long des murs. Dans un coin, une table

et sur des étagères, des rangées de flacons de médica­

ments. Les garçons, jambes croisées, formaient un

demi-cercle en face de l’image du Saint qui leur sou­

riait comme il avait souri à Kinza.

-Viens, dit l’infirmière, assieds-toi. Je vais vous

montrer quelque chose.

Ayashi lui fit un signe de connivence et Hamid se

glissa près de lui. La séance de chant était terminée.

« Dommage, pensa Hamid, j’aurais aimé apprendre

83

les paroles ». De voir ses camarades si petits, si frêles,

le rassura. Dans la journée, ils se comportaient en

hommes mais ici, ils n’étaient plus que de pauvres

petits, misérables, frustrés de leur enfance, tout oreil­

les pour entendre la belle, oh ! si belle histoire

d’amour leur parlant de paix, de sécurité, de tout ce

qu’ils n’avaient pas.

L’infirmière s’assit vis-à-vis d’eux sur le divan bas.

Elle brandit un curieux petit livre qui ne ressemblait

en rien au Coran, le seul livre qu’ait feuilleté Hamid.

Rien n’y était écrit. D’ailleurs, qui aurait pu le lire

dans l’assistance ? Il était composé seulement de

quatre pages vides et de couleurs différentes.

La première, très belle, était d’or étincelant. Elle

représentait, expliqua l’infirmière, la Cité de Dieu où

tout n’est que joie parfaite, beauté et bonté. Hamid se

souvint des lumières de la ville, la veille, mais là

régnaient la faim, la maladie, la solitude, la dureté.

-Comme je voudrais y aller, soupira-t-il. Ce serait

encore mieux que dans mon village. Plus de peur.

Plus de querelles. Plus de Petite Sœur aveugle.

La deuxième, complètement noire, représentait les

ténèbres et la tristesse des cœurs de ceux qui font le

mal. Pour Hamid, l’idée était nouvelle. Voler et men­

tir ne lui posaient aucun problème. Si cela devait lui

éviter des coups, pourquoi ne pas le faire ? Mais alors

il ne pourrait pas entrer dans la Cité d’or ? Ses portes

étaient fermées au péché.

Il regarda ses compagnons d’un air pensif. Tous,

comme ils étaient noirs ! Noirs de la tête aux pieds,

leurs loques, leurs mains, leurs visages, noirs de pous­

84

sière, de graisse, de boue. Et, insistait l’infirmière,

leurs cœurs aussi étaient noirs, noirs de mensonges, de

gros mots, de bagarres et de vols.

« Quelle pitié ! » songea Hamid. Il lui semblait voir

une foule de petits garçons sales repoussés dans les

ténèbres, au-delà des grilles.

Mais ce n’était pas fini. L’infirmière tourna la page.

La troisième était rouge. Alors elle raconta une

histoire stupéfiante : Jésus, le Fils de Dieu, aimait ces

enfants sales. Ils les voulait dans sa Cité. Pour que

cela devînt possible, il était descendu sur la terre vivre

parmi eux et il était mort d’une mort cruelle. Eux, les

enfants, avaient fait toutes sortes de vilaines choses et

lui, Jésus, avait été puni à leur place. Le sang avait

coulé de son corps : c’est pourquoi cette page était

rouge. Pourtant, lui, il n’avait rien fait de mal !

C’étaient les enfants qui auraient dû être punis.

Le plus extraordinaire, c’était la suite : parce que

Jésus avait accepté de souffrir ainsi, ces garçons sales,

méchants, voleurs, pouvaient être pardonnés s’ils le

demandaient et renonçaient au péché ; leurs cœurs

noirs deviendraient alors aussi blancs que la

quatrième page. L’infirmière la leur montra. Elle était

d’une blancheur immaculée. Ils pourraient alors mar­

cher, purs et propres, vers la Cité d’or. Et même à sa

lumière à laquelle rien ne résiste, on ne pourrait voir

sur eux la moindre tache.

Hamid était très loin. Il revoyait les pétales de fleurs

d’oranger étincelantes au soleil et les ailes de la cigo­

gne frangées de lumière.

Puis, soudain il se retrouva parmi ses compagnons.

85

L’infirmière avait apporté deux grands plats de riz

bouillant et distribuait de gros morceaux de pain.

Lorsque tout eut disparu, ils se remirent sur leurs

talons et questionnèrent l’infirmière sur la petite fille

découverte la veille.

-Elle est encore ici, dit-elle et par son sourire elle

semblait se rappeler quelque chose de comique. Elle

dort sur sa natte.

Hamid l’observait. Elle ne semblait pas du tout

contrariée.

-Je l’ai emmenée par toute la ville et nul ne la

connaît. C’est une petite aveugle et personne ne la

veut.

- Qu’allez-vous en faire ? s’écrièrent les enfants tous

ensemble.

- Eh bien ! la garder ! Il n’y a rien d’autre à faire.

Et elle se mit à rire joyeusement. Hamid en aurait

bien fait autant, tellement il se sentait soulagé. Remis

de son émotion, une envie irrésistible de voir Petite

Sœur endormie le prit. Un à un, ses camarades,

s’inclinant devant l’infirmière, lui serrèrent la main et

se dispersèrent, happés par le noir. Revenant sur ses

pas, l’étrangère découvrit Hamid qui s’attardait dans

le couloir. Le cœur du petit garçon battait à grands

coups mais il s’efforça de prendre un ton dégagé pour

demander :

-Pourrais-je voir cette petite fille? Dans mon

village, il y en avait deux ou trois qui étaient aveugles.

Peut-être pourrai-je vous dire qui est sa mère ?

L’infirmière le regarda, interloquée. En effet, il

venait d’arriver à la ville. Peut-être disait-il la vérité.

86

Elle avait tout de suite remarqué ses pieds meurtis, sa

maigreur, son air las et avec quelle avidité il s’était

jeté sur la nourriture. Tout semblait indiquer qu’il

venait de faire un long voyage. Pleine de pitié, elle le

fît monter dans la chambre de Kinza.

Petite Sœur reposait, méconnaissable. Adieu les mè­

ches de bohémienne ! Ses cheveux lavés, coupés, ondu­

laient gracieusement autour de son front et un bon bain

l’avait fait changer de couleur. Une jolie chemise de

nuit toute fraîche remplaçait sa vieille robe.

- Une petite fleur, pensa Hamid, qui pourrait entrer

dans la Cité d’or.

Il la contemplait, tout surpris. La pièce était ornée

de jolies housses, d’étagères pleines de livres et de

tableaux aux murs. Une lampe l’éclairait vivement et

il sembla à Hamid que Kinza s’était éloignée de lui

pour atteindre une région de lumière. Combien i

aurait aimé y vivre avec elle ! Ce n’était pas possible

il le savait bien. Il se regarda, tout sale. Il n’avait

aucun droit à entrer dans ce pays privilégié.

-Non, je ne la connais pas, dit-il gravement. Elle

n’est pas de notre village.

Tous deux redescendirent et Hamid avança d’un pas

dans la ruelle. Avant de disparaître dans le noir, il se

retourna, regarda l’infirmière et, saisissant la main qui

avait été si compatissante à Kinza :

- Vous êtes bonne, dit-il simplement. Ce que vous

donnez à manger est bon. Ce que vous enseignez est

bon. Votre cœur est bon.

Puis il s’élança dans l’impasse et disparut dans les

ténèbres.

87

XI

Hamid continua à travailler pour Silliam et devint

une aide efficace. Il travaillait dur et son patron,

content de lui, lui donnait régulièrement son petit

déjeuner et une pièce d’argent qu’il dépensait pour

son dîner. L’infirmière anglaise assurait le souper.

Ayashi et lui passaient ensuite la nuit dans les parvis

de la mosquée.

Tant qu’il fit beau et chaud, tout alla bien. Il faisait

bon vivre et il se passait tant de choses intéressantes.

L’ouvrage ne manquait pas. Il y eut d’abord la mois­

son : ils furent embauchés et toute la journée rassem­

blaient des gerbes sur les aires. Ils y dormaient ensuite

sur un tas de paille. Vint ensuite la cueillette de

olives et ils ne se privèrent guère d’en manger ei

cachette. Ils se baignaient dans l’eau fraîche du torrent

rocailleux débordant à la fonte des neiges et, le soir, ils

se présentaient si propres que c’est à peine si l’infir­

mière les reconnaissait.

Elle les accueillait cinq fois par semaine. Assis sur

les nattes, ils l’écoutaient leur parler de Jésus. Ensuite,

on soupait. Hamid apprit ainsi que Jésus n’était pas

un Saint mais le Fils de Dieu lui-même venu sur la

terre, qu’il y avait guéri les gens paralysés, les boiteux,

les aveugles accourus en foule —il lui aurait bien

89

amené Kinza ! — puis qu’il était mort sur une croix,

les bras ouverts en un geste d’accueil ; enfin qu’il avait

été mis, comme les Saints musulmans, dans un tom­

beau taillé dans la roche. Mais là, cela devenait diffé­

rent. Ces Saints gisaient encore dans leur tombeau et

chaque année on s’y rendait en pèlerinage. Tandis que

Jésus, lui, en était sorti vivant à l’aube du premier jour

de la semaine, et il avait été vu dans un beau jardin

comme celui de la forteresse.

Hamid apprit enfin que Jésus, remonté dans la Cité

d’or, s’y était assis à la droite de Dieu et que son

Esprit, toujours vivant, voulait habiter dans chacun

des garçons pour le changer. Un soir, l’infirmière

avait déclaré que Jésus frappait à la porte des cœurs.

Hamid glissa sa petite main sale sous sa tunique et

s’écria :

-Je l’entends. Il frappe... toc ! toc ! toc !

-Non, répliqua l’étrangère, c’est ton cœur à toi qui

bat. Quand le Sauveur frappe, on ne l’entend pas avec

l’oreille, on ne le touche pas avec les doigts. On sait

qu’il frappe quand on a un vrai désir de lui.

Mais, à ce moment-là, Hamid pensait à autre chose,

préoccupé surtout par ce qu’il aurait à manger.

L’automne arriva. Les nuits se firent plus longues,

plus froides. Dans la vallée, à l’est de la ville, les bou­

leaux argentés devinrent d’un beau jaune d’or puis

perdirent leurs feuilles. Il se mit à pleuvoir et si les

paysans bénissaient Dieu en voyant tomber la pluie

sur leurs champs grillés et craquelés, les mendiants de

la ville, eux, s’en plaignaient. Frissonnant dans leurs

90

frusques toutes trempées, ils se terraient contre les

remparts et sous les voûtes.

L’hôtel se vida de ses touristes, mettant fin à la

faction près des voitures et au transport des bagages

qui rapportaient pas mal d’argent pendant l’été. Il ne

restait plus qu’à se serrer la ceinture et trouver de

nouvelles astuces. Ayashi apprit à Hamid le cri des

mendiants, cri très particulier, qui faisait peur aux

enfants. Ils erraient sous la pluie et devant les portes

cloutées des belles maisons. Parfois ils recevaient

quelques restes mais, certains jours, rien du tout.. On

ne pouvait compter ni sur le temps de novembre qui

changeait sans cesse ni sur l’humeur des marchands

de beignets. Une seule chose était assurée: le repas

chez l’infirmière anglaise.

Pour eux, de bonne heure, elle préparait un brasero

de charbon de bois. Ils arrivaient en troupe, envahis­

sant le couloir, leurs nippes dégoulinant d’eau sur le

carrelage et leurs pieds y laissant de grandes traînées

noires. Ils se bousculaient pêle-mêle pour venir

réchauffer à la flamme leurs doigts bleuis de froid. Peu

à peu, ils s’arrêtaient de claquer des dents. Ayant

repris des forces, leurs hardes encore toutes fumantes,

ils s’accroupissaient alors, prêts à écouter leur hôtesse.

La question des vêtements devenait pressante en

cette saison de vent et de pluie. La tunique de Hamid

tombait en lambeaux. Comment la remplacer ? Il

n’avait pas eu la chance de recevoir ou de voler un sac

comme certains de ses compagnons.

Pour Kinza, ce problème ne se posait pas. Souvent,

il la voyait traverser la place, accompagnant l’étran-

91



*Ils erraient sous la pluie et devant les portes cloutées*

*des belles maisons.*

gère dans ses courses, bien campée sur ses petites

jambes grassouillettes et chaussée de confortables

souliers-crêpe. Vêtue à l’arabe d’une robe proprette,

elle ne risquait pas d’avoir froid avec son pull-over de

laine rouge et son petit manteau brun. Un capuchon

de laine encadrait ses boucles noires. Qu’elle semblait

heureuse et pleine de santé ! Hamid en était tout fier.

Un certain soir, les enfants, après avoir pataugé sur

le pavé glissant, sous des trombes d’eau, frappèrent à

la porte de l’infirmière. Sur l’escalier, ils se secouèrent

comme des chiens mouillés et se précipitèrent, souf­

flant et haletant, vers la chaleur du feu. Le cœur de

leur hôtesse se serra. Jamais ils n’avaient paru aussi

misérables, tout couverts de boue et maltraités par le

sort. Pourtant les visages levés vers elle restaient aussi

pleins de malice et effrontés et les yeux aussi pétillants

que d’habitude. Elle admira leur courage indomptable.

Toutefois, une silhouette familière manquait parmi

eux — et c’était la seconde fois —, un petit bonhomme

qui depuis des mois venait soir après soir.

- Où est Abd-el-Khader ? s’inquiéta-t-elle.

- A la maison, répondit un gamin avec indifférence.

Ses habits sont tellement déchirés qu’il doit rester chez

lui jusqu’à ce que sa mère ait gagné assez pour lui

acheter un sac à sucre. Il n’a pas de père.

Personne ne semblait trouver cela extraordinaire. La

soirée s’écoula comme d’habitude mais devant les yeux

de l’infirmière surgissait sans cesse la vision d’un petit

garçon transi et grelottant dans un taudis sous un tas de

93

chiffons. Elle retint Hamid qui s’attardait dans le

couloir :

- Sais-tu où vit Abd-el-Khader ?

-Oui. En haut de la ville, près des haies de figuiers

de Barbarie. Seulement, le chemin pour y arriver... en

ce moment, c’est un ruisseau plein de boue.

-Ça ne fait rien. Je veux y aller. Peux-tu m’y

conduire ? Je te donnerai quelques gourdas.

Hamid accepta avec enthousiasme. Quelques gour­

das... et de plus, il aimait bien Abd-el-Khader. L’infir­

mière monta à l’étage faire un paquet de vieux vête­

ments et Hamid se trouva pour la première fois seul

au rez-de-chaussée.

Curieux, il entra dans une petite cuisine où se trou­

vait un fourneau à huile et, sur le mur, des étagères. Et

là, juste à sa portée, il vit des œufs dans une jatte de

porcelaine.

Combien ? II ne pouvait pas les compter mais s’il en

chipait un ou deux, son hôtesse s’en apercevrait sans

aucun doute. Un œuf cru, piqué d’un petit trou aux

deux bouts... quel délice ! Depuis combien de temps

n’en avait-il plus gobé ? Après tout, il ne risquait pas

grand-chose. Par ce brouillard, l’infirmière n’y verrait

goutte et quand elle découvrirait le vol, comment

saurait-elle que le voleur, c’était lui ?

Il allongea les bras et de chaque main chaparda un

œuf, puis se glissa silencieusement dans l’impasse.

L’infirmière ne tarda pas à l’y rejoindre, portant un

paquet, une clé et, ce qu’Hamid n’avait pas prévu,

une grosse lampe de poche. Quelle idée ! Lui, avec ses

yeux de chat, n’en avait que faire !

- Viens, dit-elle d’un ton engageant. Mets-toi sous

ma cape et je pourrai éclairer aussi ton chemin.

A sa grande surprise, Hamid n’en fît rien. Il s’éloi­

gnait du rond de lumière, rasant les murs et barbotant

dans les rigoles. Il faisait nuit noire et le sol était glis­

sant. A une ou deux reprises, il faillit s’aplatir.

- Pourquoi marches-tu si loin de moi ? Tu vas

tomber.

-Oh ! ça va... ça va très bien, marmonna-t-il entre

ses dents.

Il commençait à avoir si peur qu’il souhaitait

presque pouvoir se débarrasser de son précieux bien.

La nuit était encore plus noire à côté de ce faisceau

de lumière et il arriva ce qui était à prévoir. Hamid

buta contre une marche et s’affala de tout son long. Il

poussa un cri. L’infirmière s’approcha en hâte et bra­

qua sa lampe sur lui.

A ses pieds se débattait un petit garçon tout couver!

de boue et de jaune d’œuf. Ses doigts serraient très for

des coquilles écrasées et du sang giclait de ses genoux

écorchés. Il voulut fuir mais, rapide, elle l’empoigna.

Alors il éclata en pleurs. Allait-elle le conduire à la

police ? Ou le battre sur place ? En tout cas, elle ne

voudrait plus le voir. Il venait de se priver, par sa faute,

du seul abri qui lui était ouvert et allait être chassé à

tout jamais de sa chaleur et de sa lumière.

Au milieu de ses sanglots lui parvint la voix amie :

- Viens, dit-elle gentiment. Tu t’es fait mal. Je vais te

soigner.

Elle le saisit d’une poigne ferme et ils revinrent sur

leurs pas. Seuls les reniflements de Hamid ponctuaient

95

le silence. La pluie tombait moins fort. Ils arrivèrent à

la paisible maison encore toute tiède et la jeune femme

tourna la clef.

Tout honteux et confus, Hamid se lava les mains

avant de s’asseoir. L’infirmière apporta une bassine

d’eau bouillante et lava délicatement les genoux sales,

les désinfecta, y passa une pommade, puis fit un beau

pansement. Enfin elle lui adressa un bon sourire. Il

était là, petit tas couvert de boue et de jaune d’œuf,

deux sillons clairs le long de ses joues...

Sans mot dire, elle monta à l’étage et revint avec une

chemise et un pull de laine grise tout rapiécé. Puis elle

fit chauffer une quantité d’eau, le savonna, le frotta de

la tête aux pieds et finalement l’habilla. Enfin, elle

s’accroupit en face de lui sur le plancher.

Hamid la regardait, perplexe. C’était la première fois

qu’il voyait rendre le bien pour le mal et il en était

déconcerté. Il attendait des coups et la prison... et voici

qu’il avait été soigné, lavé, habillé avec amour !

La jeune femme rompit le silence.

- Hamid, tout cela est arrivé parce que tu avais volé.

Pas de réponse.

-Tu avais volé ces œufs. Tu mériterais de ne plus

revenir mais je te pardonne. A une condition :

promets-moi de ne plus jamais recommencer.

Hamid fit un signe d’assentiment.

- Et souviens-toi, continua-t-elle en articulant cha­

que mot, que c’est parce que tu avais volé que tu ne

voulais pas marcher avec moi dans la lumière. C’est la

même chose avec le Seigneur Jésus. Il *est* la lumière et

il te demande de le suivre jusqu’à la Cité d’Or. Mais

96

d’abord, tu dois lui avouer ton péché. II rendra ton âme

propre comme je viens de le faire pour ton corps...

Ensuite tu devras renoncer au mal et rester avec lui en

pleine lumière.

Hamid abaissa ses yeux sur ses nouveaux habits, son

bandage soigneusement enroulé, et il comprit. Il était

pardonné, lavé, et dans une maison accueillante.

Maintenant, quand il allait repartir pour aller chez

Abd-el-Khader, il pourrait s’abriter sous la cape de la

jeune femme, à l’abri de la pluie, et il pourrait mar­

cher sans broncher dans la lumière de la lampe. Quel­

le différence !

Une demi-heure plus tard, sur le chemin du retour,

la pluie battait la chaussée en froides rafales et le vent

rugissait dans les rochers de la montagne. Hamid, le

cœur en paix, réchauffé, surgit de dessous la cape de

l’infirmière, et, sur les escaliers, lui fit ses adieux.

- Dis-moi, Hamid, où vas-tu maintenant ?

- Dans la mosquée.

- As-tu une couverture ?

- Non.

- Tu vas avoir froid !

- Oh ! non. Maintenant, j’ai un pull !

- Rentre. Cette nuit, tu vas coucher sur le plancher.

Le feu n’est pas encore éteint.

Elle l’installa sur une natte, le couvrit, puis le quit­

ta. Il venait d’apprendre quelque chose qu’il n’oublie­

rait jamais. Il se souleva, tendit ses deux mains en

coupe à la façon des Musulmans quand ils prient, et

murmura doucement les paroles d’un chant qu’il sa­

vait par cœur :

97

*Donne-moi un cœur pur,*

*O mon Dieu, mon Seigneur !*

*Par ton sang, mon Sauveur,*

*Du péché, lave-moi !*

*Conduis-moi vers les deux,*

*Dans ta demeure, mon Dieu !*

98

XII

Un matin, en sortant de la mosquée, Hamid et

Ayashi virent les montagnes et les bosquets d’oliviers

qui dominaient la ville saupoudrés de neige.

Les pics d’argent scintillaient au soleil sur le ciel

bleu pastel et l’air était particulièrement pur. Le froid

cassant stimulait l’appétit des enfants et le sang

circulait plus vite dans leurs veines. Inséparables,

Hamid et Ayashi fuyaient la foule et, par les remparts

branlants, escaladaient les roches à quatre pattes pour

aller voir la citadelle des singes. Ils aimaient beaucoup

s’amuser avec eux et il était difficile de savoir lesquels

des deux, singes ou garçons, criaient, jacassaient, sau­

taient ou se lançaient des pierres.

La fête du Mouton, le moment le plus important de

l’hiver mauresque, approchait. Les rues étaient

pleines de bêtes bien grasses que l’on traînait de force

et qui poussaient des cris à fendre l’âme. Juchés sur

les murs du marché, balançant leurs jambes, les gosses

jouissaient du spectacle. On ne leur avait jamais

appris à avoir pitié des animaux. Ils voyaient chaque

jour des chats de gouttière à moitié morts de faim, des

mules bâtées aux plaies couvertes de mouches et, sur

le marché, des poules vivantes suspendues par les

pattes, la tête en bas, et cela ne leur faisait ni chaud ni

99

froid. Avait-on fait preuve de bonté envers eux au

cours de leur vie encore bien courte ?

Au matin de la Fête, il faisait beau. L’air retentissait

du bêlement plaintif des moutons que l’on égorgeait

dans les rigoles. Les riches mangeaient un mouton

entier ; les pauvres le partageaient entre plusieurs

familles. Au centre de la place se déroulaient les céré­

monies que présidaient, en robes somptueuses et tur­

bans magnifiques, les hauts dignitaires de la mosquée

et de la ville. Le festin durait une semaine. A la fin,

écœuré par la forte odeur répandue dans toutes les

rues, on suspendait pour la sécher la chair qui adhé­

rait encore à la carcasse.

C’était une semaine unique pour les petits meurt-

de-faim. Tout le monde donnait avec générosité. Au

bas de la colline, à la Porte-des-Eaux, il y avait des

repas organisés spécialement pour les mendiants. A la

barbe de tous, Hamid et Ayashi se rendaient, sans en

avoir l’air, d’un plat à un autre et se faufilaient

partout. Ils ne cherchaient même pas à savoir

pourquoi une telle fête avait lieu. La seule chose qui

leur importait, c’était de ne plus avoir faim, au moins

pendant une semaine. Ils mangèrent tant qu’un ou

deux soirs ils oublièrent de se rendre chez l’infirmière

anglaise.

Mais la fête terminée, ils furent très heureux de la

retrouver et elle, de les revoir. Autour du brasero, ils

lui contèrent tout ce qu’ils venaient de vivre, en parti­

culier la mise à mort du mouton de la ville. C’était la

coutume de le mettre, grièvement blessé, sur un char

que tiraient des chevaux au galop jusqu’au palais du

100

Gouvernement. S’il mourait en route, les récoltes de

l’année seraient mauvaises. Or, cette année-là, il était

encore vivant à l’arrivée ! Les enfants s’animèrent. Ils

l’avaient vu de leurs propres yeux tandis qu’ils cou­

raient aux côtés du char, joignant leurs clameurs à

celle de la populace. La jeune femme eut un haut-le-

corps. Ce mouton devait avoir terriblement souffert !

Ils haussèrent les épaules et tendirent leurs mains,

paumes en l’air, d’un geste qui voulait dire : « Nous ne

savons pas et puis, qu’y pouvons-nous ? »

La semaine qui suivit la fête leur parut particulière­

ment froide et triste. Un soir de bruine, les enfants

frappèrent avec impatience à la porte de l’étrangère.

Le vent semblait les couper en deux et leurs frusques

toutes trempées collaient à leurs corps. Quand ils se

précipitèrent dans le couloir, ils s’arrêtèrent pile

sidérés.

Au milieu de la chambre, sur une petite table, des

bougies disposées en rond et entrelacées de rameaux

argentés d’olivier répandaient une lumière douce. Sur

le carreau, une nappe de couleur où était dressé un

régal de noix, d’amandes, de raisins, de bonbons,

d’oranges, de bananes, de biscuits, de gâteaux au miel.

Dans un angle, sur un plateau, une théière brillante et

une collection de petits verres. L’eau chantonnait sur

le feu. Quel accueil ! Comme on était bien ! La jeune

femme avait gardé Kinza debout pour la circonstance.

Assise sur un coussin, une grosse balle rouge et blan­

che dans les mains, elle tendait, attentive, sa petite

frimousse.

101

L’infirmière annonça aux enfants qui regardaient,

les yeux écarquillés :

- Aujourd’hui, c’est le Noël des chrétiens et nous

allons le fêter ensemble. C’est l’anniversaire de la

naissance de Jésus-Christ et pour nous rappeler qu’il

est le plus beau cadeau que Dieu ait pu faire aux

hommes, ce jour-là, nous faisons, nous aussi, des

cadeaux. Voyez Kinza. Elle a reçu une balle. Et pour

vous, j’ai acheté ces friandises.

Intimidés par les reflets d’argent, les garçons, ravis,

s’approchèrent pleins de respect. Puis peu à peu, les

langues se délièrent, les orteils et les doigts se dége­

lèrent, les joues rosirent. Ils babillaient joyeusement et

cachaient sous leurs vêtements fruits et bonbons en

prévision des jours à venir. Verre après verre, ils siro­

taient le thé de menthe bouillant et sucré.

Hamid ne pouvait détacher ses yeux de Kinza. Elle

était vêtue d’une jolie robe bleue et ses boucles

d’ébène bien brossées lui faisaient une couronne.

Comme elle avait grandi ! A la voir si rondelette, si

pleine de santé, Hamid se rappelait sa pâleur, sa robe

déchirée ainsi que la boue, la pauvreté, le dénuement

des hivers précédents. Ici, dans le chaud rayonnement

des bougies, il se sentait coupé de ce monde-là.

Les enfants se mirent à discuter des fêtes tradition­

nelles. Hamid décrivit la Fête du Mouton dans son

village. En regardant son visage ardent, la jeune

femme, à part elle, se réjouit du changement qu’elle

constatait chez lui. Depuis la soirée du vol, il n’était

plus le même. Au lieu de se comporter en étranger

timide, il gagnait sa place avec assurance, d’un air

102

i

réfléchi, et répondait par toute sa manière d’être à

l’amour de son Sauveur.

Elle l’observait, se demandant ce qui se passait dans

ce cœur d’enfant, lorsque son attention fut attirée par

l’attitude de Kinza.

Elle s’était levée, le visage tendu, comme si elle

essayait de se rappeler une voix aimée dont le son

s’était émoussé dans sa mémoire. Incertaine, elle se

dirigea vers Hamid et s’immobilisa près de lui, hési­

tante, attentive.

En d’autres circonstances, Hamid, dans la crainte

que la vérité soit découverte, l’aurait probablement

repoussée. Mais en cette soirée où régnait une telle

confiance, il oublia tout et enlaça Petite Sœur. Elle,

sans l’avoir reconnu mais remuée et séduite par cette

voix qui lui avait été chère, se blottit dans ses bras et

appuya sa jolie tête contre ses haillons tout mouillés.

Stupéfaite, la jeune femme les regarda. La ressem

blance était frappante. Et alors lui revinrent er.

mémoire plusieurs coïncidences étranges : leur arrivée

simultanée on ne savait d’où, le désir exprimé par

Hamid de voir Kinza endormie et sa façon de la suivre

de loin en se cachant. Certainement, ils étaient frère et

sœur. De toute façon, cette découverte ne changeait

rien : Hamid ne trahirait pas son secret et elle-même

tenait à garder Kinza. Quel triste sort avait donc jeté

ces pauvres épaves à la dérive dans ce monde ? Elle ne

pouvait que s’émerveiller à la pensée de l’amour

protecteur qui les avait conduits chez elle.

Les enfants aussi s’étonnèrent :

- Elle connaît sa voix !

103

Et ils échangèrent des clins d’œil pleins de sous-

entendus. Toutefois ils se gardèrent d’exprimer leur

opinion en présence de l’infirmière et, leurs verres à

nouveau remplis de thé, oublièrent l’incident.

Le banquet terminé, la jeune femme leur demanda

de se tourner face à un panneau blanc suspendu au

mur. Elle éteignit les bougies en train de mourir et,

dans le noir, une image apparut sur l’écran. Etait-ce

de la magie ?

Bouche bée, yeux écarquillés, les enfants virent une

jeune femme frapper à la porte d’une auberge d’où on

la renvoyait parce qu’il n’y avait pas de place pour

elle. Hamid en eut de la peine. Lui aussi, en quête

d’une auberge, avait dû se contenter d’un tas de détri­

tus. La femme, elle, entra dans une étable et là, parmi

les bœufs, mit au monde son fils premier-né,

l’emmaillota tout comme Hamid l’avait vu faire par

sa mère pour Kinza, et le déposa dans une crèche.

Petite Sœur, elle, avait un berceau en bois. Fallait-il

que ces gens soient pauvres ! C’est vrai qu’ils n’avaient

pas de maison.

Oh ! mais que disait l’infirmière ? Ce bébé, couché

là dans la mangeoire, c’était le Seigneur Jésus-Christ ?

C’était la fête que les chrétiens célébraient ce soir-là,

la fête du don, puisqu’il représentait le plus grand don

de Dieu. Le Fils de Dieu avait renoncé au ciel éblouis­

sant de gloire et d’amour pour venir, de son plein gré,

sur la terre. Sur la toile, l’étable paraissait sombre,

éclairée faiblement par la lueur falote d’une lanterne.

La jeune femme expliquait justement que « de riche

qu’il était, pour vous il s’est fait pauvre ». Il a accepté

104

d’être un enfant sans foyer pour que vous, enfants

abandonnés, connaissiez l’amour de Dieu son Père.

Ensuite apparut un paysage. C’était le soir. Sur la

pente d’une colline, des bergers gardaient leurs trou­

peaux. Hamid se revit au milieu de ses chèvres, sur la

montagne. Soudain, un ange leur apparut, et la gloire

du Seigneur resplendit autour d’eux. Ils furent saisis

d’une grande frayeur, mais l’ange leur dit: «Un

Sauveur vous est né ! » Les brebis, elles, ne parais­

saient pas effrayées et continuaient à paître tranquille­

ment, sous la protection de l’ange. Même le ciel

ouvert et la multitude de l’armée céleste qui se joignit

à l’ange ne les alarma pas. Hamid se rappela soudain

le bêlement d’angoisse des bêtes traînées à l’abattoir le

premier jour de la grande fête. Ici, ni cris, ni bour­

reaux, mais paix au plus haut des cieux et bonne

volonté sur la terre.

Enfin, dans un dernier tableau, on voyait les bergers

laisser leurs brebis pour s’en aller, pieds nus, vêtus de

leurs rudes peaux de mouton, s’agenouiller devant la

crèche et adorer l’Enfant.

Hamid se rappela alors comment, lors de la fête

arabe, les riches s’étaient gorgés de ce qu’il y avait de

meilleur, ne jetant que les restes aux chiens et aux

mendiants.

Oui, Noël était leur fête à eux : c’était celle de

Kinza, parce que Jésus était devenu un petit Enfant,

emmailloté de langes ; c’était la sienne à lui, Hamid,

parce que le Roi du ciel avait quitté Sa maison et avait

eu une crèche pour berceau ; celle des bergers sembla­

bles à Hamid et celle de simples paysannes semblables

105

à Marie, la mère du Bébé. Enfin, il semblait que

c’était aussi celle des animaux, muets, maltraités ou

fatigués, tels les bœufs courbés par le joug. Personne

ne les avait repoussés. N’étaient-ils pas tous très pro­

ches de l’Enfant, unis par un lien de pauvreté, d’en­

fance et de misère ?

La séance touchait à sa fin. L’infirmière pressa sur

l’interrupteur et, de la fete, il ne resta plus que des

bougies consumées, des papiers froissés et des peaux

d’oranges et de bananes.

«Un amour qui donne, un amour qui se fait

pauvre ». Ces mots accompagnaient Hamid alors que,

pensif, il descendait l’escalier pour rejoindre la rue et

la pluie. De la porte, Kinza faisait des signes d’adieu

au bruit des pas qui s’éloignaient. En passant, Hamid,

d’une main timide, lui caressa les cheveux.

Sans prendre garde à l’averse, il s’attarda dans la

ruelle, pris par ses souvenirs, quand il perçut soudain

un faible miaulement. Il se baissa. Un chaton maigre à

faire peur, ruisselant de pluie, tentait de se mettre au

sec derrière un tuyau d’égoûts.

Hamid avait vu quantité de chats crevés sans en être

ému le moins du monde. Mais voici que quelque

chose venait de changer. Il lui aurait été bien difficile

de l’expliquer. Il connaissait maintenant l’Enfant

plein d’amour, doux et charitable. Sans qu’il s’en soit

rendu compte, des graines de bonté avaient été semées

en son âme. S’étonnant en lui-même d’éprouver de la

pitié pour cette bestiole dont on voyait tous les os,

Hamid la ramassa et la serra contre lui. Il aurait pu

compter les battements affolés de son cœur.

106

Qu’allait-il en faire ? Il n’eut pas une seconde

d’hésitation. Il ne connaissait qu’un seul endroit où

on accueillerait cette pauvre bête. De plus, Kinza,

sûrement, s’y attacherait. Ce serait son cadeau de

Noël.

Il rebroussa chemin, pataugeant dans les flaques

d’eau, et frappa à la porte hospitalière. Il tendit naïve­

ment à la jeune femme la misérable bestiole.

- C’est pour Kinza, un cadeau pour la fête. II a très

faim et très froid. Alors, je vous l’apporte.

L’infirmière ne put réprimer un haut-le-corps.

Vraiment, un chat, d’un jaune fadasse, à moitié mort,

couvert de vermine et de plaies infectées, c’était bien

la dernière chose qu’elle aurait désirée ! Mais

comment résister à ce qui se cachait derrière ce don ?

Elle pressentit que sa soirée commençait à porter des

fruits : un des enfants avait saisi l’esprit de Noël.

C’était la première fois qu’elle voyait un garçon arabe

avoir pitié d’une bête malade.

Reconnaissante, elle accepta le chat. Le saisissant à

bout de bras, elle le déposa dans une petite caisse, près

du feu, et l’aspergea de poudre désinfectante. Puis elle

remplit une soucoupe de lait que le minet, la queue

droite, s’empressa de laper entièrement. C’était un

vaillant petit chaton dont l’adversité n’avait pu venir

à bout ! Il méritait d’être sauvé !

Soudain, la jeune femme éclata de rire. Elle venait

de voir défiler en imagination la diversité des offran­

des apportées au cours des âges à la crèche : l’or, la

myrrhe, les étoiles, les hommages célestes, les trésors

terrestres, l’adoration des humains. Et couronnant le

107

tout, précieux aux yeux de Celui à qui il était donné,

un chat couleur moutarde, couvert de puces et levant

une queue impertinente, fruit de la compassion toute

nouvelle d’un petit garçon.

108

XIII

A des centaines de kilomètres de là et sous d’autres

constellations se célébrait un autre Noël. Là aussi

étaient rassemblés des enfants ravis et pleins d’insou­

ciance, mais c’était bien le seul point de ressemblance.

A la place des oranges, des noisettes et des bonbons,

on pouvait voir sur une longue table des gelées, des

crèmes, des biscuits et un gros pudding de Noël. Au

lieu de haillons trempés et sales, des robes et des pulls

colorés et dans les cheveux des fillettes, de coquets

rubans.

La fête avait été réussie. Toutefois, quand, après le

thé et les jeux, les enfants chantèrent avec entrain sous

le sapin, les grandes personnes et parmi eux Jenny,

petite fille de neuf ans, les écoutèrent avec tristesse.

Car c’était le Noël d’une institution d’aveugles. Ils

s’étaient régalés de leur goûter, avaient dansé joyeuse­

ment au son de la musique et maintenant chantaient

de tout leur cœur, mais les visages radieux tournés

vers les bougies ne pouvaient voir ni l’arbre, ni les

flammes, ni les jouets. Jenny, entre son père et sa

mère, sentit sa gorge se serrer. Si, comme eux, elle

devait vivre dans le noir, elle ne pourrait jamais plus

être heureuse. Elle ferma les yeux : est-ce cela être

aveugle ? Elle s’empressa de les rouvrir : c’était trop

109

affreux ! Les enfants entonnaient maintenant un Noël

que Jenny avait appris à l’école :

*Etoile de lumière*

*Claire et sans voile,*

*Belle entre toutes les étoiles,*

*Conduis nos pas, jour après jour,*

*Vers Celui qui est à toujours*

*La parfaite lumière.*

Pourquoi avoir choisi précisément ce chant,

s’étonna Jenny. Célébrer la lumière alors qu’on est

condamné à la nuit sa vie durant ! Elle fut obligée de

reconnaître qu’aucun des enfants n’avait l’air mal­

heureux. Ils étaient rayonnants comme s’ils aperce­

vaient l’étoile de Noël et là-bas, tout là-bas, claire bien

que lointaine, cette parfaite lumière.

Jenny savait ce qu’illustrait ce cantique. Avec ses

camarades, elle avait décoré sa classe d’une magnifi­

que frise, des silhouettes collées une à une sur du

papier bleu nuit: des rois mages aux belles barbes

blanches et des chameaux superbement harnachés,

chargés de riches flacons et de cassettes débordantes

d’or, d’encens et de myrrhe ; au ciel, une étoile rayon­

nant sur une chaumière où une mère ravissante jouait

avec son bébé. C’était ce bébé qui était la lumière vers

laquelle se dirigeaient les mages. Jenny se demandait

bien pourquoi.

Les chants terminés, tout le monde applaudit. La

fillette, perdue dans ses pensées, ne broncha pas et

Madame Trift, sa mère, dut la toucher légèrement.

110

S’arrachant à ses réflexions, Jenny battit des mains de

toutes ses forces pour remercier les enfants.

Puis il y eut un discours. Ensuite les enfants se

mirent à bavarder et à palper toutes choses autour

d’eux. Enfin, on mit au lit les plus petits tandis que les

plus grands, sur le perron, agitèrent leurs mouchoirs

en criant leurs adieux aux voitures qui s’éloignaient.

Le retour fut silencieux. Madame Trift, croyant

Jenny fatiguée, la fit monter se coucher dès leur

arrivée. Sa fille relevait de maladie et c’était sa pre­

mière sortie depuis trois mois. Monsieur Trift venait

d’entrer dans le Conseil de cet institut et Jenny avait

eu gain de cause sur les réticences de sa mère afin de

profiter des invitations qu’ils avaient reçues pour cette

soirée de Noël.

Jenny se pelotonna sous son édredon de satin rose.

En attendant sa boisson comme chaque soir, elle fit le

compte de ce qu’elle avait reçu cette année-là : des

livres, des jeux, une confortable robe de chambre, une

montre-bracelet en or, une trousse de voyage, et, par­

dessus tout, un poney ! Pour la première fois, elle

reconnut qu’elle était particulièrement privilégiée.

Elle se mit à penser aux enfants aveugles qui ne pou­

vaient voir leurs jouets, à ceux du Maroc dont

s’occupait sa tante Rosemarie, qui n’en avaient point

du tout et qui ne mangeaient même pas à leur faim. Sa

tante venait justement de lui écrire pour Noël et Jenny

avait été émue par sa description d’enfants comme

elle, qui devaient gagner leur vie, étaient mal vêtus et

dormaient où ils pouvaient. Les bébés tombaient

malades parce qu’ils n’avaient pas assez à manger.

111

Jenny adorait les bébés. Il lui était défendu de toucher

ceux que des nurses promenaient dans les parcs. Peut-

être pourrait-elle prendre ceux-là dans ses bras ?

Car, ô merveille ! elle allait les voir en chair et en

os ! Dans six semaines, elle et ses parents partiraient

en voiture pour un grand voyage qui se terminerait

par une visite à tante Rosemarie et ses enfants men­

diants dans les montagnes de l’Afrique du Nord.

Le docteur avait prescrit le soleil. Elle avait eu en

abondance médicaments, fortifiants, promenades,

mais en janvier et en Angleterre, ni l’amour ni

l’argent ne pouvaient lui procurer du soleil ! On s’en

irait donc vers un pays de ciel bleu, de plages d’or et

de mers calmes. Un vrai rêve pour Jenny : elle se sen­

tait une avec les hirondelles qui avaient fui les brouil­

lards, les pluies froides et les tempêtes, cinglant vers le

sud, toujours plus vers le sud, vers les clairs horizons,

guidées par un sûr instinct, pour survoler enfin, par

un beau matin, les ailes ourlées d’or et d’argent, un

pays éblouissant de lumière !

Comment Père trouverait-il sa route ? En suivant le

soleil ou une étoile comme les Rois Mages ? Elle

oubliait complètement l’existence de cartes routières

et dans son demi-sommeil astres, sapins de Noël et

ailes d’hirondelles se fondaient en un rêve chatoyant.

Quand Madame Trift arriva avec boisson et biscuits

sur un plateau orné de gui, elle trouva sa petite fille

profondément endormie. Elle caressa ses joues fié­

vreuses, ses cheveux épars, éteignit la lumière et,

après avoir ouvert la fenêtre toute grande se retira

sans bruit.

112

C’est ainsi qu’à la mi-février, Jenny enfouie à

l’arrière dans un monceau de plaids et de lainages,

l’auto prit la direction du midi. La traversée de la

Manche fut un désastre ; tous trois eurent le mal de

mer. Mais ensuite, quel enchantement de rouler sur

les routes de France entre des lieues et des lieues de

peupliers ! Que c’était amusant d’entendre une autre

langue et de voir, en traversant les villages, des enfants

en tabliers marcher sur les trottoirs, portant sous le

bras de très longs pains.

Ils visitèrent des églises anciennes. Dans la cathé­

drale de Chartres, la beauté des vitraux laissa Jenny

béate d’admiration. Ces teintes que n’avaient pu ter­

nir les siècles, ces ors, ces rouges, ces saphirs aussi

éclatants que le jour où ils étaient sortis des mains du

maître-verrier qui les avait faits pour la gloire de

Dieu, l’émerveillèrent. Debout contre les fonts baptis­

maux, elle fut enfermée soudain dans un arc-en-ciel

multicolore : le soleil venait de percer les nuages. A

ses pieds, le pavé s’animait de teintes délicates. Ses

cheveux blonds brillaient sur ses épaules pareils à de

l’or et sa robe bleue prenait la même intensité que

celle de la Vierge du vitrail. Au sein de la cathédrale

restée dans l’ombre, elle se trouvait sur un îlot

éblouissant de gloire et de couleur.

« Conduis nos pas vers la parfaite lumière »

balbutia-t-elle. Elle ne devait jamais oublier cet

instant.

Puis, un nuage cacha le soleil. La silhouette de

Jenny, les dalles, tout redevint ordinaire. Rien n’avait

changé. Seule, cette subite illumination, reflétée et

113

enclose dans les multiples couleurs du vitrail, avait

tout transformé mais pour un instant seulement.

Le quatrième jour, ils entrèrent en Espagne et après

avoir gravi les pentes des montagnes basques cou­

vertes de neige, passèrent le col par une forte tempête.

Ils s’arrêtèrent pour la nuit dans un hôtel à mi-côte.

Au coin d’un bon feu, ils y soupèrent d’omelettes de

pommes de terre, garnies d’oignons frits et d’olives.

Ensuite, Jenny gagna son lit en trébuchant.

Fort tôt le lendemain, le cri des coqs la réveilla.

Tout était gris. Elle bondit de son lit à la fenêtre. Dans

l’air frisquet, les flèches de l’aurore pointaient sur les

cimes blanches et glacées qui s’élevaient, majes­

tueuses, en face d’elle. Suspendue à l’horizon, l’étoile

du matin brillait, très grande. Le froid la fit se réfugier

dans son lit d’où elle admira le ciel pâlissant et

l’étoile. Elle n’en avait jamais vu une aussi belle.

Peut-être était-ce celle des Mages ? Toute la nuit, ils

l’avaient suivie de leurs yeux battus de fatigue. Le

chant des petits aveugles lui revint en mémoire :

*Etoile de lumière...*

*Conduis nos pas, jour après jour,*

*Vers Celui qui est à toujours*

*La parfaite lumière.*

Elle eut soudain une envie folle de continuer leur

voyage à travers les monts neigeux au balancement de

trois chameaux. Leurs bagages serrés dans de magnifi­

ques coffrets et leurs yeux rivés à l’étoile, ils iraient

vers la parfaite lumière. Arriveraient-ils au pays du

114

soleil levant vers lequel, à tire d’ailes, volaient les

hirondelles, ou aux pieds d’un petit Enfant ?

Comment le savoir ? Elle replongea dans un profond

sommeil.

Les sommets étincelaient dans l’azur du ciel quand,

à son chevet, sa mère, portant le plateau du petit

déjeuner, l’appela :

- Chérie, réveille-toi ! Mange vite. Papa est en train

de s’énerver auprès de l’Austin. Il dit que nous devons

arriver ce soir à Madrid.

115

XIV

Un matin de mars, à l’aube, Rosemarie, l’infirmière

anglaise, monta en courant sur son toit en terrasse

pour voir s’il ferait beau ce jour-là. Bon signe : le ciel,

sillonné à l’est de légères vapeurs roses, était, à l’ouest,

aussi transparent que du cristal.Depuis si longtemps

elle attendait ce jour ! Sa cousine, Elisabeth, avec

laquelle elle avait été élevée, devait arriver

d’Angleterre, avec son mari et sa fille Jenny, pour

passer une quinzaine de jours à l’hôtel.

En pensant à Jenny, la jeune femme se mit à chan­

tonner tout en mettant le couvert. Puis elle irait

réveiller Kinza, endormie en boule sur sa natte, le

chat jaune à portée de sa main. Le premier geste de la

fillette était toujours d’étendre le bras pour s’assurer

que le minet était bien là, puis de s’en emparer et

d’entonner très fort, très faux, un chant, signe qu’elle

était prête à se laisser laver, habiller, en vue d’une

agréable nouvelle journée.

La jeune femme l’entendit et quitta la terrasse pour

aller la préparer. Ensuite, main dans la main, elles

grimpèrent l’escalier et s’installèrent à une table ronde

et basse sous le beau ciel de printemps. Le café brû­

lant sentait bon. Le lait du chaton était crémeux.

Pouvait-on imaginer trio plus heureux ? Un rayon de

117

soleil auréola la tête de Kinza, le nez fourré dans son

bol.

-La petite fille arrive aujourd’hui, annonça

Rosemarie, prenant garde d’enjamber Kinza et le cha­

ton en train de jouer au ballon sous ses pieds. Nous

allons nous accorder des vacances, aller au marché et

préparer un bon repas.

-Un bon repas ! s’écria Kinza en cabriolant, mala­

droite comme un cabri, et tombant sur la corbeille à

papier. Je veux porter le panier. Dépêchons-nous !

Et l’une tenant l’autre, elles plongèrent dans la cha­

leur des rues.

La jeune femme n’était presque jamais libre. Ce

jour-là, elle avait demandé à ne pas être dérangée afin

d’avoir le temps de tout préparer pour l’arrivée de

Jenny. Elle avait l’intention d’aller cueillir des fleurs

sur la colline dans la fraîcheur du matin.

Les achats terminés, elle déposa le panier et Kinza,

fatiguée, au seuil de la boutique de Silliam à la garde

de Hamid. Elle le faisait souvent. Certaine du lien de

parenté qui unissait les deux enfants, elle ne voyait

aucune objection à les réunir le plus souvent possible.

Kinza en était contente. Bien sûr, quand elle la re­

prenait, elle la trouvait quelque peu tachée de graisse

et sans appétit au dîner : Kinza aimait tellement les

beignets !

Alerte, la jeune femme s’en alla par les rues

accidentées. Ayant traversé le bidonville de la ban­

lieue, tas d’ordures qui sentaient mauvais, bicoques

délabrées faites de tôle provenant de vieux fûts à

essence, elle franchit le porche du rempart en ruines.

118

Elle montait toujours. Un vent délicieux soufflait

doucement et le soleil caressait son front. Arrivée à un

replat, elle se retourna. Au-dessous d’elle s’étageait la

ville prolongée au loin par la verte vallée. Elle regarda

les toits en cascade, les tuiles rondes couvertes de

lichen, les innombrables minarets se dressant tout

blancs avec leurs croissants dorés et, derrière la place,

sa maison. Elle tressaillit d’un humble bonheur :

Jésus, le Seigneur, avait quand même un témoin dans

cette bourgade assombrie par le mal.

Combien le Bon Berger devait se tourmenter pour

toutes ses brebis égarées parmi ces montagnes, ces

villages éparpillés sur les pentes et dans les quartiers

mal famés de cette ville ! Quelques-unes seulement

avaient entendu sa voix : deux ou trois femmes illet­

trées, craintives, et une poignée de gamins ignorants,

dépenaillés, précieuses petites lumières dans la nuit

noire. Mais sa maison à elle était la seule où Jésu^

était ouvertement aimé. « Le Fils de l’homme n’a pas

où reposer sa tête », avait-il dit un jour avec tristesse

et, dans cette ville qui s’étendait sous ses yeux, toutes

les portes lui étaient fermées, la sienne exceptée. Non,

elle n’échangerait sa maison contre aucun palais au

monde, ni son travail contre aucun autre !

Elle se sentit soudain très jeune. Oubliant son âge,

elle sauta du rocher où elle s’était perchée et, en fre­

donnant, commença sa cueillette. On était au plus

fort du printemps et l’endroit était couvert de nar­

cisses étincelants qui sentaient très fort, de petits iris

bleus et de lys pourpres.

119

-Que c’est beau! s’écria-t-elle. Je reviendrai avec

Jenny.

Elle se mit à penser à la fillette avec quelque appré­

hension. Elle-même, orpheline, sans foyer, avait

connu une enfance heureuse avec Elisabeth. Puis,

jeunes filles, leurs routes s’étaient séparées. Fortune,

goûts, aspirations, tout était devenu différent et leur

amour pour Jenny était resté le seul lien entre elles.

Elles avaient grandi comme deux sœurs. Puis

Elisabeth s’était mariée avec un homme riche. Jenny

vivait donc dans une belle maison, entourée d’amour,

de beauté et de tout le confort que la fortune peut

procurer. Rosemarie y aurait été la bienvenue mais

pendant ses études d’infirmière, elle aussi avait ren­

contré Celui qui l’aimait. Et c’est Lui qui l’avait en­

voyée dans ce coin perdu pour y chercher ses brebis

perdues et ses agneaux... une folie aux yeux d’Elisabeth

et de son mari.

Il était donc difficile à Rosemarie de décrire les

menues joies et les peines qui remplissaient sa vie

solitaire de missionnaire, tout comme à Elisabeth de

partager son bonheur de femme mariée, si bien que

Jenny était devenue le principal sujet de leur

correspondance. A chaque Noël, Rosemarie recevait

une photo. L’album dans lequel elle les conservait

débutait par un bébé chauve aux yeux ronds qui, en

une année, devint un petit animal à quatre pattes,

maladroit, aux boucles retombant sur les yeux. On

pouvait voir ensuite une Jenny en barboteuse sur la

plage ; une Jenny enfoncée à mi-taille dans un pré de

marguerites ; une Jenny en tablier baignant ses pou­

120

pées. Les années s’envolèrent et Rosemarie eut la sur­

prise de recevoir la photo d’une Jenny partant pour

l’école en blazer et training, ses cheveux soigneuse­

ment tirés en arrière et retenus par un ruban.

La dernière représentait Jenny en écuyère chevau­

chant un poney. C’était cette photo qui la tracassait.

Qu’elle était donc stupide de tant se réjouir de la

venue de cette enfant ! Qu’avait-elle à offrir à une

petite fille habituée à galoper à sa fantaisie dans la

propriété de son père, à s’amuser avec des poupées de

porcelaine, grandeur nature, dormant dans de vrais

petits lits sous des couvre-pieds en satin ? Jenny lui

avait tout décrit dans une lettre. Elle n’aurait que faire

des plaisirs qui faisaient la joie des petits Marocains !

Un peu abattue, son bouquet terminé, Rosemarie se

dépêcha de redescendre pour récupérer une Kinza

toute collante et rayonnante. Arrivée à la maison, elle

ouvrit le placard à jouets et en fit tristement l’inven­

taire : albums écornés et marqués de traces de doigts

puzzles aux couleurs passées, cubes écaillés, une boîte

pleine de bouts de craie, et tout un lot de vieilles

poupées... des trésors embrassés, chéris, maniés par

des enfants voyant des jouets pour la première fois de

leur vie et dont ils avaient fait les délices, le tout

minable. Rosemarie referma le placard en soupirant

et s’en fut à la cuisine préparer des petits pains au lait.

A quatre heures, tout était frotté, ciré, astiqué, le

service à thé préparé. Le salon était embaumé du par­

fum des narcisses sauvages. La bouilloire chantait sur

le feu. Rosemarie et Kinza partirent accueillir leurs

visiteurs devant l’hôtel.

121

La magnifique auto dernier cri arriva à l’heure pile.

Surgis de partout, des gamins se chamaillèrent pour

s’emparer des valises et l’infirmière dut atttendre que

les arrivants puissent mettre pied à terre. Claire,

dominant le vacarme, une voix d’enfant s’éleva :

-Oh! Maman! Regarde la mignonne petite fille.

Tu ne m’avais pas dit que tante Rosemarie en avait

une !

Enfin, les Trift arrivèrent à se dépêtrer de toute cette

marmaille qui grouillait autour d’eux et Elisabeth

embrassa chaleureusement sa cousine. Elle n’avait pas

changé depuis dix ans. Jenny qui ne voyait que Kinza

s’accroupit devant elle.

-Jenny, lui dit sa mère d’un ton de reproche, tu

n’as pas salué tante Rosemarie.

La fillette se releva, embrassa poliment sa tante et

revint à Kinza.

Pendant que les Trift s’occupaient de leurs bagages

et des formalités habituelles auprès du réceptionniste

de l’hôtel, Rosemarie observait cette nièce que, depuis

dix ans, elle languissait de connaître.

C’était une fillette élancée, aux longues jambes en

fuseau, vêtue d’une ravissante robe bleue et de

sandales blanches. Un petit menton, de grands yeux

gris qui éclairaient un visage bronzé, des cheveux

dorés qui s’échappaient en boucles sur ses épaules...

« une petite fée », pensa l’infirmière et elle médita de

s’en faire une amie.

Jenny paraissait troublée.

-Qu’a donc cette petite fille? Je lui montre ma

broche et elle continue à regarder droit devant elle.

122

- Hélas ! Elle est aveugle, expliqua gentiment

Rosemarie. Mais tu sais, cela ne t’empêchera pas de

t’amuser avec elle. Tu lui feras palper tes jouets. Tu la

laisseras te toucher et tu pourras chanter pour elle.

Elle va t’aimer tout de suite.

La jeune femme fit passer doucement la menotte de

Kinza sur les cheveux et le visage de Jenny.

- Pour lui apprendre à te connaître.

Et elle se tourna vers Monsieur et Madame Trift

enfin disponibles. Mais, avant qu’elle ait pu ouvrir la

bouche, Jenny, saisissant la main de sa mère, s’écria

les yeux pleins de larmes :

-Maman, elle est aveugle! Aveugle comme les

enfants à la fête de Noël !

- Ne pleure pas. Je crois qu’elle est quand même

très heureuse et nous lui ferons un beau cadeau

Maintenant, allons chez tante Rosemarie.

On se mit en route, Jenny tenant Kinza par la main.

La fillette aimait tendrement ses parents mais elle

souffrait d’être fille unique. A neuf ans, elle était de­

venue trop grande pour jouer à la poupée et avait

reporté son affection sur les animaux qu’elle soignait

chez elle, en Angleterre, et qui lui manquaient terri­

blement. Aussi, trouver une petite fille aveugle, toute

bouclée, à son arrivée, la rendait plus heureuse que

tout au monde et elle en oublia de regarder la ville

qu’elle était en train de traverser.

Les voyageurs enfilèrent l’étroite ruelle de l’infir­

mière. Madame Trift s’efforçait de parler naturelle­

ment et de paraître ignorer les bébés posés à même le

sol et le vieux mendiant pouilleux qui chantait des

123

complaintes dans l’embrasure d’une porte. Mais voici

que Rosemarie, à la dernière maison, sortit sa clef et

que, sur le seuil même, une femme affaissée lui barrait

le passage, serrant quelque chose sous ses haillons,

contre sa poitrine.

A la demande de l’infirmière, elle écarta ses vête­

ments et lui montra un bébé à moitié mort de faim et

d’épuisement. Il n’avait que la peau sur les os.

Madame Trift tendit le bras pour écarter Jenny de

cette vue. Trop tard. L’enfant s’était élancée et se pen­

chait sur la triste petite créature.

- Jenny, ordonna sa mère, viens ici.

La fillette ne parut pas l’entendre et se tournant

vers sa tante d’un air implorant :

- Va-t-il mourir ? murmura-t-elle.

-Je ne sais pas. J’espère bien que non. Entrons.

L’infirmière ouvrit la porte, fit entrer la femme

dans le dispensaire puis rejoignit ses hôtes. Immobile,

Madame Trift l’attendait, ne sachant plus où elle en

était. Son premier mouvement de répulsion surmonté,

elle se sentait attirée par cette femme si jeune qui

paraissait accepter son triste sort avec tant de

patience. Elle avait remarqué la confiance qui avait

brillé dans ses magnifiques yeux sombres au moment

où elle avait remis son bébé à l’infirmière. Elle se

revit, berçant Jenny. Mise à part l’apparence exté­

rieure, quelle différence entre elles ? Une mère tenant

son enfant... Sous son air de résignation, que se

passait-il dans le cœur de celle-ci ? Madame Trift

s’approcha de sa cousine.

124

- Rosemarie, ne t’occupe pas de nous. Nous nous

débrouillerons tout seuls. Toi, va soigner ce petit.

La jeune femme hésita.

- Bon. Alors, montons. Je vous montrerai où est le

salon. Tout est prêt pour le thé et l’eau bout.

Quelle agréable surprise de trouver au fond de cette

rue si répugnante un logis si coquet, si propre, aux

peintures fraîches et, sur la table, de la porcelaine

fine ! Rosemarie servit rapidement le thé puis

s’excusa, confuse.

- Au risque de vous paraître terriblement impolie,

puis-je vous laisser dix minutes ? Voyez-vous, je

connais bien cette femme. Elle a déjà perdu quatre

enfants en bas-âge et celui-ci est le seul qui lui reste.

Jenny se glissa près de sa tante.

- Je viens avec toi.

-Non, Jenny, protesta énergiquement sa mère. Il

n’en est pas question. Assieds-toi là et bois ton thé.

- Je veux y aller, cria-t-elle. Je ne veux pas de thé. Je

veux voir soigner ce bébé. Papa, dis que je peux y

aller. Tante Rosemarie, tu es chez toi. Dis oui...

Maman, tu dois me...

De façon plutôt inattendue, Monsieur Trift vint à

son secours.

- Ce bébé est-il contagieux, Rosemarie ?

-Cela m’étonnerait. Je l’ai déjà soigné. Il meurt de

faim, c’est tout.

- Alors, Elisabeth, avec la permission de Rosemarie,

je laisserais Jenny l’accompagner.

Jenny sortit d’un air triomphant.

- Chérie, reprit Monsieur Trift, il est urgent qu’elle

125

s’occupe des autres. Elle est tellement égoïste ! Je suis

sûr que Rosemarie veillera sur elle.

- Tu as peut-être raison, soupira sa femme. Si seule­

ment elle pouvait avoir des frères et sœurs !

Pendant ce temps, Jenny et sa tante, penchées sur

l’enfant, écoutaient la mère exposer son cas, l’étemel

refrain de la pauvreté, de l’ignorance et d’une alimen­

tation impropre. N’était-il pas trop tard pour y remé­

dier? Rosemarie enveloppa le petit corps dans une

couverture.

-Jenny, va à la cuisine. Rapporte-moi une tasse,

une cuiller et du sucre. Tu en trouveras sur l’étagère

au-dessus du fourneau.

Jenny s’exécuta sur-le-champ.

- Il me faut aussi une bouillote.

Comme un éclair, la fillette l’apporta.

- Donne-moi ces comprimés blancs, là, sur la troi-

ième étagère.

Jenny commençait à se sentir mal à l’aise. Sa tante

ne semblait pas l’admirer comme elle en avait

l’habitude.

- S’il te plaît, rince la tasse et la cuiller avec de l’eau

bouillante. Ecrase un de ces comprimés dans un petit

peu d’eau... Passe-moi cette bouteille...

Et Jenny oublia tout, sa colère, sa tante, elle-même.

Doucement, elle s’agenouilla sur la natte près du bébé

et n’entendit plus que le glouglou qu’il faisait en

s’efforçant d’avaler la potion goutte à goutte. Il ne

semblait pas aller plus mal. Il avala encore quelques

cuillerées d’eau sucrée. Ensuite l’infirmière expliqua à

126

la mère qu’elle devait attendre une heure, puis recom­

mencer à le faire boire.

- Il faut qu’il guérisse, se répétait la fillette. Il le

faut ! Il le faut !

A sa stupéfaction, elle vit alors sa tante faire ce

qu’elle n’avait vu qu’à l’église. Montrant du doigt à la

femme le tableau contre le mur —Jésus, un enfant

dans ses bras — Rosemarie lui parla de ce Jésus et, sa

main posée sur le genou de la femme affligée, pria

pour le bébé. Jenny ne comprenait pas un mot mais

elle sut qu’elle priait puisqu’elle avait fermé les yeux.

- Est-ce que cela peut vraiment le guérir ? se

demanda-t-elle.

Elle regarda le tableau. L’enfant y était si tendre­

ment tenu qu’il lui sembla que le bébé en chair et en

os à côté d’elle allait déjà mieux.

Elle se pencha sur le petit être.

- Je suis sûre qu’il va guérir.

Et juste à ce moment, les paupières veinées de bleu

battirent et le bébé ouvrit les yeux.

127

XV

Inutile de songer à poursuivre le voyage ! Jenny

décréta, d’un ton sans réplique, qu’on allait rester

dans la ville de tante Rosemarie jusqu’au moment du

retour en Angleterre, qu’elle l’aiderait à soigner les

bébés et s’occuperait de Kinza.

Monsieur Trift rit de bon cœur. Qu’allait-il devenir

dans ce bourg perdu dans la montagne pendant trois

semaines, et ceci à cause de l’emballement imprévu de

son enfant pour des bébés mourant de faim ! Avec un

soupir, Madame Trift exigea que sa fille se gargarise

trois fois par jour. Jenny, elle, était rayonnante, et

Rosemarie secrètement ravie. A leur point de vue, ces

vacances s’avéraient tout à fait réussies.

Ce dimanche-là — le dimanche, il n’y avait pas de

consultation, juste une réunion l’après-midi — Jenny

arriva au moment où les femmes s’en allaient une à

une, leur bébé attaché sur le dos, leur burnous (8)

blanc, qui les enveloppait de la tête aux pieds, rejeté

sur l’épaule.

- On dirait des chameaux avec leurs bosses, remar­

qua Jenny en s’engouffrant dans le vestibule. Tanty,

les bébés ne manquent-ils pas d’air, portés comme

cela ? Pourquoi les mamans ne les mettent-elles pas

dans des voitures d’enfant comme d’habitude ?

129

-Avec quel argent les achèteraient-elles? répliqua

Rosemarie, amusée. Mais tu as raison. Au bout d’un

certain temps, on s’aperçoit que ces enfants ont leurs

poumons atrophiés. Ils sont bien pâles.

- Et couverts de croûtes et maigres et sales,

enchaîna Jenny, plissant son petit nez. Dommage

qu’il n’y ait pas plus de dames comme toi pour

apprendre aux mamans à mieux s’occuper de leur

famille. Tu sais, Tanty, j’ai décidé d’être missionnaire,

moi aussi, quand je serai grande. Je viendrai ici.

Comme toi, j’ouvrirai un dispensaire et je soignerai

les malades. Oh ! comme ce sera agréable !

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Elle

regardait le petit visage bronzé et rayonnant tourné

vers elle.

-Tu ne peux être missionnaire sans connaître

d’abord quelque chose d’essentiel, Jenny, dit-elle

enfin.

- Pourquoi ? demanda la petite fille, surprise. Si je

Fais des études d’infirmière, je saurai soigner les bébés.

Je n’ai pas besoin de savoir autre chose, ou bien ?

- Si, je crois qu’il faut savoir autre chose, reprit sa

tante en souriant. Mais je ne peux pas te l’expliquer

dans ce couloir. Nous allons préparer un thermos, des

sandwichs et pique-niquer dans le parc à côté de la

tour. Kinza doit être réveillée et elle aime beaucoup

cela.

- Chic ! s’écria Jenny en grimpant l’escalier quatre à

quatre. Maman m’a dit que si tu m’invitais, je pour­

rais rester. Je le lui avais demandé.

- Tu as tout prévu ! s’exclama sa tante en riant.

130

Veux-tu préparer Kinza pendant que je fais le thé ?

L’eau bout déjà. Nous serons prêtes dans une minute.

Les trois amies traversèrent la place à moitié endor­

mie et, par la vieille porte et les remparts de la tour,

grimpèrent vers le parc. Jenny portait le panier à

provisions et Kinza son ballon. Elles babillaient, plei­

nes d’entrain, même à la montée. A l’entrée du parc,

elle se turent. Kinza s’arrêta et huma l’air avec déli­

ces : autour d’elle, plus de murs ni de pierres, mais le

parfum que dégageaient les rideaux de glycine et de

jasmin, les parterres bariolés de giroflées et de nar­

cisses. Le silence n’était rompu que par le craquète­

ment des cigognes affairées à bâtir leur nid, le cri

rauque du paon par intervalles ou, dans l’étang, le

plongeon étouffé d’une oie couleur de neige entourée

de sept petits oisons duveteux.

-Surveille Kinza pour qu’elle ne tombe pas dans

l’eau pendant que je déballe les provisions.

La jeune femme vida le panier puis regarda s’ébat­

tre les deux enfants. Kinza devenait une belle petite

fille, pleine de santé, rondelette, aux soyeuses boucles

noires. Qui était-elle ? Qu’allait-elle devenir ? Il était

temps d’y songer. Elle devait apprendre à faire quel­

que chose de ses doigts. Et Jenny? Elle la regarda,

debout sous le jasmin tombant, dans sa robe bleue,

prête à s’élancer, gracieux petit oiseau, libre, légère.

Allait-elle continuer à grandir dans l’insouciance,

égoïste et contente d’elle-même? «Ai-je besoin de

savoir autre chose ? » venait-elle de lancer. Tout son

avenir dépendait de la réponse qu’elle donnerait à

cette question.

131

Jenny, voyant le thé servi, prit Kinza par la main.

Elles se juchèrent sur le petit mur au bord de l’étang

près d’une arche couverte de pousses vert tendre,

promesse d’une masse de roses grimpantes. Kinza

mordit de suite dans un petit pain au lait et Jenny,

prenant un sandwich, reposa la question laissée sans

réponse par sa tante :

- Qu’ai-je donc besoin de savoir pour être mission­

naire, Tanty ?

- Tout dépend de ce que tu veux faire. Pour soigner

les malades, apprendre le métier d’infirmière ou de

médecin te suffit. Malheureusement, ici, les gens sont

si pauvres qu’ils retombent tout le temps malades et,

de toute façon, ils ne vivent pas longtemps. La partie

d’eux-mêmes qui compte est celle qui ne meurt

jamais, ce que nous appelons l’esprit. C’est en

t’occupant de cette partie-là que tu peux vraiment les

aider, en les amenant au Seigneur Jésus. Mais tu ne

peux le montrer aux autres que si tu l’as vu toi-même.

Finalement, ce qui compte, ce n’est pas ce que tu sais,

mais *Celui* que tu connais.

- Mais tu passes tellement de temps chaque jour à

distribuer des médicaments. Est-ce que je ne pourrais

pas faire seulement cela ?

- Bien sûr que si. Seulement, tu n’as pas compris

pourquoi je le fais. Je vais te l’expliquer. Ces pauvres

gens ont péché ; seul Jésus peut leur pardonner. Ils ont

peur de la mort ; seul Jésus peut leur enlever cette

peur. Ils sont tristes et fatigués ; seul Jésus peut les

consoler et leur donner du repos. Mais Jésus n’est plus

sur la terre. Ils ne peuvent ni le voir ni l’entendre.

132

Alors il faut que Jésus se serve des lèvres et des mains

de ceux qui l’aiment pour leur parler, pour les soi­

gner. C’est ce que j’essaie de faire. Si je m’applique

ainsi à les soulager, c’est pour leur faire entrevoir que

Jésus compatit à leurs souffrances et qu’il veut les

secourir. A quoi bon leur *parler* de son amour ? Ils ne

comprennent pas. Il faut le leur *montrer* par des actes.

Mais pour cela, il faut être sûre que Jésus est là,

aimant en toi et par toi. Sinon, c’est comme si t^u vou­

lais employer une lanterne vide dans la nuit.

Jenny se taisait. Puis elle demanda, curieuse :

- Comment sais-tu qu’il est là ou pas ?

-Comment la lumière brille-t-elle dans une lan­

terne ? Il faut l’ouvrir et y mettre une bougie. Jésus est

la lumière. Nous n’avons plus qu’à lui ouvrir notre

cœur pour qu’il y entre.

Ensuite, la flamme brille, claire, si les verres de

notre lanterne sont propres, un peu moins s’ils sont

sales. La première chose que Jésus fait de sa lumière,

c’est de la projeter sur nos péchés qui le cachent aux

autres : nos colères, notre égoïsme, notre impatience,

nos désobéissances. Alors, si nous lui demandons de

le faire, il nous rend propres et les rayons de son

amour brillent clairement à travers nous et attirent

tous ces gens perdus et qui ont peur de la nuit.

Ce qui les attire, ce n’est pas la lanterne mais la

lumière. Les missionnaires n’ont pas tellement d’im­

portance. Ce qui compte, c’est la lumière.

Un autre moment de silence.

- Ainsi, c’est seulement quand on est très bon qu’on

133

peut être missionnaire ? murmura Jenny d’un air

pensif.

-Pas exactement. On peut être très bon, très aima­

ble, sans Jésus. On n’est alors qu’une lanterne dorée.

Elle brille au soleil mais ne sert à rien dans la nuit.

Notre bonté prend fin à notre mort tandis que celle de

Jésus dure éternellement, comme ceux en qui brûle sa

lumière. Ils ont la vie éternelle.

- Oh ! Voici maman et papa, interrompit Jenny ; et

elle s’élança sur le sentier, cheveux au vent.

Elle était soulagée d’échapper à cet entretien qui la

troublait, ce qu’elle détestait au plus haut point. Elle

avait l’habitude que tout tourne autour d’elle : son

père, sa mère, sa bonne, tous les domestiques, n’exis­

taient que pour son bonheur et ses caprices ; même à

l’école, ses camarades recherchaient ses faveurs, d’être

invitées chez elle par exemple, « et avec raison »

pensa-t-elle en se jetant dans les bras de son père. Le

sourire que lui adressèrent son père et sa mère la

rassura. Au moins pour eux, elle comptait plus que

tout !

Rosemarie arrivait derrière elle, tirant par la main

une Kinza grognon. Par-dessus la tête de Jenny, son

regard croisa celui d’Elisabeth dans un même éclair de

reconnaissance. Quel plaisir de voir Jenny gambader

et retrouver des forces ! Les deux cousines jouissaient

profondément de ce séjour qui voyait refleurir, plus

solide que jamais, leur vieille amitié. Rosemarie était

conquise par le charme, la gentillesse d’Elisabeth et la

sérénité de sa vie de couple. Et cette dernière devait

admettre que sa cousine ne perdait pas tout à fait son

134

temps. Cette mère amenant son bébé en train de

mourir l’en avait convaincue et elle lui confiait Jenny

sans réserve en dépit des microbes et des risques

d’infection. Qui lui aurait dit, il y a quelques semai­

nes, qu’elle laisserait sa fille, entourée jusque-là de

tant de soins pour qu’elle ne voie que beauté autour

d’elle, entrer en contact direct avec la pauvreté et la

maladie ?

-C’est qu’il existe différentes sortes de beauté, se

disait-elle, et guérir, aider, aimer, donner, en est une.

Je ne veux pas que Jenny s’enferme dans une tour

d’ivoire. Elle doit aller dans le monde et faire un beau

mariage. Mais elle doit aussi penser aux autres et je

pense que Rosemarie est celle qui peut l’aider à le

faire.

Son mari auquel elle avait fait part de ses

réflexions, n’avait fait qu’approuver :

-Jenny est en train d’apprendre quelque chose de

pratique dans ce dispensaire et à s’occuper des bébés.

Elle n’est pas une intellectuelle, nous avons pu le

constater. Ainsi, si la guerre se déclarait, elle pourrait

se rendre utile.

Ce qui avait fait frissonner Elisabeth qui s’était

hâtée de détourner la conversation. Parler de guerre

en relation avec Jenny lui était insupportable.

-Rosemarie, dit-elle en embrassant Kinza, ne

peux-tu pas pour un soir donner congé à tes gosses et

venir souper avec nous ?

-Ils ne viennent pas le dimanche. J’accepte avec

plaisir. Je vais aller coucher Kinza. Dès qu’elle sera

endormie, je vous rejoins.

135

-Oh! Maman! Regarde le paon qui fait la roue!

s’écria Jenny à cet instant.

Rosemarie et Kinza s’éloignèrent à petits pas. Au

moment où elles traversèrent la place, les rayons du

soleil couchant dessinaient un carré de lumière sur les

marches de l’escalier. La jeune femme permit à Kinza

d’y jouer un moment et les enfants du quartier ne tar­

dèrent pas à les entourer. La jeune femme leur donna

un morceau de pâte à modeler et chacun se mit à

pétrir une pomme de leurs petites mains graisseuses.

Qu’ils étaient drôles dans leurs habits pareils à ceux

des adultes, sombres burnous à capuchon ! Ils s’appli­

quèrent pendant un moment puis le silence fut rompu

par de grands éclats de rire. Un petit bonhomme de

trois ans venait de modeler une banane, un exploit !

Kinza riait plus fort que les autres.

Rosemarie descendit l’escalier pour admirer leurs

chefs-d’oeuvre et ils se pendirent, joyeux, à sa robe en

demandant des images. Ils venaient pour la plupart de

familles aisées et portaient des noms glorieux :

« Ange », « Fleur d’oranger » parmi les filles qui por­

taient au cou, comme amulette (9) un ruban d’argent ;

« Serviteur du Prophète », « Gloire de la religion »,

« Mon Seigneur d’Arabie » parmi les garçons qui

deviendraient, comme leurs pères, de fiers et arro­

gants Musulmans. Pour le moment, ils ressemblaient

plutôt à une couvée de poussins.

La jeune femme leur montra l’image d’un pauvre

petit agneau tombé dans les rochers et qui bêlait

désespérément. Des « bê-bê » éclatèrent aussitôt dans

l’auditoire. Puis parut le Berger qui prit l’agneau sur

136

ses épaules et, tout joyeux, le ramena vers sa mère.

Les enfants avaient souvent entendu cette histoire

mais ils ne s’en lassaient jamais. Et quand l’infirmière

continua sa route avec Kinza, elle fut accompagnée

par les « bê-bê » qui retentissaient encore sur l’esca­

lier.

Une fois déshabillée et lavée, Kinza s’agenouilla sur

sa natte et récita d’un trait : « Merci pour cette belle

journée. Merci pour le pique-nique. Bénis Jenny.

Bénis tous les bébés dans la rue. »

En réalité, elle ne se souciait guère des bébés... ce

qui comptait pour elle, c’était le bonbon qu’elle rece­

vait le dimanche soir seulement, et dont elle se

réjouissait longtemps à l’avance ! C’était Rosemarie

qui ne pouvait chasser les enfants de son esprit, pau­

vres petits agneaux perdus, accroupis au crépuscule,

et criant : « bê-bê » devant une porte ouverte !

Une heure plus tard, dans la grande salle à manger

de l’hôtel, elle s’asseyait sous le lustre de cristal, en

face des Trift et de Jenny en grande toilette. C’était

une fête pour Rosemarie ! Les deux cousines avaient

tant à se dire. La conversation roula sur Kinza.

-Quelle belle enfant, remarqua Elisabeth. Quel

dommage qu’elle soit aveugle ! Que penses-tu faire

d’elle, Rosemarie ?

-J’aimerais l’envoyer, pendant trois ans, étudier le

Braille et la vannerie. Ensuite, elle pourrait revenir

avec moi. Elle gagnerait sa vie et une jeune fille aveu­

gle, chrétienne authentique, serait une missionnaire

utile dans son pays.

137

Jenny se pencha sur la table et faillit renverser son

verre.

- Papa, s’écria-t-elle, l’institution pour aveugles où

nous étions invités à Noël ! Ce serait merveilleux !

Kinza pourrait venir quelquefois chez nous. Ce serait

comme si j’avais une petite sœur et je la verrais très

souvent et elle serait si contente avec moi et ils ont eu

un si beau Noël... Oh ! Quand peut-elle venir, Tanty ?

Ne pouvons-nous pas l’emmener ?

Les cousines se consultèrent du regard.

- Ce n’est pas une mauvaise idée, dit Madame Trift.

C’est une excellente école et elle accepte les enfants en

bas âge. Comme membre du Conseil, John pourrait la

faire admettre gratuitement. Le plus vite elle y entre­

rait, le plus vite elle pourrait apprendre l’anglais. Si

tu veux, nous l’emmenons. Cela t’économiserait le

voyage.

Indécise, Rosemarie ne savait que répondre. C’était

si brusque ! Jenny se trémoussait sur sa chaise.

-Ces voyages n’en finissent pas pour Jenny, ajouta

Madame Trift. Un enfant lui ferait une compagnie

agréable.

-Je ne sais trop... c’est très aimable à vous... Mais

Kinza est encore bien petite... Est-ce que je peux

réfléchir et vous donner une réponse dans un jour ou

deux ?

-Bien sûr. Attends d’avoir une certitude. Jenny,

arrête de te balancer ainsi. On ne peut prendre des

décisions aussi importantes sans réfléchir, sinon on

peut se tromper.

- Quant à moi, ma décision est prise, annonça la fîl-

138

lette d’un ton emphatique. Oh ! Tanty, je suis sûre que

tu diras oui. Quelle bonne idée j’ai eue, la meilleure

de toute ma vie ! Même Papa et Maman le pensent...

Oh ! regarde, Papa, c’est justement la glace que tu

n’aimes pas qu’on a pour dessert. S’il te plaît, prends-

la quand même et tu me la donneras.

La perspective de manger deux portions de glace lui

fit oublier Kinza et on changea le sujet de la conversa­

tion. La soirée se passa agréablement puis Rosemarie

se leva pour prendre congé.

-John et moi allons te reconduire. Jenny, ma

chérie, va vite te coucher.

Après ses deux parts de glace, Jenny était particu­

lièrement de bonne humeur. Elle se suspendit au cou

de sa tante et lui murmura à l’oreille :

- Tu vas bien réfléchir, n’est-ce-pas, Tanty ?

- Oui, Jenny, et je vais prier Dieu de me montrer le

chemin.

- Crois-tu que tu le sauras demain matin ?

- Je ne sais pas, Jenny. C’est trop important. Laisse-

moi deux jours. Et ne pourrais-tu pas, toi aussi, le lui

demander ?

-Je ne sais pas très bien comment faire... je vais

essayer... Bonne nuit, Tanty.

- Bonne nuit, Jenny.

La jeune femme se dégagea doucement de son

étreinte et s’éloigna sur la place sombre avec

Monsieur et Madame Trift. Arrivée sous un réverbère,

elle se retourna pour échanger un signe d’adieu avec

Jenny qui se détachait en noir sur la porte grande

ouverte, svelte silhouette sur le seuil de lumière.

139

XVI

Hamid salua le retour du printemps avec joie. On a

beau être habitué à la dure, on ne s’accoutume pas

aux mains et aux pieds bleuis de froid, aux vêtements

mouillés, aux vents piquants, à la pluie cinglante et à

la neige sur la peau nue et gercée. C’était terminé

maintenant. La chaleur du soleil le pénétrait, les

cigognes nichaient dans la tour, les fleurs couvraient

la montagne, les cerisiers et les pêchers épanouis

embellissaient la vallée. Dans la rue, des chevreaux

cabriolaient, se bousculaient ; et Hamid, comme tou­

tes les créatures en train de grandir, avait poussé de

quelques bons centimètres. Il avait l’air d’un épou­

vantail : les habits que lui avait donnés l’infirmière

partaient en lambeaux. Aucune importance ! Pendant

les six mois à venir, il n’avait plus rien à craindre du

vent et du soleil. Il s’étendit avec délice au seuil de la

boutique de Silliam, se léchant les doigts pleins

d’huile et observant de ses yeux brillants la place

grouillante de monde.

Il y avait beaucoup à voir les jours de marché. Les

paysannes arrivaient en foule, la voix forte, la peau

tannée par la vie au grand air, solides. Elles crou­

laient, cependant, sous le poids des sacs de charbon.

Les plus âgées haletaient sous l’effort ; même les plus

141

jeunes paraissaient exténuées. Les unes portaient des

chapeaux aux larges bords, d’autres des lanières de

cuir enroulées autour des jambes. Dès que klaxonnait

un camion où s’entassaient des cageots pleins de pois­

sons frais, argentés, de la Méditerranée, tous les pro­

pres à rien accouraient en foule, heureux de gagner

quelques sous en transportant sur leur tête les caisses

d’où l’eau dégoulinait. Des gamins crasseux se faufi­

laient dans la foule, essayant de vendre des brochettes

de beignets couverts de poussière. Les ânes poussaient

des braiments retentissants et Hamid éclata de rire en

voyant un mendiant s’empêtrer dans les pattes d’une

mule.

Il leva les yeux vers les montagnes où s’attardait la

neige sur les rochers et sur les pins. Etincelante contre

le bleu profond du ciel, elle était si éblouissante que

Hamid ne put la fixer longtemps. Il reporta ses

regards sur le marché où il vit, soudain, un éclair

\*ouge apparaître entre les rangs serrés de la foule.

3’était le pull de Kinza. Elle trottinait entre Jenny et

'infirmière venue aux achats.

Soudain, il aperçut quelque chose qui lui coupa le

souffle. Il crut rêver et se frotta les yeux. Non, il ne

rêvait pas. Il pâlit sous son hâle et, d’un bond, vint se

blottir dans l’échoppe entre le four à pierre et le

comptoir vide de beignets à cette heure. Et, tel un

lapin à l’affût, il se mit à guetter.

En face de lui, debout, immobile à l’abri d’une

porte, son beau-père, Si Mohamed, épiait le petit

groupe qui, sans se douter de rien, achetait des

oranges. Il fit un pas en avant et regarda Kinza

142

comme un serpent fixe par jeu un petit lapin avant de

frapper. Son œil perçant enregistrait tous les détails :

les gestes et le joyeux babil de l’enfant tout à fait à

l’aise, les bons souliers, les vêtements bien chauds. Le

trio s’approcha du marchand d’huile et Si Mohamed

suivit de si près sa petite belle-fille que Hamid, le

souffle coupé, crut qu’il allait la saisir. Mais non. Il

continua à les accompagner discrètement, jouant des

coudes dans la foule, et Hamid put voir au passage la

colère briller dans ses yeux sombres et ses lèvres

serrées comme les cruelles lames d’acier d’une trappe.

Revenu de son premier choc, Hamid se raisonna.

Son beau-père, venu au marché pour divers achats,

quitterait sans doute la ville le soir même. Il ne l’avait

pas vu, ni ne pourrait le voir, car, dès son travail

terminé, lui, Hamid, allait filer sur la montagne et

tiendrait compagnie aux singes jusqu’à la tombée de

la nuit. Quant à Kinza, il était tout à fait tranquille.

Elle ne craignait rien chez l’infirmière. Cette dernière

l’aimait. Elle ne la laisserait pas aller et sa maison

était une forteresse où Si Mohamed ne pouvait péné­

trer.

Silliam arriva sur ces entrefaites et s’étonna de

trouver son aide, non au comptoir, mais dessous. Il

l’attrapa par l’oreille — peu lui importait ! — et re­

trancha un centime à sa paie — ce qui lui importait

fort ! Toutefois, il l’oublia vite, obsédé par la pensée

que, quelque part sur cette place qu’il devait traver­

ser, invisible, se tenait son beau-père en embuscade.

Il zigzagua, fit des détours, et de ses pieds agiles

grimpa dans la pierraille des remparts dominant la

143

profonde vallée. En bas coulait le fleuve ; au-dessus de

lui s’élevait la pente verdoyante, couverte du gris

argenté des oliviers et du moutonnement des arbres en

fleurs. Il y en avait un surtout, particulièrement beau

au milieu du pré, un gros cerisier en pleine floraison

dont les branches ployaient sous le poids des fleurs.

Blanc comme les tourbillons de la rivière, blanc

comme la neige des sommets, blanc comme la page

du livre de l’infirmière qui parlait des cœurs par-

donnés, purifiés, lavés. « Bienheureux les cœurs purs

car ils verront Dieu » récitaient-ils tous quand elle

leur montrait cette page et Hamid se le répéta tout en

escaladant les rochers escarpés et en mangeant la

demi-miche qu’il venait d’acheter. Combien était bon

ce pain frais, brillant le soleil et beau le monde qui

l’entourait ! Plus radieux encore et lumineux dans son

âme cet amour naissant qu’il ne pouvait exprimer

nais qui était né en lui cette nuit où, auprès du

orasero, il s’était agenouillé pour dire la seule prière

qu’il connaissait. Il savait que cette prière avait été

exaucée et que, depuis, il n’était plus seul, il n’était

plus triste, il n’avait plus peur. Il savait d’où venait ce

bonheur en lui qui le rendait plus léger, plus fort,

faisait le printemps plus radieux et augmentait son

plaisir de mordre dans le pain chaud. En vérité, en cet

instant, Hamid était pleinement heureux. Les rem­

parts franchis, il arriva à une source qui jaillissait de

la fente d’un talus. Echauffé par sa course, il se mit la

tête sous l’eau puis s’allongea pour se sécher sur le

tapis de pervenches.

Kinza, Jenny et Rosemarie arrivèrent à la maison

144

sans avoir remarqué la sinistre silhouette qur les avait

suivies comme leur ombre jusqu’à ce que la porte se

soit refermée sur elles. C’était l’heure où s’ouvrait le

dispensaire. D’habitude, pendant les heures où l’infir­

mière y travaillait, Kinza restait au soleil, sur le seuil,

à jouer avec son petit chat. Les gens l’enjambaient ou

l’évitaient en entrant. Mais, depuis une quinzaine,

Jenny, qui aimait à s’occuper d’elle, l’emmenait

promener et ce mercredi-là, la fillette, un livre sous le

bras et tenant Kinza par la main, partit vers le rendez-

vous fixé avec ses parents.

Jouant des coudes dans la foule du marché, elles

gagnèrent le parc de la tour, derrière l’hôtel. A cette

heure-là, il était désert et le calme qui y régnait faisait

du bien. Jenny en était à un moment palpitant de son

livre et elle se dit que ce serait formidable de s’asseoir

là pour lire cinq minutes. Bien sûr, sa mère lui avait

défendu de s’arrêter ou de flâner au cours du trajet

entre l’hôtel et la maison de sa tante, mais qu’en

saurait-elle ? A l’ombre d’une glycine, tout près d’une

arche qui s’ouvrait sur une autre partie du parc, une

pierre semblait l’inviter à s’asseoir. Kinza installée à

côté d’elle, elle se plongea dans sa lecture.

Jenny aimait beaucoup cette histoire : une petite

fille, Annabelle, possédait un poney et le faisait courir

dans des concours. Justement ce qu’elle avait l’inten­

tion de faire à son retour en Angleterre ! Elle vit à

peine Kinza se mettre debout et s’en aller vers l’arche,

bras en avant, comme elle faisait d’habitude pour

éviter les obstacles. Souvent, après quelques pas, elle

145

s’arrêtait et lançait un cri pour qu’on vienne la cher­

cher.

Page après page, Jenny dévorait son livre. Il *fallait*

qu’elle sache si Annabelle allait gagner la course du

saut. Du coin de l’œil, elle vit Kinza atteindre la

voûte. Elle irait la chercher mais elle devait finir cette

page, encore une autre...

Elle arriva à la fin du chapitre et poussa un soupir

de soulagement : Annabelle avait gagné et haut-la-

main. Mais elle se sentait coupable d’avoir laissé

Kinza s’éloigner.

- Kinza ! appela-t-elle en s’élançant sur le sentier.

Parvenue à la voûte, elle s’arrêta net, les yeux

agrandis de frayeur : sur la pelouse ensoleillée, per­

sonne ! Pas trace de Kinza.

Son cœur se mit à battre. Elle explora chaque buis­

son, grimpa l’escalier, revint sur ses pas. Rien à faire.

Aucune trace de petits pas maladroits nulle part.

Kinza s’était volatilisée.

Elle se rua sur la place, complètement affolée, piéti­

nant les étalages, bousculant tout le monde. Elle cou­

rut dans la foule, les joues couvertes de larmes, toute

pâle et le regard plein d’angoisse. Avait-elle perdu sa

mère ? On lui indiqua l’hôtel. Elle secoua la tête et se

remit à courir dans tous les sens.

A bout de souffle, elle s’arrêta et parce qu’elle ne

savait plus où chercher et qu’elle ne pouvait plus sup­

porter que tout le monde la regarde, elle revint dans le

jardin jusqu’à l’arche et, là, essaya de décider ce

qu’elle allait faire.

Pas question de retourner chez sa tante. Elle lui

146



*Page après page, Jenny dévorait son livre.*

avait confié Kinza et elle venait de trahir sa confiance.

Mais le pire de tout, où était Kinza ? Que lui était-il

arrivé ? Etait-elle en train de crier, de pleurer et de se

demander pourquoi Jenny ne venait pas à son

secours? Impossible de le savoir. En pleurs, elle

s’élança vers l’hôtel et courut dans les escaliers

jusqu’à la chambre de sa mère. Elle tomba dans ses

bras.

Il fallut quelques minutes à Madame Trift pour

comprendre quelque chose au récit confus de sa fille.

Quand, enfin, elle eut démêlé la vérité, elle pâlit.

Essuyant les larmes de Jenny, elle la prit par la main.

- Nous devons aller prévenir tante Rosemarie tout

de suite, dit-elle tranquillement. Nous jetterons

encore un coup d’œil en passant sur la place.

Jenny ne broncha pas.

-Je ne *peux pas* aller chez Tanty, s’écria-t-elle,

alarmée. Je ne *peux pas.* Toi, vas-y et dis-lui.

-Non, reprit Madame Trift doucement mais très

erme. Tu vois, Jenny, tout est arrivé parce que tu as

désobéi et manqué à ta promesse. Tu dois avoir le

courage de recevoir les reproches que tu mérites. Et il

nous faut faire vite car, si on a enlevé Kinza, chaque

minute compte. Papa est sur la terrasse. Il va venir

avec nous.

Ce fut un trio bien abattu qui sortit de l’hôtel.

Monsieur Trift proposa de faire le tour de la place

pendant que Jenny et sa mère iraient encore explorer

le jardin. Ils se séparèrent au pied des marches. Dix

minutes plus tard ils s’y retrouvèrent, l’air grave,

inquiets.

- Bien, dit Monsieur Trift. Le mieux est que

Rosemarie soit le plus vite possible au courant. Elle

connaît la langue du pays et pourra questionner les

gens.

C’était midi et ils rencontrèrent l’infirmière en

route pour venir chercher Kinza à l’hôtel. Monsieur

Trift lui exposa la situation tandis que Jenny, un peu à

l’écart, les yeux à terre, évitait de rencontrer le regard

de sa tante. Que lui dirait-elle ? Allait-elle lui faire des

reproches, là, au milieu de la place ? Mais tout le

monde était tellement en souci pour Kinza que tout le

reste semblait oublié.

Ils retournèrent dans le parc pour voir l’endroit

exact où Kinza avait disparu, afin que Rosemarie

puisse questionner les gens les plus proches. Personne

ne put la renseigner. A cause d’un grand mur, on ne

pouvait rien voir derrière l’arche depuis le marché.

On sortait de cette partie du parc par trois portes et

l’une d’elles donnait sur un chemin peu fréquenté

aboutissant, quelques kilomètres plus loin, à une dou­

zaine de sentiers qui se perdaient dans la montagne.

-Il y a deux possibilités, conclut Rosemarie après

l’échec de son enquête. Ou bien on a enlevé Kinza

pour prendre ses habits. En ce cas la police nous

aidera. Ou bien c’est sa famille qui l’a reprise. Alors

là, je ne peux rien faire. Je n’ai aucun droit sur cette

enfant. Je ne sais même pas d’où elle vient ; je sais

seulement qu’elle n’est pas d’ici...

Elle s’interrompit, comme frappée d’une idée

subite.

- Où est Hamid ? s’écria-t-elle. Je crois qu’il y a

149

quelque chose entre ces deux enfants. Lui seul peut

nous renseigner.

Mais pas un des enfants attroupés pour voir ce qui

se passait ne savait où se cachait Hamid. Ils l’avaient

vu partir de son travail vers les collines. Aussitôt, de

leurs pieds brunis et agiles, ils s’éparpillèrent dans

toutes les directions dans l’espoir d’une bonne récom­

pense car le monsieur anglais était riche. Ils revinrent

bredouilles.

Hamid se terrait sous un gros rocher, jetant des

pierres aux singes. Si grande était sa frayeur de ren­

contrer son beau-père qu’il y resta longtemps après le

coucher du soleil et manqua, pour la première fois

depuis des semaines, la réunion chez l’infirmière.

Consultée, la police fut polie, compréhensive mais

ne laissa guère d’espoir. Elle alerterait par téléphone

ous les postes-frontière. Elle ferait surveiller les prin-

ipaux cols mais les petits sentiers connus par les gens

du pays échappaient à leur contrôle. De toute n,

si l’on retrouvait la fillette, comment savoir si

n’appartenait pas à ceux qui l’avaient ravie ? L’ageh

de police haussa les épaules, leva les sourcils, secoua

la tête et tendit les mains dans un geste d’impuissance.

Il n’y avait plus rien à dire.

Plus rien à faire non plus. Ils revinrent, accablés,

chez Rosemarie, prendre une tasse de thé. Ils

n’avaient même pas dîné. Ils mangèrent à peine et au

bout d’un moment Monsieur et Madame Trift s’en

allèrent, suivis d’une Jenny pâle et tourmentée, le

regard fuyant. Pourtant Rosemarie ne lui avait encore

150

fait aucun reproche. Elle était bien trop en souci pour

Kinza !

Reconnaissante d’être seule, Rosemarie fit de

l’ordre puis se retira dans sa chambre. Elle avait

besoin de prier pour Kinza et se mit à genoux. Le cha­

ton qui s’ennuyait de sa petite compagne de jeux se

frotta contre elle en miaulant, et sous le coussin sur

lequel elle s’appuyait, elle sentit une bosse dure, la

poupée de Kinza. Elle fit des yeux le tour de la pièce :

ici le ballon de Kinza, là la natte de Kinza, plus loin

la boîte de bonbons que Jenny avait donnée à Kinza.

Partout les traces de cette chère petite présence. Alors

une vague d’anxiété la submergea. La tête entre les

mains, elle fut assaillie de craintes. Où était Kinza ?

Que lui était-il arrivé ? Comme elle devait être dé­

paysée, désemparée, terrifiée dans le noir où elle se

débattait !

- O Dieu, supplia-t-elle, prends soin de Kinza. Ne

permets pas qu’il lui soit fait du mal. Rends-la moi

saine et sauve.

Elle entendit un léger sanglot derrière elle et se

releva précipitamment. Dans l’embrasure de la porte,

Jenny se tordait les mains, toute pâle, les yeux rougis

de larmes. Elle faisait pitié.

-Jenny! s’écria Rosemarie, surprise. Maman sait-

elle que tu es ici ?

- Oui, répondit Jenny, ravalant sa salive. Il fallait

que je te voie, seule. Elle m’a accompagnée jusqu’à la

porte, tu avais oublié de la fermer à clef et je suis

montée et, s’il te plaît, auras-tu la bonté de me rame­

ner quand tu en auras fini avec moi... et je pense que

151

tu n’as pas du tout envie de me voir... parce que...

parce que... c’est de ma faute pour Kinza et... Oh !

Tanty, que faut-il que je fasse ?

Sur ces derniers mots, elle éclata de nouveau en

pleurs. Rosemarie attira la petite fille qui tremblait

dans la pièce et ferma la porte sur elle. Puis, assise à

terre à côté d’elle :

-Tu ne peux rien faire, Jenny, lui dit-elle douce­

ment, mais Dieu aime Kinza mieux que nous et II est

tout-puissant. Demandons-lui de veiller sur notre

petite, de la consoler et de la garder de tout mal.

Elles se mirent à genoux côte à côte et Rosemarie

remit Kinza aux soins du Bon Berger. Jenny écoutait

et se sentait plus misérable que jamais. Pour tante

Rosemarie, c’était facile. Quand il lui arrivait

malheur, elle connaissait un refuge où elle pouvait

trouver pardon, paix et réconfort. Mais elle, Jenny,

restait en dehors, dans la nuit. Si Kinza était vraiment

perdue, elle ne se le pardonnerait jamais !

Pour la première fois de sa vie, elle mesurait les

conséquences de son égoïsme et ne savait comment

échapper. Quand elle n’en faisait qu’à sa tête et ne

pouvait supporter qu’on la contrarie, elle avait

toujours ses parents pour l’excuser : ne venait-elle pas

d’être malade ? Cette fois-ci, elle avait désobéi une fois

de trop.

- Oh ! Si Kinza pouvait revenir, se promit-elle,

jamais plus je ne serais désobéissante. Je serais sage

toujours, toujours, toujours.

152

XVII

Rosemarie passa presque toute la journée du len­

demain à essayer de trouver Hamid. Or, il semblait

que ce dernier avait décidé de se cacher. Ayant appris

que l’infirmière le cherchait, il planta là son travail et

s’enfuit dans la montagne. Que lui voulait l’étran­

gère ? Son beau-père lui avait-il parlé de lui et le

cherchait-elle pour le livrer ? C’était plus que proba­

ble. Mieux valait ne pas la rencontrer.

Rosemarie n’abandonna pas la partie. Ayant été

informée de la fuite de Hamid au petit matin, elle

annula la réunion des enfants et, à la tombée du jour

alla se poster derrière un pilier du porche par leque

devait passer Hamid. Elle n’attendit pas longtemps.

Avant que la clarté ait complètement quitté les som­

mets, une silhouette dégingandée se glissa furtivement

dans l’ombre et elle l’agrippa fermement.

Pris au piège, Hamid commença par se débattre de

toutes ses forces, mais aux premiers mots de l’infir­

mière, il s’immobilisa, pétrifié :

-Hamid, supplia-t-elle, j’ai perdu Kinza. Ne veux-

tu pas m’aider à la retrouver? Sais-tu où elle peut

être ?

Elle le maîtrisait. Il lui faisait face, buté, sur le qui-

vive et incapable de mettre de l’ordre dans ses pen-

153

sées. Peu à peu, toutefois, il réalisa que, si Kinza était

perdue, c’est que son beau-père l’avait emmenée et

que si la jeune femme la cherchait, c’est qu’elle ne

savait rien de Si Mohamed.

Pourtant, était-il sage de tout raconter? On le

conduirait à la police et quel enfant en train de vaga­

bonder en a-t-il envie ? Ou on le confronterait avec les

gens qui le connaissaient ; ou cela pouvait être un

piège. Non, décidément, il valait mieux se taire et

n’avoir rien à faire avec cette histoire.

Mais alors, Kinza serait perdue. Tous ses efforts

pour la sauver auraient échoué. Kinza, si heureuse

jusque-là, si choyée ! Elle serait vendue à ce mendiant

— que pouvait désirer d’autre son beau-père ? — et il

ne pourrait plus rien pour elle.

-Je ne sais rien, finit-il par dire prudemment après

un long silence mais ses yeux remplis de larmes bril­

laient à la lumière de la lanterne sous le porche.

Rosemarie comprit qu’il lui faudrait user de beaucoup

Je patience et de tact pour lui arracher son secret.

-Allons à la maison et nous souperons tous les

deux, dit-elle apaisante. Tu dois avoir faim après ta

journée dans la montagne.

A midi, Hamid avait partagé une tranche de pain de

seigle avec un berger. Mais, à part cela, comme il

n’avait rien gagné, il n’avait rien mangé depuis vingt-

quatre heures et une faim de loup le dévorait. Il en

avait des crampes d’estomac. S’il refusait cette offre, il

n’avait aucune chance de les apaiser. Etait-ce un

piège ? Après tout, personne ne pourrait l’obliger à

parler. Sa faim eut raison de sa prudence. Il glissa sa

154

petite main sale dans celle de l’infirmière qui la serra

fermement et ne la lâcha qu’à la maison, la porte

refermée sur eux.

Il s’assit, jambes croisées, sur une natte et huma

avec délices la bonne odeur du riz et des légumes qui

mijotaient sur le feu dans de l’huile d’olive. La jeune

femme remplit une assiette et la lui tendit avec un

gros morceau de pain. Puis, prenant sa part, elle vint

s’asseoir à côté de lui. Elle ne lui posa aucune ques­

tion jusqu’à ce qu’il ait fini de manger et l’observa,

songeuse. Comme il ressemblait à Kinza ! Tout était

semblable : les yeux noirs, brillants, le grand front,

l’ovale du visage, les pommettes saillantes, le menton

bien dessiné, la bouche volontaire. L’assiette soigneu­

sement essuyée avec le pain et la dernière miette ava­

lée, elle parla avec une assurance qu’elle était loin

d’éprouver :

- Hamid, sais-tu qui a volé ta petite sœur ? Si oui, tu

dois me le dire car je veux la reprendre.

La jeune femme était brisée de fatigue et elle trem­

blait de se tromper. Ferme au début, sa voix se brisa et

ce fut ce qui rassura Hamid. Non, il ne s’agissait pas

d’un guet-apens. C’était là le cri sincère d’un cœur

aimant. Conquis, l’enfant se rapprocha, posa sa tête

sur ses genoux, puis tournant vers elle un visage

bouleversé :

-Je pense que c’est mon beau-père qui l’a enlevée,

dit-il. Je l’ai vu hier qui la guettait sur le marché. Il

vous a suivies partout sur la place mais je croyais,

qu’avec vous, Kinza ne craignait rien.

Si l’infirmière se réjouit de ce succès inespéré, elle

155

n’en montra rien. Le moindre faux mouvement pou­

vait réduire l’enfant au silence. Tranquillement, elle

continua :

- Où habite ton beau-père ?

Hamid donna le nom de son village.

- Savait-il que Kinza était avec moi ?

- Non.

Elle se hasarda :

- Pourquoi l’as-tu déposée dans mon couloir ce cer­

tain soir ?

- Ma mère m’avait dit de le faire.

- Pourquoi ?

- Mon beau-père ne voulait pas de Kinza. Il allait la

vendre à un mendiant. Kinza aurait été très malheu­

reuse. Alors ma mère vous l’a envoyée.

- Et maintenant ?

- Le père va la vendre. Tout ce qu’il veut, c’est de

l’argent.

La jeune femme frissonna. Le sort de Kinza était

sire qu’elle ne l’avait imaginé. Il fallait agir à tout

prix. Elle continua prudemment son enquête.

- Ton village est-il loin d’ici ?

- A deux journées de cheval. Le père aura sûrement

profité d’un camion de marchandises. Alors, c’est seu­

lement six heures.

- Et toi ? Comment es-tu venu ?

- En partie en camion, surtout à pied.

- Et Kinza ?

- Sur mon dos.

Il en parlait comme s’il s’agissait d’une petite pro­

menade en ville. Elle s’émerveilla de son courage. Nul

156

doute qu’après avoir tant risqué pour Kinza, il ne

fasse maintenant tout son possible pour l’aider !

- Et si je me rends dans ton village et offre à ton

beau-père plus d’argent que le mendiant, me laissera-

t-il Kinza ?

- Peut-être, pourquoi pas ? Mais comment trouverez-

vous la maison ? Il y en a beaucoup dans mon village

et elles sont éparpillées sur la colline.

- Tu vas venir avec moi pour me la montrer.

- Je ne peux pas. Le père va me battre à mort.

- Tu n’as pas besoin de te faire voir. Tu me la mon­

treras de loin.

- Mais tout le monde me connaît au village. Ils me

dénonceront.

- Nous arriverons après le coucher du soleil dans

l’auto du monsieur anglais. Personne ne te verra. Dis,

Hamid, tu vas le faire pour sauver Kinza ?

Dans son ardeur, la jeune femme se pencha sur lui

et posa ses mains sur ses épaules. Indécis, il se grattait

la tête, luttant contre ses frayeurs.

- Hamid, supplia-t-elle, si tu refuses, je ne peux rien

faire. Kinza ira avec le mendiant. Elle souffrira du

froid, de la faim dans les rues de la grande ville et elle

vivra toute sa vie dans le noir. Si je la reprends, elle

sera heureuse, elle connaîtra le Seigneur Jésus et

grandira, le cœur plein de lumière et de joie. Si

souvent je t’ai parlé de Lui, Hamid. Crois-tu en Lui à

présent ?

Il lui adressa un regard rempli d’un timide amour.

- J’aime beaucoup le Seigneur Jésus, dit-il simple­

ment. Il a ôté mes péchés et rempli mon cœur de joie.

157

La jeune femme recueillit cette confession avec

empressement.

- Alors il peut aussi te fortifier et enlever tes crain­

tes. Le livre de Dieu dit que le parfait amour de Jésus

chasse nos craintes. Il n’y a plus de place dans nos

cœurs pour la peur. Nous allons lui demander,

Hamid, de le faire et de sauver Kinza.

Docile, Hamid ferma les yeux et éleva ses mains en

forme de coupe comme s’il allait recevoir une pluie de

bénédictions. Il répéta les phrases de l’infirmière, les

faisant siennes. Pendant qu’il priait, l’Esprit divin lui

inspira des pensées nouvelles et positives : Jésus

l’aimait trop pour laisser son beau-père le battre ! Et

puis, quelle chance, ce voyage dans la belle auto grise

du monsieur anglais !

Il fut donc tout disposé à accepter d’entrer dans le

plan de l’infirmière et la quitta tout heureux. En tra­

versant la place du marché, il se vit, derrière la vitre

de la voiture, disant fièrement adieu à ses amis, verts

de jalousie. Dans la nuit, une brise légère vint rafraî­

chir ses joues brûlantes d’excitation. Il ne doutait

absolument pas du succès de l’expédition. Tout ce que

son beau-pèrre vint rafraîchir ses joues brûlantes

d’excitation. Il ne doutait absolument pas du succès

de l’expédition. Tout ce que son beau-père voulait,

c’était de l’argent, et l’étrangère en proposerait bien

plus que le mendiant !

Hamid parti, Rosemarie se rendit de suite à l’hôtel

parler de son programme avec Monsieur et Madame

Trift. Elle ne les avait pas revus. Ils l’avaient prévenue

que Jenny étant tellement énervée, bouleversée, ils

158

iraient pique-niquer avec elle sur les hauts plateaux.

La fillette n’avait cessé d’échafauder des plans, plus

saugrenus les uns que les autres, pour délivrer Kinza

et elle refusa de partir. Une véritable scène s’en suivit

et ce fut une Jenny sombre comme un jour d’orage

qu’ils emmenèrent, tassée au fond de l’Austin.

Rosemarie les aperçut tous deux, abattus, déprimés,

dans le salon de l’hôtel. Ils étaient venus chez elle au

moment où elle guettait Hamid sur la colline et ne

l’avaient pas trouvée. Ils accoururent, interrogateurs :

- Quelque chose de neuf?

- Oui, répondit Rosemarie incapable de dissimuler

son excitation.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et, penchée

en avant, leur fit part de toute l’histoire.

- Excusez-moi, j’ai tout arrangé avec Hamid sans

vous consulter. J’étais sûre que vous seriez d’accord ;

vous êtes si gentils pour Kinza. Nous pourrions partir

demain après le repas de midi. Cela fait à peu près

quatre heures d’auto. Nous arriverions ainsi à la

tombée de la nuit. Hamid dit qu’il faut marcher assez

longtemps depuis l’endroit où on peut garer la

voiture. Nous serions de retour au petit jour. Etes-

vous d’accord ?

-Bien sûr que oui, s’écria Madame Trift avec

ardeur. Vous irez avec John, Hamid et toi. Moi, je

resterai avec Jenny. Il vaut mieux qu’elle ne soit pas

du voyage. Bien sûr, elle pourrait dormir dans l’auto

mais il faudrait la réveiller en arrivant.

- Quelle scène, si on ne l’emmène pas ! remarqua

Monsieur Trift.

159

Ils se regardèrent en soupirant.

-Jenny est-elle au lit? intervint Rosemarie. Dort-

elle ou puis-je monter lui parler ?

Monsieur et Madame Trift échangèrent un coup

d’œil. Il y eut un moment de silence.

- Oui, va, dit Elisabeth. J’espère que tu la trouveras

dans de meilleures dispositions. Elle t’aime beaucoup.

Moi, je me sens complètement impuissante. Nous

avons eu une journée épouvantable. Elle n’a pas

arrêté de grogner pendant toute la promenade. Elle

voulait rester ici et t’aider à trouver Kinza. Je sais bien

qu’elle a été malade mais cela ne justifie pas sa façon

de se conduire en enfant gâtée qui ne peut supporter

d’être contrariée.

-C’est pourquoi je l’ai envoyée au lit dès notre

arrivée, ajouta Monsieur Trift d’un air sombre. Elle

doit être de très mauvaise humeur. Elle l’a pris très

mal, n’étant pas habituée à être punie. Je ne sais dans

quel état tu vas la trouver, notre pauvre petite. Et elle

va faire une belle scène encore si elle apprend que

nous ne l’emmenons pas demain !

- Pauvre Jenny, s’écria Rosemarie. J’y vais.

Lentement, elle monta l’escalier et frappa à la

porte. Pas de réponse. Elle tourna la poignée et entra.

- Qu’est-ce que vous voulez ? dit une voix maus­

sade sortant de dessous les couvertures. Ne vous ima­

ginez surtout pas que je dors, si c’est ce que vous

venez voir.

- C’est moi, Jenny, annonça tranquillement la jeune

femme en s’asseyant sur le lit.

Jenny se dressa, embarrassée : elle qui jouait auprès

160

de sa tante le personnage d’une petite fille aimable !

Ses parents venaient certainement de la mettre au

courant. Or ils se trompaient complètement à son

sujet. A elle donc maintenant d’expliquer à sa tante sa

manière de voir et cette dernière se rangerait de son

côté.

- Oh ! Tanty, s’écria-t-elle, éclatant en pleurs. Quel

bonheur que tu viennes ! J’ai pensé à Kinza toute la

journée.

-Oh ! pas du tout, répliqua la jeune femme sans se

démonter. C’est à toi que tu as pensé ! C’est pourquoi

tu es si malheureuse, comme tous les égoïstes qui n’en

peuvent faire à leur tête.

-Ce n’est pas vrai, hoqueta Jenny en colère. Tu n’y

comprends rien, pas plus que Papa et Maman. Je me

fais tellement de souci pour Kinza et ils m’ont obligée

d’aller dans un endroit où je ne pouvais ni la trouver

ni avoir de ses nouvelles.

-Avoir des ses nouvelles n’aurait pas aidé Kinza.

Tu ne voulais que satisfaire ta curiosité. En attendant,

tu as rendu la vie impossible à tes parents et cela, c’est

de l’égoïsme, ou je ne m’y connais pas !

Ne trouvant rien à répondre, Jenny se contenta de

répéter d’un ton désespéré :

- Tu n’y comprends rien !

La jeune femme s’agenouilla et attira la petite fille

rouge de colère contre elle.

-Tu as toujours eu tout ce que tu voulais et tes

parents te comblent de cadeaux. Tu ne penses qu’à toi

et tu es le centre de l’univers. Dès que quelque chose

ne va pas comme tu veux, tu crois que c’est la fin du

161

monde. Plus tu grandiras, Jenny, plus tu verras de

choses qui blessent ou ennuient, et tu deviendras une

femme aigrie, malheureuse. Déjà, vois-tu, tu n’as pas

le temps d’aimer les autres. Tu es bien trop occupée

de toi-même !

Jenny resta sans voix. Jamais on ne lui avait parlé

de la sorte. Ses parents, généralement, mettaient fin à

ses incartades par un :

-Oublions cela, chérie. Tu ne l’as sûrement pas fait

exprès.

Peut-être sa tante disait-elle en partie la vérité.

C’est vrai qu’elle était souvent très malheureuse parce

qu’elle ne pouvait en faire à sa tête. Ce serait quand

même bien agréable de vivre autrement ! Elle se rap­

pelait cette camarade d’école qui n’avait pas pu avoir

de leçons d’équitation, ni une jolie toilette pour une

fête, parce que son père n’en avait pas les moyens, ce

gui ne l’avait pas empêchée de jouir parfaitement de

la « garden-party » dans une vieille robe de sa sœur !

Jenny en avait conclu qu’elle était faite d’une autre

pâte qu’elle !

-Je ne peux pas m’en empêcher dit-elle enfin d’une

petite voix mouillée. Et puis, j’aime certaines person­

nes, Maman, Papa, toi et Kinza, et des tas d’autres.

- Celles qui te conviennent. Et dès qu’elles résistent

à tes caprices, tu ne te gênes pas pour leur faire de la

peine, comme à tes parents aujourd’hui.

Un nouveau silence. Jenny se rapprocha de la jeune

femme agenouillée près d’elle. Il était inutile d’essayer

de se faire admirer par sa tante ; elle avait l’air de la

connaître vraiment à fond. Curieusement, elle en

162

éprouva un sentiment de délivrance. Elle allait pou­

voir enlever son masque et lui confier ce qui se passait

tout au fond de son cœur d’enfant, ce qu’elle ne vou­

lait pas s’avouer à elle-même.

-Je *voudrais* être bonne et heureuse, murmura-

t-elle. Je *voudrais* rendre heureux Papa et Maman...

mais je ne peux pas. Je ne peux pas m’empêcher de

me mettre en colère.

- Oui, je sais, répondit sa tante d’un air pensif. C’est

très, très difficile. En fait, c’est impossible. Il n’y a

qu’une seule façon d’y arriver : inviter Jésus à le faire.

Au début, ce n’est pas facile car nous aimons mieux

faire notre volonté, et il faut tout le temps répéter:

« Non ma volonté, mais la tienne ». Mais après

quelque temps, il se passe quelque chose de merveil­

leux. Plus nous apprenons à connaître le Seigneur

Jésus, plus nous lui parlons, plus il nous parle, et peu

à peu nous arrivons à l’aimer tellement que nom

désirons ce qu’il désire et nous voulons ce qu’il veut

Alors ça devient facile puisque la Bible dit que, si

nous voulons ce que Jésus veut, nous n’avons qu’à le

lui demander et nous l’obtenons. Et, bien sûr, nous

devenons des gens satisfaits, très heureux.

-Je ne saisis pas très bien, murmura tristement

Jenny.

- Je le crois, approuva sa tante. Cela semble

compliqué. C’est plus simple ainsi : au départ nous

demandons à Jésus de nous pardonner, de chasser

notre égoïsme et de venir prendre la place, la

première, dans notre vie. Quand il est en nous, nous

commençons à l’aimer. Il nous aime tellement ! Plus

163

tu aimes quelqu’un, plus tu as envie de le regarder, de

vivre près de lui. C’est ce qui se passe avec Jésus.

Alors nous nous mettons à lui ressembler et à vouloir

ce qu’il veut. C’est comme quand tu regardes une

lumière, tu reflètes cette lumière et tu brilles, toi aussi.

- Oh ’. je vois, fit Jenny.

Elle ne pleurait plus. A moitié endormie, elle se

tenait maintenant toute tranquille. Au bout d’un

moment, Rosemarie reprit :

- En fait, Jenny, je venais te donner des nouvelles

de Kinza. Nous avons découvert où elle est et demain,

ton père, Hamid et moi, nous irons dans son village

pour convaincre son beau-père de nous la rendre.

- Oh, où ? quand ? comment ? s’exclama Jenny en

bondissant hors du lit. Dis-moi vite. Puis-je y aller,

moi aussi ?

-Non. Maman pense que nous reviendrons trop

tard et moins nous serons nombreux, mieux cela

vaudra. Voilà une bonne occasion de te racheter ! Tu

vas obéir gentiment, sans bouder. Maintenant, je vais

te raconter comment j’ai appris où se trouve Kinza.

Jenny, recouchée, écouta humblement. Tout sem­

blait s’arranger, après tout. Et la veille, n’avait-elle

pas fait une promesse ? « Si Kinza revient... »

- Tanty, murmura-t-elle, repentante, à moitié

enfouie dans l’oreiller, demande à Maman de monter.

Je voudrais lui dire que je regrette et que demain je

serai sage.

164

XVIII

Le lendemain, il faisait très beau. Au début de

l’après-midi, le « commando » se mit en route. Sur la

place ensoleillée, Jenny, s’efforçant de faire bonne

figure malgré son désappointement, les regarda partir,

serrant la main de sa mère. Hamid, ravi de se trouver

installé comme un prince sur le siège arrière de cette

magnifique auto, saluait, plein de condescendance, la

foule de galopins qui, bouche bée d’admiration, cou­

rait derrière eux. Pieds bronzés et agiles, vêtements au

vent, ils les escortèrent de huées jusqu’à ce que l’auto

ait pris assez de vitesse pour les distancer. Hamid,

hurlait, à moitié hors de la portière, et Rosemarie dut

le tirer par les pantalons pour le forcer à s’asseoir.

Ce fut un merveilleux voyage. Hamid se revit gra­

vissant péniblement cette même blanche colline dans

la poussière et la chaleur du soir avec Kinza sur son

dos. Alors, il était si las qu’il n’avait pu admirer le

paysage mais, à cette heure, il voulait tout voir et ne

cessait, comme un animal en cage, d’aller d’une vitre

à l’autre. A perte de vue s’étendaient des champs de

blé en herbe brillant au soleil et des talus couverts de

fleurs multicolores. L’eau ruisselait dans les fossés, au

bord de la route, vers la rivière, ruban bleu au fond de

la vallée, entre les lauriers-roses. Dans les prairies, des

165

cabris et des agneaux noirs gambadaient sur leurs

pattes flageolantes. Çà et là, des bœufs, pliant sous le

joug, tiraient des charrues de bois rudimentaires. Les

paysans labouraient sans grand espoir car la saison

des pluies allait se terminer. Les rivières et le fleuve

tariraient et tout ce pays si verdoyant allait jaunir et

devenir une étendue rôtie par le soleil.

Dans la vallée, les voyageurs longèrent la rivière

entre de petites collines couvertes de buissons en

fleurs. L’air était chargé de parfums. Fatigué, Hamid

se pelotonna sur le siège et s’endormit. Quand il se

réveilla, la voiture était arrêtée au sommet d’une

crête. De tous côtés, on ne pouvait voir que des mon­

tagnes. Monsieur Trift et Rosemarie étaient en train

de manger des sandwichs et de boire du thé. Hamid

passa la tête à la portière et reçut sa part, un petit pain

au lait saupoudré de sucre. Calé contre la banquette

de cuir, léchant le sucre, il se demanda s’il était possi­

ble que le Ciel lui réserve encore d’autres merveilles.

Une pensée, pourtant, gâchait son plaisir tandis que

l’auto grise, dans la lumière irréelle du soleil descen­

dant sur les monts, filait vers son village et vers son

beau-père. Il n’avait pas vraiment peur. Ses compa­

gnons lui avaient assuré qu’il n’avait rien à craindre.

Mais il était troublé. 11 appuya sa tête contre la vitre et

médita en silence. Chaque tour de roue le rapprochait

de sa mère et il languissait tellement d’elle ! Que ce

serait dur d’être si près et de ne pouvoir lui parler !

Deux grosses larmes vinrent s’écraser sur le cuir bril­

lant.

Un reniflement parvint aux oreilles de l’infirmière

166

qui se retourna. A la vue du petit visage en pleurs, elle

étendit la main et la posa sur les genoux sales. Ce fut

un léger réconfort. Elle était bonne, gentille, sa meil­

leure amie... mais elle n’était pas sa maman.

L’auto s’engagea sur une grande route, laissant une

ville à sa droite. De nombreuses autos, aussi belles

que la leur, les dépassaient en sifflant. Hamid en

oublia son chagrin et reprit son va-et-vient, captivé

par les éclairs que faisaient les pare-brise et les caros-

series luisantes. Si seulement on pouvait descendre

vers le port et voir les grands bateaux se balancer sur

leur ancre ! Mais non. On vira vers la montagne parmi

les collines dénudées. Là, dans les vallées, vivait de

façon primitive toute une population sous ses toits

couverts de chaume.

Le soleil se couchait dans une gloire de rayons

aveuglants. Des enfants ramenaient leurs chèvres à la

maison et, plusieurs fois, l’auto dut s’arrêter parce

qu’un petit pâtre et son troupeau, sombres silhouettes

sur le couchant cuivré, traversaient la route. Puis la

lumière faiblit. Chaud, bienfaisant, le crépuscule

tomba. Au loin, Hamid reconnut la montagne de son

village, deux étoiles brillantes dans le ciel au-dessus

d’elle. Son cœur battit plus vite et il avala sa salive.

Monsieur Trift roulait au ralenti. Le chemin plein

de pierres secouait les voyageurs.

Il faisait nuit quand ils atteignirent la place du mar­

ché bien connue. Les eucalyptus frémissaient et les

bâtiments administratifs se détachaient, tout blancs,

sous la lune. Ils passèrent devant les boutiques sans

167

être arrêtés et se garèrent enfin, la route devenant

impraticable.

L’infirmière confia la garde de l’auto à un gamin

debout près d’une porte. Sortant furtivement de

l’auto, Hamid, qui le connaissait, s’empressa de se

cacher derrière un olivier. Quelle chance qu’il fasse

nuit ! Il remarqua tout près un champ de blé. A noter

en cas de danger. L’enfant se détourna. Alors, sans un

mot, résolu, il s’engagea sur le sentier familier, ses

compagnons sur les talons. Les souvenirs lui reve­

naient en foule. L’oued où il avait si souvent abreuvé

ses chèvres miroitait au clair de lune. Il foulait le

chemin où tant de fois, dans la chaleur des soirs d’été,

il avait porté Kinza au retour du marché. Ici, la fon­

taine où lui et Rahma remplissaient leurs seaux à

l’heure de la rosée. A sa gauche, le cimetière aux trois

petites tombes ornées de soucis, et en face de lui, au

sommet de la colline, les lumières des dernières mai­

sons de son village. Encore quelques pas et il aperçut

le quinquet et la lueur des braises rougeoyantes de sa

propre maison. Il s’arrêta et attendit que ses compa­

gnons, essoufflés, l’aient rejoint.

- Là, dit-il, pointant son doigt, la troisième à partir

du figuier. Vous n’avez qu’à pousser le portail, il n’a

point de loquet; n’ayez pas peur du chien : il est atta­

ché. Et rappelez-vous que vous m’avez promis de ne

rien dire au père.

- Oui, Hamid, c’est promis. Si ton beau-père nous

accompagne à l’auto, cache-toi jusqu’à ce qu’il soit

parti. Nous t’attendrons. Sinon, reste par là, quelque

part.

168

Us s’engagèrent avec précaution sur le sentier pier­

reux et Hamid s’éloigna en direction des taillis au bas

du cimetière. Il s’y blottit, les mains autour des

genoux, et revécut le moment où, à minuit, il avait

passé là en ayant peur des mauvais esprits. Il se rendit

compte soudain qu’il n’était plus effrayé. Pourquoi ?

Il comprit. Il avait appris un cantique : « Il est un

pays merveilleux » où il savait qu’il entrerait, son

cœur étant purifié. La mort n’était plus qu’une simple

porte donnant sur la gloire de la maison de Dieu, et

non plus le pays des ombres et des âmes perdues.

L’infirmière avait expliqué que les tout-petits qui ne

pouvaient distinguer le bien du mal y sont les bien­

venus. Il avait su alors que ses petits frères et sa sœur y

étaient à l’abri et en paix. Il eut soudain envie d’y être,

lui aussi, au lieu de faire le chien couchant sur le seuil

de son propre foyer. Il éprouvait une telle nostalgie du

feu pétillant, des chèvres fouillant sa main de leur

museau, de Rahma et par-dessus tout, de sa mère. Un

appel inarticulé s’élança de son cœur vers elle. Elle

allait l’entendre et venir.

Rosemarie et Monsieur Trift venaient d’atteindre le

hameau. A la lumière d’une lampe de poche, ils

s’avancèrent, l’un derrière l’autre, sur le sentier

boueux qui conduisait à la maison de Hamid. Après

avoir poussé le portillon, ils s’immobilisèrent, hési­

tants, dans le carré de lumière que projetait la porte

ouverte.

Un cliquetis métallique les avertit que le gros chien

noir se levait, tirant sur sa chaîne. Assis face à la

porte, un homme avec une grande barbe jeta un coup

169

d’œil, les vit et, se levant d’un bond, traversa la pièce.

Il y eut un rapide échange de paroles à voix basse,

puis le maître de maison s’avança, souriant et se

confondant en politesses. Il les pria d’entrer et de par­

tager leur modeste repas. Rosemarie et Monsieur Trift

se courbèrent pour entrer par la porte basse dans la

petite pièce enfumée, la balayant du regard.

Devant le feu, une jeune femme au visage triste et

résigné était accroupie, une timide fillette aux yeux

sombres blottie contre elle. Dans un coin, adossée à

un tas de couvertures, une vieille femme. Elle ne se

leva pas pour les saluer. Sans un mot, elle les obser­

vait, en éveil. Le maître de la maison, étendant à terre

une peau de mouton, y fit asseoir les visiteurs, le dos

tourné à la vieille. Aucune trace de Kinza. La jeune

femme sentit son cœur flancher. Se seraient-ils four­

voyés ?

Elle parla avec fermeté.

- Je suis à la recherche de Kinza, votre petite fille

aveugle. Depuis sept mois, elle m’a été confiée par

son frère. Je me suis attachée à elle et je voudrais la

reprendre. Elle est votre enfant et vous en disposez

mais je suis prête à donner un bon prix pour l’avoir à

moi. Il va de soi que sa mère pourra venir la voir

quand elle voudra.

Silence. Pris par surprise et impressionné par son

assurance, Si Mohamed hésitait. Elle avait parlé

d’argent — que ne ferait-il pas pour de l’argent ? — et

elle en donnerait bien plus que le mendiant. D’un

autre côté, il risquait d’être accusé de rapt d’enfant.

Personne n’avait vu la petite, arrivée la veille enroulée

170

dans un sac à pommes de terre. Et puis s’ajoutait la

question des vêtements. Il les avait vendus ce matin

même à des Espagnols. Non, vraiment, c’était prendre

trop de risques. Avec un étonnement parfaitement

joué, il éleva les mains.

- Mais je ne sais rien de cet enfant, s’écria-t-il, indi­

gné. C’est vrai que son frère a disparu avec elle, il y a

sept mois, mais depuis je n’ai eu aucune nouvelle. Le

garçon ne vous a pas menti en disant que cette maison

est la sienne mais l’enfant n’y est pas. Je n’ai aucune

idée où elle peut être. Si je la trouve, je serai enchanté

de vous la remettre.

Nouveau silence. Le regard de Rosemarie croisa

celui de la jeune femme qui la fixait avec insistance

et... était-ce un jouet de son imagination ? d’un léger

signe de tête, indiqua la vieille femme derrière elle.

Rosemarie se retourna d’un bond. Une seule

cachette possible : le tas de couvertures ! Faisant fi de:

convenances, elle sauta sur ses pieds, traversa vive­

ment la pièce et, par trois fois, très distinctement,

lança le nom de Kinza.

Si Mohamed pâlit. La vieille femme s’agrippa aux

couvertures. Trop tard ! Kinza que l’on venait d’arra­

cher aux bras de sa mère pour la jeter à terre sur le sol

tout froid n’était qu’à moitié endormie. En entendant

la voix familière, tant aimée, elle n’eut qu’un cri et se

souleva, luttant de toutes ses forces contre la vieille

femme qui voulait l’en empêcher. Rosemarie, renver­

sant presque cette dernière et arrachant les couver­

tures, prit dans ses bras la petite qui se pendit à son

cou, accrochée à elle pour ne plus la lâcher.

171

Son ravissement ne pouvait se décrire. Ses terreurs

envolées, elle se retrouvait à l’abri des bras protec­

teurs. Ces deux jours écoulés n’avaient été pour elle

qu’un long cauchemar : froid et cahots sur le plancher

du camion, gifïles pour la faire taire, faim, peur, poi­

gnes de fer l’arrachant aux bras de sa mère. C’était fini

maintenant. La voix chérie l’avait libérée et personne,

elle en était sûre, ne pourrait l’enlever à cette étreinte

aimée. Elle se détendit et s’abandonna, paisible.

L’étrangère fit face. Pâle de colère, affolé,

Si Mohamed se dressa, menaçant. Monsieur Trift fit

un pas, prêt à s’interposer. Sa carrure en imposait.

L’homme se rendit compte qu’il valait mieux faire

bonne mine à mauvais jeu et négocier au mieux. Son

expression changea sur le coup et jouant l’amusement

devant la joie de Kinza :

- Là, dit-il en riant nerveusement, vous l’avez trou­

vée. Elle tient beaucoup à vous et je sais qu’elle sera

contente et bien soignée... Donc, combien paierez-

vous pour elle ? Et elle sera vôtre !

Dûment renseignée par Hamid, Rosemarie avança

un chiffre bien plus élevé que celui du vagabond.

Pressé de voir ces visiteurs indésirables tourner les

talons, Si Mohamed, que tracassait aussi le vol des

habits, tomba de suite d’accord. Il s’approcha, main

tendue, se confondant en compliments sur l’honneur

fait à Kinza; mais celle-ci, au son de cette voix détes­

tée, se rejeta en arrière et se cramponna, terrifiée, au

cou de la jeune femme.

Rosemarie, comptant l’argent, se pencha sur elle.

172

-N’aie pas peur, Kinza, murmura-t-elle. Il ne peut

te toucher. Tu es ma petite fille à présent.

Rassurée, Kinza prit son pouce et s’abandonna,

confiante. Elle ne se doutait ni de la longueur du

voyage entrepris pour la retrouver ni du prix élevé

versé pour elle. Des lèvres qui ne lui avaient jamais

menti, elle avait entendu : « N’aie pas peur. Tu es ma

petite fille à présent ». Toutes frayeurs envolées, en

présence même de son ennemi, elle s’endormit, paisi­

ble, dans les bras de la jeune femme.

Il ne restait rien d’autre à faire que de partir au plus

vite avant que d’autres difficultés ne surgissent.

Rosemarie murmura un bref adieu à l’adresse de la

vieille femme et de Si Mohamed, puis se tourna vers

la mère de Hamid. Près du récipient plein de braises,

le siège était vide ! Seule, une petite fille la regardait

gravement, les yeux grands ouverts.

Zohra s’était glissée hors de la pièce pendant le\*

transactions et, indifférente à la colère de son mari

pour cet acte inconsidéré, dévalait le sentier qui sor­

tait du village. Butant dans l’obscurité, elle appelait

son fils à voix basse.

Elle le devinait tout proche. Qui d’autre que lui

aurait pu montrer la maison ? Elle sursauta, pourtant,

quand une blanche petite silhouette, fantôme au clair

de lune, sortit en courant de l’ombre des oliviers en

bordure du cimetière et vint lui baiser la main. Elle

l’attira, anxieuse, sous le couvert des arbres et là, tapie

contre un tronc noueux, elle dévora du regard le petit

visage tourné vers elle.

- Mon fils, mon fils, murmura-t-elle, car elle savait

173

que son temps était compté, comment vas-tu ? N'y

a-t-il aucun mal pour toi (10) ?

-Non, mère, chuchota-t-il. Je travaille à la ville et

tout va bien. Mais le père? Et Kinza? ... L’ont-ils

eue ?

Sa mère inclina la tête.

- La dame anglaise a payé. Kinza est sa fille main­

tenant. Plus rien à craindre pour elle. Tout ira bien.

Elle n’aura pas besoin de mendier. Elle ne sera pas

battue. Mais toi, mon fils... reviens. Tu me manques

tellement !

Lentement, Hamid fit non de la tête.

-Je n’ose pas, souffla-t-il. Père me battrait à mort.

J’ai du travail. Je peux vivre et je mange tous les soirs

chez l’infirmière anglaise. Et puis, elle a un livre sur

Jésus. Tu sais, cet homme dont tu m’as parlé, qui

prenait les enfants dans ses bras. Ce livre enseigne le

chemin de Dieu pour aller au ciel. Ce qu’elle nous

apprend réjouit mon cœur et je désire en savoir

davantage.

Il parlait avec ferveur et elle l’attira contre elle. Il

avait grandi mais restait si maigre et, pour elle, un

petit garçon. Pourtant, il avait su trouver tout seul le

chemin du bonheur. Un rayon de lune passa entre les

feuilles d’argent et elle vit son visage rayonnant. Si

seulement elle pouvait partir avec lui ! Elle, elle était

sans joie...

- Alors, reviens, raconte-moi, supplia-t-elle. Je

désire aussi être heureuse. Le père ne te battra pas. H

doit payer un garçon pour garder ses chèvres et se

174

plaint souvent de ton absence. Il sera content de

t’avoir.

La tête appuyée contre l’épaule de sa mère, Hamid

réfléchissait. Il était las de vivre sans foyer, las de se

débrouiller tout seul, las d’essayer d’être un homme

avant l’âge. Tout ce qu’il désirait, c’était de redevenir

un petit garçon, blotti sans fausse honte contre sa

mère dans le noir, et de la suivre à la maison.

Non. S’il faisait cela, il n’apprendrait jamais à lire et

peut-être oublierait-il le chemin du ciel. D’autre part,

il redoutait quand même son beau-père. Après un

long silence, il se décida :

-Je vais m’en aller, murmura-t-il. J’apprendrai à

lire le Livre. Puis, au moment de la moisson, je

reviendrai et je te raconterai tout ce que je saurai. Toi,

obtiens du père qu’il ne me batte pas.

Des pas retentirent sur le sentier et la lumière d’un

lampe de poche se braqua sur eux. Ils se levèrer

rapidement et, s’avançant dans la clarté de la lune, 1J

mère se pencha pour embrasser furtivement son bébé

endormi. Elle murmura une bénédiction à l’infirmière

et tendit la main à son fils. Puis, sans un mot, elle se

dirigea vers la colline et tout ce qui l’y attendait, sans

peur, heureuse. Kinza était sauvée à tout jamais. Elle

avait revu son fils. Tout allait bien pour lui et il avait

promis de revenir. Que lui fallait-il de plus ?

La petite troupe courait vers la vallée. Monsieur

Trift portait Kinza, Rosemarie la lampe, et Hamid,

connaissant chaque pierre du sentier, bondissait en

avant. Ils arrivaient à l’auto quand ils entendirent

derrière eux des pas précipités et des cris de colère.

175

Si Mohamed ! Le retour de sa femme, le visage

illuminé de joie, avait confirmé ses soupçons éveillés

par sa disparition.

- Mon beau-père ! hoqueta Hamid et il se précipita

vers l’auto comme un lapin pris en chasse. Trouvant

la portière fermée à clef, il se mit à danser sur place,

poussant des cris d’effroi. L’infirmière, leste pour son

âge, le serrait de près. Monsieur Trift, lui lançant

Kinza comme un paquet de linge sale, tourna la clef

dans la serrure, se glissa au volant, mit le moteur en

marche et ouvrit la porte arrière. L’infirmière, Kinza,

Hamid s’y engouffrèrent et l’auto démarra dans un

rugissement de triomphe. Traversant la place déserte

à quarante à l’heure, elle s’éloigna, cahotant terrible­

ment, laissant Si Mohamed planté là sous les eucalyp­

tus, furieux, à bout de souffle, tandis que son effronté

de beau-fils, renversé sur la banquette, partait d’un

;rand éclat de rire.

Cinq minutes plus tard, chacun s’installa, remis de

ses frayeurs. Kinza dormait à poings fermés, brisée

par les affres des jours précédents. Hamid s’accouda à

la portière et contempla les pics jumeaux qui se dres­

saient au-dessus de son hameau, hauts, distants,

jusqu’aux étoiles.

A leur pied se nichait son village où jamais le nom

de Jésus Sauveur n’avait été prononcé. Il n’avait plus

le mal du pays. Il savait qu’il allait revenir, à pied,

tout seul, un soir d’été, parmi les champs mûrs pour

la moisson. Et il n’aurait aucune crainte car une

lumière brillerait sur son sentier, plus vive que celle

du soleil sur les blés, une lumière qui dissiperait les

176

ombres du péché et de la peur, la lumière de Celui qui

a dit : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit

ne marchera pas dans les ténèbres mais il aura la

lumière de la vie ».

177

XIX

Tandis que la voiture emportait Hamid, Jenny avait

longtemps agité son mouchoir. Fermement décidée à

surmonter sa déception, elle souriait bravement pour

faire plaisir à sa mère. Que c’était difficile ! Quelle

belle aventure aurait été pour elle cette expédition au

pays de Hamid pour arracher Kinza à son méchant

beau-père ! Mieux qu’un conte de fée... L’Austin dis­

parue, elle resta là, plantée sur la place du marché.

Elle devait rester à l’arrière. Le pire de tout, elle avait

promis d’être sage ! Si seulement elle pouvait piquer

une colère et distribuer de bons coups de pied autour

d’elle, quel soulagement ! Bien qu’au fond cela

n’aurait fait qu’aggraver les choses, elle le savait.

Elle tint donc courageusement sa promesse et, se

tournant vers sa mère d’un air résolu, lui demanda ce

qu’elle comptait faire.

Devant les bonnes dispositions de sa fille, Madame

Trift s’empressa de chercher à lui faire passer le temps

le plus agréablement possible. Il faisait très beau et la

campagne en fleurs semblait les inviter.

- Quelle belle journée pour un pique-nique, s’écria-

t-elle pleine d’entrain, et puis nous n’avons pas

terminé Annabelle. Allons acheter au marché quelque

chose de bon, puis nous irons nous asseoir au soleil

179

sur la colline. Il manque encore beaucoup de fleurs

sauvages dans ton herbier et nous allons bientôt

partir.

Jenny eut un sourire contraint. Tant qu’elle ne

reverrait pas Kinza saine et sauve, que lui importaient

Annabelle, les fleurs sauvages et tout le reste ! Tout de

même, un pique-nique avec sa mère serait agréable et

pourrait l’aider à trouver le temps moins long. Elle la

suivit donc au marché où elles achetèrent des bana­

nes, des gâteaux aux noix et une miche de pain. Elles

durent même réveiller le marchand qui dormait au

soleil.

Elles préparèrent des sandwichs au miel dans leur

chambre, se firent remplir leur thermos, puis emballè­

rent le tout avec le livre de Jenny, le carnet de croquis

de Madame Trift, dans un panier que Jenny - ô sur­

prise ! - s’offrit à porter. Sa mère lui lança un coup

’œil inquiet. Que lui arrivait-il ? Elle ne semblait pas

aalade. Ses joues roses respiraient la santé. Elle

bavardait moins que d’habitude cependant.

Main dans la main, elles sortirent de la ville par les

remparts en ruines pour descendre vers la vallée. Sur

l’autre rive, les oliveraies baignées de soleil s’en­

cadraient dans l’arche du vieux porche et le grand

cerisier au milieu du champ de blé tendre continuait à

ployer sous ses fleurs. Arrivées en pleine campagne,

elles traversèrent le pont en dos d’âne aux parapets

couverts de lierre et grimpèrent parmi les vergers et

les bosquets jusqu’aux pentes sauvages où margueri­

tes, soucis et boutons d’or s’égayaient parmi les

rochers. Jenny s’allongea, fixant le bleu du ciel. Sa

180

mère lui lut deux chapitres d’Annabelle, puis, s’aper­

cevant que sa fille, perdue dans ses pensées, n’écoutait

plus, proposa de déballer leurs provisions.

Tout en mangeant, elle repérèrent dans la ville toute

blanche qui s’étageait sur la colline en face d’elles, les

fenêtres de l’hôtel, le toit de Rosemarie et le nid de

cigogne sur la tour. Jenny qui, à cause de sa déception,

avait à peine mangé depuis le matin se découvrit une

faim de loup. Encouragée par sa mère, elle termina

jusqu’à la dernière miette sandwichs et bananes. Puis

Madame Trift prit son carnet pour esquisser l’arche

du porche et le pont couvert de lierre, et Jenny s’en

alla à la recherche de fleurs sauvages.

Elle avait besoin d’être seule pour réfléchir. Même

sa mère, pourtant si proche et si bonne, ne pouvait

comprendre les pensées nouvelles qui lui traversaient

l’esprit depuis quelques jours. Personne ne pouvait

comprendre combien elle se tourmentait au sujet de

Kinza. Seul son retour lui permettrait, tout étant par­

donné et oublié, de tourner la page. Elle en avait assez

de gâcher tant de moments agréables par sa mauvaise

humeur et de se rendre malheureuse ainsi que les

siens par son mauvais caractère. Jusque-là, elle pen­

sait qu’elle n’y pouvait rien. Mais voici que

Rosemarie semblait penser le contraire et même si

elle n’avait pas très bien compris comment s’y

prendre, elle croyait ce que lui avait dit sa tante.

Tant pis pour son herbier. Elle s’assit sur un rocher

et, le menton dans les mains, essaya de se souvenir.

Voyons, qu’avait-elle dit ? Ses yeux tombèrent sur une

touffe de boutons d’or, à ses pieds, dont les corolles

181

scintillaient au soleil. « Quand tu regardes une

lumière, tu reflètes cette lumière et tu brilles, toi

aussi... ». Oui, chaque pétale comme une coupe

recueillait les rayons du soleil et semblait le refléter

tout entier. Et les boutons encore fermés... demain,

peut-être, allaient-ils s’ouvrir? Que ressentiraient-ils

quand s’écarterait le premier pétale et que pénétrerait

le premier rayon ? Serait-ce à la froide lumière

d’argent de l’aube ou à celle, tiède et dorée, du cou­

chant ? Jenny n’aurait su le dire mais le Saint-Esprit à

l’œuvre dans son cœur lui fit comprendre que les

cœurs fermés à Jésus ressemblaient à ces boutons de

fleurs fermés au soleil.

Comme elle aimerait en savoir plus au sujet de

Jésus ! Si seulement elle avait une Bible ! Le tableau

du dispensaire passa soudain devant ses yeux et ses

craintes s’enfuirent. Un homme si plein d’amour,

mtouré d’enfants, ne pouvait que désirer entrer dans

son cœur obscur et l’inonder de lumière, la réconfor­

ter, pardonner, guérir et petit à petit - et pourquoi pas

immédiatement?- son caractère d’enfant gâté, son

égoïsme, sa mauvaise humeur seraient chassés par cet

invité si rayonnant de force et d’amour qui la trans­

formerait à son image. «Comment la lumière brille-

t-elle dans une lanterne ? Il faut l’ouvrir et y mettre

une bougie ». Elle se rappelait tout particulièrement

cette illustration.

- Viens ! Je t’en prie, viens, je t’en prie ! murmura-

t-elle et, tels les boutons d’or grand ouverts au soleil,

elle tendit son visage vers la lumière.

Un appel de sa mère la fit accourir. Elle se jeta dans

182

ses bras, les yeux brillants, remplie de ce qu’elle

venait de découvrir.

- Maman chérie ! s’écria-t-elle en l’étreignant.

Puis, timide tout à coup, elle s’élança et entreprit la

descente de la colline, sautant par-dessus les pierres,

les bras en l’air, comme portée par une joie secrète. Sa

mère la suivit, portant le panier, étonnée mais bien

trop avisée pour la questionner. Les pensées des

enfants, les plus précieuses, leur appartiennent, telle

une musique qui ne peut se traduire en mots, si fra­

giles qu’elles se briseraient en s’exprimant.

Dix minutes plus tard, elle rattrapa Jenny sur le

vieux pont. La fillette jetait des bâtons à l’eau et

courait sur l’autre bord pour les rattraper. Elles firent

un concours de régates et quand, enfin, elles remontè­

rent la rue pavée de galets qui menait à l’hôtel, le soir

tombait et le ciel encadré par l’arche du porche avait

la teinte d’un abricot mûr. Ce jour qui ne devait

jamais finir arrivait à son terme. Une heure plus tard,

Jenny, assise sur son lit, sa mère lui brossant les

cheveux, demanda :

- Maman ?

- Oui, ma chérie.

-Je suis absolument sûre de ne pas m’endormir

avant leur retour, mais si par hasard cela m’arrivait,

tu me promets de me réveiller ?

Madame Trift hésita. Interrompre le sommeil de

Jenny ne lui plaisait guère mais risquer de la mettre en

colère par un refus gâcherait toute cette belle journée

où elle s’était montrée si obéissante.

- D’accord, ma chérie. Si Kinza est avec eux, je te

183

réveillerai pour que tu puisses l’embrasser. Sinon, à

demain matin.

Une ombre passa sur le visage de la fillette. Elle se

tourna vers sa mère, alarmée :

- Si Kinza n’est pas avec eux, je ne veux plus me

réveiller, jamais !

Elle avait tellement à réfléchir qu’elle était sûre de

ne pas s’endormir mais, à peine restée seule et la lu­

mière éteinte, elle ferma les yeux, bercée par le chant

du fleuve au fond de la vallée. Quand elle reprit con­

science, sa mère la secouait doucement et tante

Rosemarie riait, assise au pied de son lit, avec, dans

les bras, un ballot enveloppé dans une couverture de

l’Austin.

- C’est Kinza ! cria Jenny.

Elle se pencha sur ce précieux colis pour l’embras­

ser passionnément. Kinza ouvrit de grands yeux som­

nolents qu’elle referma aussitôt. Jenny, toute rose de

joie et rafraîchie par son sommeil, appuya sa tête

contre l’épaule de sa tante et écouta toute l’histoire.

Rosemarie parlait au souffle. Il était deux heures du

matin et l’hôtel était rempli de touristes.

Puis ils eurent faim et allumèrent un camping-gaz

pour faire du thé. Monsieur Trift mis en bonne hu­

meur par le succès de l’expédition se balançait, perché

sur le montant du lit, et remuait son sucre avec le

manche d’une brosse à dents. Sa femme étendait

beurre et miel sur le pain et passait les biscuits à la

ronde. Jamais il n’y eut fête de nuit plus heureuse et

Jenny devait s’en souvenir toute sa vie. Kinza de re­

tour, sa désobéissance aux terribles conséquences par-

184

donnée, oubliée, une nouvelle vie commençait. Assise

sur son lit, la bouche pleine, tous ceux qui lui étaient

les plus chers réunis autour d’elle, elle était comblée

comme les boutons d’or pleins de lumière.

Sa joie était contagieuse. Quatre fois déjà, Madame

Trift avait chuchoté qu’il était vraiment temps d’aller

au lit. Personne ne semblait l’entendre et tous conti­

nuaient à bavarder tout en grignotant. Quand

Monsieur Trift décrivit comment ils avaient échappé à

Si Mohamed, il bascula du haut de son perchoir à

force de gestes, et tous s’étranglèrent de rire. Kinza se

réveilla et s’assit, ébouriffée, clignant des yeux, aussi

solennelle qu’un bébé-hibou. Puis, semblant désap­

prouver hautement cette gaîté nocturne, elle retomba

dans les plis de sa couverture et se rendormit sur-le-

champ. Pour la cinquième fois, Madame Trift réitéra

sa suggestion d’aller au lit.

- D’accord ! fit son mari, mais d’être tombé du lit

m’a mis en appétit.

Rosemarie demanda encore un biscuit, Jenny fit de

même et Madame Trift déclara qu’elle pourrait aussi

en manger un ou deux.

Quand, finalement, ils s’éloignèrent dans le couloir,

après avoir embrassé et bordé la fillette, ils riaient

encore. Monsieur Trift, essayant de ne pas faire de

bruit avec ses gros souliers à clous, ressemblait à un

éléphant marchant sur la pointe des pieds.

Jenny resta seule avec son bonheur. Dieu avait

exaucé ses prières. Kinza était revenue. Elle pouvait

s’endormir en paix. Se blotissant dans son oreiller,

elle revit les boutons d’or. Ils devaient avoir replié

185

leurs pétales maintenant et ne s’ouvriraient qu’à la

caresse de la lumière. Peut-être était-ce la raison de

leur éclat !

Le lendemain, le soleil était déjà haut quand cha­

cun s’éveilla, à l’exception de Hamid qui avait très

bien dormi dans l’auto, et de Rosemarie. L’infirmière

entamait de bonne heure une journée bien remplie

quand des coups frappés à la porte d’entrée lui firent

pousser un léger soupir. Quand donc les gens

comprendraient-ils qu’ils ne devaient venir le matin

au dispensaire qu’après sept heures et demie ! La

porte ouverte, elle découvrit Hamid, mains et visage

tout roses de ses ablutions à la fontaine.

Ses haillons pendaient tout déchirés. Des plaies

dégoûtantes couvraient ses jambes. Pourtant l’enfant,

frais comme un matin de printemps, respirait l’ardeur

le la jeunesse. Il baisa la main de la jeune femme et

ans autre façon s’introduisit dans le couloir. Sa visite

semblait avoir un but précis mais il resta là, planté sur

une jambe et se grattant la tête. Puis, ne pouvant se

décider à en arriver au point qui l’amenait, il

s’informa de Kinza.

- Elle va bien, dit l’infirmière. Veux-tu la voir ?

Pour toute réponse, il s’engagea dans l’escalier et

s’approcha de la natte où Kinza, un bras sous la tête,

dormait d’un profond sommeil. Il la contempla avec

bonheur, puis, du regard, fit le tour de la pièca.

Trouverait-il quelque chose à manger ? Il tombait au

bon moment : la jeune femme était en train de dé­

jeuner. Il s’assit, jambes croisées, à une distance

respectueuse et attendit, les yeux brillants. Il n’avait

186

pas mangé, lui, de tartines au miel pendant la nuit et

il avait faim.

La jeune femme lui tendit un plein bol de café sucré

et un gros morceau de pain. Il but à petites gorgées et

mangea, faisant claquer sa langue entre chaque bou­

chée. Puis, quand il eut essuyé le sucre de son doigt, il

se rapprocha de Rosemarie et dit à voix basse :

- Apprenez-moi à lire.

La jeune femme le regarda, pleine de doute.

- Tant de gens veulent apprendre à lire et, au bout

de quinze jours, ils en ont assez ! En attendant, j’ai

perdu mon temps.

Il secoua la tête avec énergie.

-Je viendrai chaque jour jusqu’à la moisson et

après je m’en irai à la maison. Mon beau-père sera

content de me voir à ce moment-là car il aura beau­

coup de travail. Est-ce que je saurai lire avant l’été ?

- Oui, je crois, si tu viens chaque jour.

Elle pensa en un éclair à tout son programme de

travail et se demanda comment elle allait pouvoir

répondre à ce nouveau besoin.

- Pourquoi veux-tu savoir lire, Hamid ? questionna-

t-elle.

Il leva vers elle son petit visage bruni et lui conta

simplement son histoire.

- Je veux retourner à la maison. Mais si j’y vais sans

savoir lire, qui m’enseignera le chemin du Ciel ?

- Car tu crois que c’est bien là le chemin du Ciel ?

- Oui. J’ai eu un rêve. J’ai vu le Seigneur Jésus, les

bras étendus, je suppose sur une croix. Derrière lui,

s’ouvrait une porte. Il m’a dit que là était le chemin

187

du Ciel et que je devais venir vers vous parce que tout

était écrit dans votre Livre.

-Très bien. Viens chaque jour à cette heure-ci.

Nous allons commencer tout de suite.

Elle alla chercher son alphabet et découvrit qu’elle

avait affaire à un élève intelligent. Au bout d’une

demi-heure, il reconnaissait plusieurs lettres et ne se

tenait plus de joie.

- Aa-d-dd-rr-z, chantonna-t-il avec fierté. Je sais

lire !

Il s’en alla, la tête haute, et la jeune femme, le cœur

plein de joie, s’en fut ranger la vaisselle. Depuis des

années, elle travaillait dans cette ville. D’innombra­

bles va-nu-pieds avaient entendu, de ses lèvres, quel

était le chemin du Ciel. Ce petit garçon, lui, semblait

vouloir le suivre et, par la croix, était allé jusqu’au

cœur même de Dieu.

188

XX

Avant leur départ, les Trift organisèrent un pique-

nique en montagne et, le dernier samedi, père, mère,

tante Rosemarie, nièce et Kinza s’entassèrent dans la

voiture, sans oublier un panier plein de provisions.

Ils traversèrent des hameaux aux toits de chaume,

longèrent des talus couverts de bruyère, des gorges

verdoyantes et grimpèrent vers les sommets coiffés de

neige pour atteindre les bois de pins où, à l’ombre des

grands arbres, s’épanouissaient des touffes de prime­

vères. Quelle fête pour Rosemarie qui, depuis dix ans,

était privée des printemps anglais ! Plus preste que

Jenny, elle alla enfouir son visage dans les fleurs déli­

cates.

L’air pur et cristallin des sommets que vivifiaient

l’odeur de la sève montante et la neige toute proche

incitait au silence. Chacun respira à pleins poumons.

Jenny courut d’une touffe à l’autre, cueillant des fleurs

qu’elle arrangea en bouquet, assise dans un rais de

soleil. Que la forêt était belle, ombres et lumières

jouant sur un tapis de mousse parsemé de touffes de

primevères et de crocus mauves ! Toute proche, la

chanson de l’eau lui rappelait que la neige fondante se

précipitait en ruisseaux vers la vallée pour arroser la

terre et lui apporter la vie. Son bouquet terminé, elle

189

l’admira. Si les fleurs n’avaient pas la vigueur et

l’éclat des boutons d’or, c’est qu’elles avaient dû

rester, quatre mois durant, sous le poids de la neige

mais maintenant toutes s’épanouissaient à la lumière,

écartant leurs pétales en corolles offertes.

Exactement ce que Jenny avait éprouvé quelques

jours auparavant. Il fallait absolument qu’elle en parle

à sa tante. Comment faire? Comment commencer?

Tout ce qu’elle savait, c’est que *quelque chose* s’était

passé et il lui tardait de voir ce qui allait suivre. Sa

tante le lui expliquerait.

Dans l’air étincelant, elle fit monter une prière :

- Ô Dieu, fais que Tanty vienne me parler !

Et Dieu l’entendit car, quelques minutes plus tard,

Rosemarie vint s’asseoir à côté d’elle.

Quelle occasion unique ! Pourtant, Jenny ne savait

comment aborder le sujet. Si seulement sa tante en

parlait la première. Mais non ! Elle se mit à lui décrire

les forêts d’Angleterre à des lieues de là et des dizaines

d’années auparavant ! Jenny n’en avait cure. Ce qui

comptait pour elle, c’était cette expérience, mais

comment l’expliquer? Au fond, s’était-il vraiment

passé quelque chose? Elle s’était peut-être fait illu­

sion. Ses yeux se remplirent de larmes. Juste à ce

moment-là, sa mère appela pour le repas. L’occasion

était perdue et ne se présenterait peut-être plus. Dieu

n’avait pas écouté sa prière.

Elle reprit courage en dévorant son pique-nique, le

bon air lui ayant aiguisé l’appétit. Puis elle partit avec

son père explorer le torrent en amont. Ce fut passion­

nant mais, tout le temps, le doute insinué dans son

190

cœur la remplit d’une sourde peine. Sa gaîté s’en était

allée.

On redescendit au soleil couchant, la tête de Jenny

appuyée contre l’épaule de son père, et la vitre large­

ment ouverte pour laisser entrer le vent. C’était un

vent doux et chaud, chargé d’un parfum d’arnica qui

donnait à Jenny l’envie de dormir. Les paupières mi-

closes, elle regardait défiler le paysage. Comme ils

longeaient un marécage où des touffes de narcisses se

mêlaient aux roseaux, elle se rappela que le len­

demain était le dimanche de Pâques et se redressa

brusquement.

Elle aimait particulièrement cette fête, la table du

petit déjeuner décorée de lilas blancs et de narcisses,

de beaux œufs colorés autour de son assiette. Elle

portait toujours, ce jour-là, une robe blanche et, dans

les cheveux, un ruban blanc. Elle accompagnait en­

suite ses parents à l’église, ce qui était nouveau et

amusant, et, aussi loin qu’elle pouvait remonter dans

ses souvenirs, le parc sous le soleil était couvert de

jacinthes et le verger était tout blanc. Blanc aussi

l’intérieur de l’église avec une profusion de lys, de

narcisses, de tulipes et le chœur des garçons en surplis

blancs chantait : « Aujourd’hui Christ est ressuscité...

Alléluia ! »

Ici, tout serait différent mais une idée lui vint à

l’esprit : si, au petit jour, elle se rendait chez sa tante

avec un beau bouquet de fleurs blanches, elles pour­

raient parler de Dieu ensemble et ce serait facile de

tout lui dire. Elle posa sa main sur le bras de son père.

- Arrête, papa, dit-elle.

191

Monsieur Trift obéit.

- Pourquoi ? demanda-t-il avec bonté.

- Je voudrais descendre.

Elle sauta dans le pré et s’éloigna pour cueillir, sans

être vue, une brassée de fleurs qu’elle dissimula sous

son cardigan, puis revint en courant vers l’auto où elle

s’affala, essoufflée.

- Qu’as-tu fait Jenny ?

- C’est un secret, papa. Nous pouvons repartir.

Madame Trift qui avait observé sa petite fille dans

le rétroviseur sourit sans rien dire. Ce n’est que quand

Jenny fut au lit, et les narcisses placés dans une cruche

d’eau, qu’elle comprit ce que sa fille avait en tête.

- Maman, dit Jenny, c’est Pâques demain et tu sais,

ce jour-là, il y a toujours des fleurs blanches. Me

permets-tu de me lever de bonne heure et de porter

mes narcisses à Tanty pour lui faire une surprise ?

- Quelle bonne idée ! Elle est si gentille pour toi. Tu

pourras y aller dès que tu seras réveillée et nous ne

t’attendrons pas pour le déjeuner car, certainement,

tu le prendras avec elle. Je vais préparer tes

vêtements.

Elle sortit la plus jolie robe de sa fille, des chaus­

settes blanches, et l’embrassa en lui souhaitant une

bonne nuit. Jenny s’endormit de suite, consolée et

pleine d’espoir. Peut-être les choses allaient-elles

s’arranger après tout.

Quand elle ouvrit les yeux, le muezzin appelait à la

prière de l’aube, au moment même où, en Angleterre,

les cloches sonnaient pour annoncer la résurrection

de Jésus-Christ. Dans la chambre imprégnée de

192

l’odeur des narcisses, Jenny s’attarda un instant à

écouter la rumeur du fleuve et à observer la lueur de

l’aurore, derrière les rochers, de l’autre côté de la

vallée. Puis elle sauta hors du lit, fit sa toilette,

s’habilla avec beaucoup de soin en l’honneur de

Pâques, et sortit.

La ville dormait encore. Sur les ruines des rem­

parts, le lierre frissonnait sous la brise et sur les mar­

ches usées, vieilles de six siècles, quelques pauvres

petits dormaient, enroulés dans leurs haillons, un bras

sous la tête. Traversant cette forteresse de pauvreté,

d’ignorance et de ténèbres spirituelles, s’en allait une

petite fille tout de bleu vêtue, fraîche et tendrement

aimée, un gros bouquet de fleurs blanches dans les

bras parce que Christ était ressuscité et entré dans la

gloire et l’immortalité.

Posément, elle frappa chez sa tante. Rosemarie,

intriguée, parut à la fenêtre. A la vue de Jenny, elle

descendit ouvrir en courant et la fillette bondissant

dans le couloir lui tendit ses narcisses :

- Des fleurs blanches pour Pâques ! Je les ai

cueillies hier sans que tu me voies !

Main dans la main, elles montèrent à l’étage. Sur

une nappe blanche, le café attendait, près d’une coupe

de primevères. Elles arrangèrent les narcisses dans un

vase, le placèrent sur la table, et s’assirent pour jouir

de ce moment.

- C’est comme à l’église, le matin de Pâques, remar­

qua Jenny juste au moment où le soleil, jailli de der­

rière la montagne, inonda la pièce de chaleur et de

lumière. Poussant un soupir de contentement, elle se

193

servit, sans même y être invitée, de pain, de beurre et

de confiture.

- A la maison, le dimanche de Pâques, ajouta-t-elle

une fois rassasiée, je vais avec Papa et Maman à

l’église. Ici il n’y en a point. C’est dommage.

- Oui, cela me manque, en effet, mais tu sais, Jenny,

ce n’est pas indispensable. On peut rencontrer Dieu

partout. Je le rencontre dans ma chambre chaque

jour. J’étais en train de lire le récit de Pâques quand tu

as frappé et j’étais très heureuse.

- Veux-tu me le lire ? s’écria Jenny vivement.

Elle s’installa confortablement et Rosemarie lut

l’histoire de la femme qui, à l’aube, pleurait dans le

jardin, un jardin plein de cerisiers en fleurs et de nar­

cisses, aussi blancs que les ailes des anges qui gar­

daient le tombeau vide. Du moins, c’est ainsi que se

l’imaginait la fillette. Jésus, alors, venait au-devant de

cette femme, l’appelait par son nom. Aucun doute

qu’en cet instant le soleil brillait jusqu’au fond du

tombeau et teintait d’argent les pétales des fleurs et les

gouttes de rosée. Alors Marie, toute en larmes,

s’écriait : Maître !

-Jésus rencontra Marie dans le jardin, expliqua

Rosemarie, puis quelques disciples dans une petite

chambre, deux autres sur la route, et Pierre sur la

plage. Tu vois qu’on peut le rencontrer partout.

-C’est juste ce que j’avais envie de te dire. L’autre

jour... pendant que tu étais allée chercher Kinza... je

crois que je l’ai rencontré sur la colline aux boutons

d’or. Je lui ai demandé de venir dans mon cœur

comme la lumière dans la lanterne pour que je ne sois

194

plus égoïste et en colère. J’ai été si heureuse ! Je

croyais qu’il l’avait fait. Mais voilà, hier, toute ma joie

est partie et j’ai très peur de m’être fait une illusion.

Penses-tu qu’il est venu, Tanty ? Parce que je ne sens

pas de différence.

Il y eut un moment de silence puis la jeune femme

demanda doucement :

-Jenny, comment Marie a-t-elle été tout à fait sûre

que c’était Jésus qu’elle avait devant elle ?

- Quand il a dit son nom, soupira Jenny. C’était

facile pour elle. Elle le voyait, l’entendait.

- Oui, bien sûr, mais pour nous aussi c’est facile. Il

suffit de croire que Dieu dit la vérité. Je vais te mon­

trer un texte, Jenny, et te raconter une histoire.

- Oh ! oui !

Jenny raffolait des histoires. Elle se glissa près de s;

tante pour lire, avec elle, dans le livre d’Esaïe, au

chapitre 43, au verset 1 :

« Ainsi parle maintenant l’Etemel... ne crains rien

car je te rachète. Je t’appelle par ton nom : tu es à

moi ! »

-Je me suis souvenue de ce texte la nuit où nous

sommes allés chercher Kinza, enchaîna Rosemarie en

jetant un coup d’œil sur le petit tas que faisait l’enfant

endormie dans son coin. Elle vivait très heureuse avec

moi, puis elle a été volée, emportée loin de moi.

J’aime beaucoup Kinza. Je savais qu’elle allait être

malheureuse. Aussi, je suis partie à sa recherche.

Quand je l’ai trouvée, elle avait faim, elle avait peur,

elle voulait me retrouver. Elle ne savait pas que j’étais

195

là, mais moi, je savais où elle était. Que devais-je

faire ?

- L’appeler très fort ! s’écria Jenny, les yeux bril­

lants. Elle ne se lassait jamais d’entendre cette histoire

qu’elle aimait tant.

Rosemarie se mit à rire.

-Exactement. Maintenant, écoute bien. Qu’a fait

Kinza quand elle a entendu son nom ?

-Elle a envoyé promener les couvertures tout de

suite.

Et Jenny se mit à rire, elle aussi.

-Oui, tout de suite, répéta Rosemarie. Elle avait

peur. Elle avait de la peine. Et elle savait que tout

serait terminé si elle venait à moi. Elle ne s’est pas

posée de questions : Comment ? Pourquoi ? C’est bien

elle ? Dès que je l’ai appelée, elle est venue droit dans

mes bras et s’est sentie absolument en sécurité. Elle

savait qu’elle pouvait avoir confiance en son « Ima »

comme elle m’appelle. C’est exactement ce qui t’est

arrivé sur la colline, Jenny. Tu n’en savais pas bien

long sur Jésus. Tu étais simplement misérable et fati­

guée de toi-même. Jésus, lui, te connaît bien et il

désire te rendre gentille et heureuse. Il t’a appelée par

ton nom. Tu as su que c’était lui, tu as obéi tout de

suite et tu as eu la paix.

- Pendant deux jours seulement, avança Jenny avec

prudence.

- Oui, en effet, et c’est justement ce qui est arrivé à

Kinza. A peine était-elle dans mes bras qu’elle a

entendu la voix de son beau-père, elle s’est mise à

trembler et à pleurer. Je la serrais pourtant contre moi

196

aussi fort qu’avant. Je l’aimais toujours autant. Mais

elle avait peur de cet homme qui l’avait volée, battue,

et elle s’est demandée si, après tout, tout était bien

terminé. A l’instant même où nous venons à Jésus,

Satan, notre ancien maître qui déteste nous voir

heureux et bons, commence à nous suggérer que nous

nous faisons des illusions. Si nous l’écoutons, nous

commençons à nous tourmenter. Seulement, ce que

nous sentons n’a pas tellement d’importance puisque

Jésus, lui, ne change pas. Il se tient près de nous et

nous aime, que nous le *sentions* ou non.

- Oh ! je vois, dit Jenny d’un air pensif. J’avais

oublié Satan.

- Tu n’as pas besoin de penser tellement à lui. Il ne

peut plus te toucher, exactement comme le beau-père

de Kinza ne pouvait l’arracher de mes bras. Il peut

seulement te faire peur si tu l’écoutes. Maintenant,

écoute bien la suite. Je suis allée vers Si Mohamed, j’ai

sorti de l’argent de ma poche, et je l’ai payé. Si Kinza

avait été plus âgée, je lui aurais dit : « Ne crains rien,

Kinza. Je viens de te racheter. Je t’ai appelée. Tu es

venue. Personne ne peut t’arracher à moi. Tu es ma

petite fille pour toujours. »

Quand nous faisons le mal, Satan vient dire :

« Maintenant, ceux-là sont à moi » mais Jésus qui

nous aime a payé. Il est mort, sur une croix. « Le

salaire du péché, c’est la mort ». Il a payé ce salaire.

Depuis, si nous venons à lui, il nous dit : « Ne crains

pas, j’ai payé pour toi. Tu es à moi. Tu n’appartiens à

personne d’autre désormais ».

Rappelle-toi ce qu’a fait Kinza quand je lui ai dit

197

simplement : « Tu es ma petite fille ». Elle m’a crue et

a cessé d’avoir peur. Cet homme cruel était toujours

en face d’elle mais elle s’est suspendue à mon cou et

s’est tranquillement endormie dans mes bras.

Le seul moyen d’avoir la paix est de croire ce que

Jésus dit, si Satan vient prétendre : « Ce n’est pas vrai.

Tu m’appartiens », lui répondre : « Je crois Jésus. Je

suis à lui. Tu ne peux pas me troubler. »

Tout à son bonheur, ses cheveux brillant au soleil,

immobile, Jenny réfléchissait en caressant du doigt les

pétales des narcisses. Elle comprenait maintenant ce

qui venait de lui arriver. Jésus l’aimait. Il était mort

pour elle. Il avait payé pour elle. Il l’avait appelée et

elle lui appartenait. A elle de ne plus s’éloigner de lui.

Sa vie durant, elle aimerait particulièrement cette

Marie de la Bible. Toutes deux s’étaient levées à

l’aube d’un matin de Pâques et, parmi les fleurs et le

soleil, Jésus les avait appelées toutes deux par leur

nom, apportant joie et paix dans leur âme.

Elles causèrent tranquillement jusqu’au réveil de

Kinza. Alors, Jenny s’en alla d’un pas léger vers ses

parents.

Rosemarie contemplait son bébé, tout bouclé, le

nez plongé dans un bol de lait. Ces derniers jours, elle

avait réalisé combien imprudent ce serait de la garder

plus longtemps auprès d’elle. Chaque fois que son

beau-père voudrait de l’argent, il pourrait facilement

trouver de faux témoins et réclamer l’enfant. Kinza

devait partir et que pouvait-elle espérer de mieux que

cette institution pour aveugles suggérée par Jenny?

Cependant, jusqu’à ce jour, Rosemarie avait hésité

198

d’accepter la proposition si aimable de Madame Trift.

Qui parlerait à Kinza de l’amour du Sauveur? Très

clairement, la réponse venait de lui être donnée. Elle

prierait pour que le Saint-Esprit de Dieu inspire

Jenny, et lui confierait sa toute-petite.

199

XXI

A l’issue d’un entretien, une heure durant, entre

grandes personnes, Jenny apprit que Kinza les

accompagnerait en Angleterre. Folle de joie, elle

entama sur place une danse échevelée. La pensée

d’emmener Kinza atténuait pour elle le chagrin de se

séparer de sa tante, bien que cette séparation ne

s’annonçât pas trop longue. Rosemarie avait promis

de venir au cours de ses vacances de l’été suivant,

habiter chez les Trift.

La veille de leur départ, Jenny entraîna Rosemarie

et Kinza vers la colline aux boutons d’or. Elles s’assi­

rent pour contempler le coucher du soleil. Soudain, la

fillette rompit le silence :

- As-tu du chagrin, Tanty, en voyant partir Kinza ?

-Oui, bien sûr. Elle va beaucoup me manquer.

Mais je ne me fais plus de souci pour elle. Vois-tu, ce

qui m’importe le plus, c’est qu’elle apprenne à

connaître et à aimer le Seigneur Jésus pendant qu’elle

est encore toute petite et je sais maintenant que tu

peux l’aider à le faire. J’espère qu’elle apprendra

beaucoup de choses utiles dans cette institution.

Toutefois, un petit bout comme Kinza a besoin de

quelqu’un qui s’occupe d’elle, tout spécialement.

Jenny prit un air grave.

201

-Mais je ne sais presque rien, objecta-t-elle pleine

de doute. Et comment pourrai-je apprendre ? A

l’école, on ne nous parle pas comme toi. On apprend

le nom des rois de l’Ancien Testament, voilà tout. II y

aurait bien l’école du dimanche mais ce jour-là, nous

sortons en voiture.

- En effet, ce ne sera pas facile, admit Rosemarie.

Mais tu verras que tout ira bien. Tu as une Bible et

dans ton cœur l’Esprit de Jésus. Il te fera comprendre

ce que tu lis. Demande-le lui comme autrefois ce roi

appelé David qui priait : « Ouvre mes yeux pour que

je contemple les merveilles de ta loi ! » Dieu l’a

exaucé. Il a pu s’écrier : « Ta Parole est une lampe à

mes pieds, une lumière sur mon sentier ». Si tu lis ta

Bible fidèlement chaque jour en demandant au

Saint-Esprit de te la faire comprendre, tu verras qu’il

éclairera tous les passages qui te paraîtront difficiles et

obscurs.

-C’est qu’il y en a beaucoup, constata Jenny, per­

plexe.

- Pas dans les évangiles. Commence par eux. Et cer­

tainement tes parents t’aideront si tu leur en parles.

Leur as-tu dit ce qui t’est arrivé et pourquoi tu désires

lire la Bible ?

Jenny fronça les sourcils.

- Non, j’aimerais bien, mais je ne sais pas comment

le leur dire.

-Ce serait pourtant une bonne chose. Mais

commence par leur montrer que le Seigneur Jésus t’a

changée. Si tu l’as placé au centre de ta vie et obéis à

ce qu’il te dira en lisant ta Bible, son amour va rem­

202

placer ton égoïsme, sa patience ta mauvaise humeur,

son zèle ta paresse et tes parents se poseront des ques­

tions. Mais, à ta place, j’essaierais quand même aussi

de leur en parler.

- Oui, reconnut Jenny, ils vont se réjouir si je

change. Peut-être vaut-il mieux attendre ? Ils me croi­

ront mieux, alors, quand je leur expliquerai pourquoi.

Rentrons, veux-tu ? J’aimerais les aider à préparer les

bagages.

Elles rejoignirent la ville ensoleillée. Une Kinza

somnolente et toute moite pesait lourd dans les bras

de Rosemarie. Elle dormait en arrivant à la maison et

ne se réveilla même pas quand la jeune femme la

déshabilla. Le départ ne lui causait aucune tristesse.

Faire un grand voyage en auto avec Jenny, quelle joie !

Elle dormait, paisible, ses quelques trésors et ses

habits préparés auprès d’elle, contemplant peut-être

en rêve ce que ses yeux ne pourraient jamais voir sur

la terre.

A l’aube, le lendemain, tous se réunirent pour le

moment du départ. Hamid, surgi d’une de ses retrai­

tes, était là pour voir une dernière fois sa petite sœur.

Pendant que les Trift s’occupaient des notes d’hôtel et

des porteurs, Rosemarie contemplait les trois enfants

auxquels elle tenait le plus au monde, debouts auprès

des bagages : Jenny, petite fille choyée et ravissante,

Hamid en guenilles, Kinza aveugle. Leurs chemins

allaient se séparer et chacun devrait s’y avancer tout

seul. Grâce à Dieu, ils connaissaient le Bon Berger qui

prendrait soin de ses faibles agneaux et guiderait leurs

pas chancelants. Et un jour viendrait où les enfants de

203

toute race, de toute tribu et de toute nation, se tien­

draient devant le trône de Dieu et, ce jour-là, ces trois

enfants, Jenny libérée d’elle-même, Hamid de ses

craintes et Kinza de son infirmité, se réjouiraient

ensemble.

Quelques instants plus tard, les adieux échangés, la

voiture prit le chemin de la verte vallée. Les yeux de

Jenny étaient pleins de larmes. Kinza tambourinait à

la vitre. Elle ne réalisait pas que sa chère « Ima »

n’était pas dans l’auto et quand elle le découvrirait,

nul doute qu’un biscuit la consolerait vite. L’Austin

disparut au tournant.

La jeune femme se tourna vers le seul enfant qui lui

restait. Ses poings sales enfoncés dans ses orbites,

Hamid reniflait. Le bébé pour lequel il avait tant

sacrifié, tant risqué, tant souffert, venait de dispa­

raître, emporté vers un nouveau monde. Une impor­

tante mission de sa courte existence était couronnée

de succès, mais sa petite sœur n’aurait plus jamais

besoin de lui. Pour elle, les beaux vêtements, les belles

autos, les friandises... pour lui, la faim, les guenilles,

la place du marché sans Kinza, la solitude.

- Allons déjeuner à la maison, suggéra l’infirmière.

L’expression de l’enfant changea sur-le-champ.

Toute sa peine envolée, ses yeux brillèrent de plaisir.

La perspective d’un café brûlant et de tartines beur­

rées lui fit voir la vie en rose. Il se mit à gambader en

se frottant les mains. Silliam s’étant absenté ce jour-là,

il risquait fort de ne pas avoir d’autre repas de la

journée.

Le déjeuner terminé, ce fut la séance de lecture quo­

204

tidienne. Il faisait des progrès si rapides que la jeune

femme s’en émerveillait. Elle avait appris à lire à

toutes sortes d’enfants, depuis les petites filles privi­

légiées dans de belles demeures jusqu’aux enfants des

rues abandonnés. C’était surprenant de voir combien

ces derniers apprenaient plus vite. Ils devaient se

battre pour vivre et cette lutte les stimulait à observer

davantage et à se rappeler. En une semaine, Hamid

connaissait toutes les lettres et savait par cœur ses

leçons. Il n’en était pas peu fier !

- Maintenant, je sais tout ! s’écria-t-il en épelant des

mots de trois lettres.

- Oh ! non, Hamid. Tu ne fais que commencer. Tu

dois encore apprendre à lire les mots, et il te faut venir

chaque jour si tu veux pouvoir lire le Livre de Dieu à

la moisson.

-A la moisson, répondit-il plein de confiance, je

m’en irai lire le Livre à ma mère et elle aussi connaî­

tra le chemin du Ciel. Et quand mon beau-père 1^

battra et ne lui donnera pas assez à manger, elle sen

quand même heureuse.

- Ton beau-père te permettra-t-il de lui lire la Pa­

role de Dieu ?

- Oh ! non. Il dit que, à part le Coran, tous les livres

sont mauvais. Je ferai cette lecture à ma mère dans la

grange quand elle moudra le grain et à ma sœur

Rahma dans la montagne en gardant les chèvres. Le

père n’en saura rien.

- Il devra le savoir un jour, Hamid. Si tu suis fidèle­

ment le Seigneur Jésus, tu devras lui en parler et il te

battra peut-être. Jésus a tellement souffert pour toi

205

parce qu’il t’aime. Veux-tu accepter de souffrir aussi

un peu pour lui ? L’aimes-tu ?

Troublé, il la regarda d’un air pensif.

- Je l’aime beaucoup, dit-il simplement.

Puis il s’en alla, la laissant émue par cette réponse.

Il ne s’était pas vanté, n’avait pas fait de grandes

phrases. Petit garçon solitaire face à un avenir plein

de dangers, «je l’aime», avait-il dit... L’amour, la

plus grande force du monde, que les grandes eaux ne

peuvent éteindre, ni les fleuves submerger.

206

XXII

La séparation arriva plus vite que ne l’avait prévue

Rosemarie. Elle eut lieu au moment du grand pèleri­

nage. Le blé avait déjà poussé de toute sa hauteur et il

faisait une chaleur torride.

Tous ceux qui le pouvaient se rendaient au tombeau

du Saint, au sommet d’une haute montagne, à une

trentaine de kilomètres au sud de la ville. De toutes

parts, villageois, tribus nomades affluaient, les riches

à cheval, les pauvres à pied. Certains avaient fait déjà

plusieurs jours de voyage depuis les chaînes les plus

reculées du Rif. Revêtus de brillantes gandouras (11)

en soie et de turbans d’un orange vif, ils traversaient la

ville pour y renouveler leurs provisions. Le marché

ressemblait à un immense terrain de camping. Les

pèlerins, fourbus, s’y étendaient à même le sol pier­

reux pour y dormir. Les distractions ne manquaient

pas : danses du ventre par des gens aux masques

impassibles, chants funèbres à la flûte, et, le plus inté­

ressant pour les enfants, une guenon apprivoisée qui

grimpait le long d’une perche. Arrivée au sommet,

elle s’inclinait profondément, se touchant le front,

exactement comme un fakir (12) disant ses prières.

Il y avait tant à voir, tant à faire qu’il ne se présenta

que cinq des enfants, ce soir-là, chez l’infirmière. Ils

207

avaient passé la journée sur la colline à regarder

passer le fleuve des pèlerins et à mendier. Brûlés de

soleil, ils se pointèrent à la queue leu leu, telle une

procession de petits singes, couverts de poussière, tout

joyeux, des épis de blé dans les bras. Chacun déposa

sur la table son bouquet de pavots, de marguerites et

de bleuets. Le plus petit, laissé en arrière, arriva en

courant, semant ses coquelicots dans la rue, un drôle

de petit bonhomme édenté, sans chemise, aux panta­

lons trop grands pour lui, retenus à la taille par une

ficelle.

Rosemarie accueillit cette joyeuse bande très exci­

tée. Tous tenaient un bâton d’une main et de l’autre

un panier tombant en lambeaux. Ils avaient à leurs

pieds des lacets de cuir grossier.

-Vous savez, on va au tombeau du Saint. Nous

tarcherons toute la nuit avec les pèlerins pour ne pas

voir trop chaud. On arrivera à l’aube. Nous campe­

rons pendant cinq jours près du tombeau. Il y aura de

la musique, la foule, des montreurs de singes. On va

bien s’amuser. On a ramassé assez de pain pour le

voyage et on partira après le coucher du soleil. Mais

on a encore le temps pour notre histoire et notre

souper !

Ils déballèrent, pleins de fierté, le contenu de leurs

paniers : un ramassis de croûtons secs et une bouteille

d’eau. Hamid y avait ajouté son plus précieux bien,

un Nouveau Testament qu’il avait reçu la semaine

précédente alors qu’il trébuchait sur la lecture du pre­

mier chapitre de l’Evangile selon Saint-Jean. Lui seul

avait l’air triste et la jeune femme lui jeta un coup

208

d’œil plein d’anxiété. Les autres pouvaient se lancer

dans cette expédition sans problème mais un pèleri­

nage musulman n’était pas la place d’un enfant

chrétien.

- Combien de temps resteras-tu là, Hamid ?

demanda-t-elle.

Il répondit simplement :

-Je n’y resterai pas. Je retourne à la maison. Je vais

faire le voyage avec les pèlerins et demain je me re­

poserai un peu. Puis, demain soir, je partirai avec

ceux qui iront à l’autre pèlerinage pas loin de mon

village. Je sais lire maintenant et les blés sont bientôt

mûrs. Si je pars plus tard, je devrai prendre la grande

route et faire beaucoup plus de chemin car j’ai peur

de me perdre si je passe par la montagne. Je profite de

cette occasion.

- Tu as raison, dit-elle lentement.

Puis, entourée des enfants, elle leur parla d’autres

pèlerins qui, très longtemps auparavant, s’étaient

rendus, en pleurs, aussi auprès d’un sépulcre, mais

l’avaient trouvé vide ! Ensuite le Seigneur Jésus res­

suscité s’était approché de deux d’entre eux en route

pour leur village, les avait accompagnés et même

avait partagé leur repas dans leur maison ce soir-là.

Assis tout près d’elle, Hamid ne la lâcha pas des yeux

pendant toute l’histoire.

L’infirmière apporta le repas. Ils mangèrent les len­

tilles dans leurs mains, fourrèrent le pain dans leurs

paniers pour le manger en route et sautèrent sur leurs

pieds, prêts au départ. Elle les accompagna à la porte.

Le soleil couchant illuminait la rue et ils tournaient

209

vers elle des visages rayonnants comme s’ils partaient

pour un merveilleux voyage. Son cœur se serra à la

pensée de la nuit sans sommeil, exténuante, qui les

attendait, de l’aube froide, de leur pain sec. Elle cou­

rut à la cuisine, attrapa un plat de cerises et en donna

une grosse poignée à chacun. Ils poussèrent des cris de

joie. Une fois de plus, la dernière, elle essaya de leur

expliquer :

- Enfants, vous allez voir la tombe d’un homme

mort. C’est bien de se souvenir d’hommes bons et

droits, mais quelle aide peuvent-ils nous apporter ? Le

Seigneur Jésus, lui, est sorti de la mort. Il est vivant

maintenant. Il vous aime et il ira partout avec vous.

Quatre têtes approuvèrent avec respect mais tous

étaient impatients de s’échapper, tous sauf Hamid qui

se rapprocha de la jeune femme et leva vers elle son

visage pâle d’émotion.

- Oui, dit-il les yeux brillants, le Seigneur Jésus est

vivant. Il vit dans mon cœur et il vient avec moi.

Les autres dévalaient déjà la ruelle, balançant leurs

paniers, leurs bâtons frappant le sol, le plus petit cra­

chant ses noyaux de cerises.

La jeune femme bénit alors Hamid et le renvoya. Il

s’éloigna, se retournant vers elle, souriant à travers ses

larmes, solitaire petit apôtre de Jésus-Christ. Il devait

aller beaucoup plus loin que les autres mais, serré

parmi ses provisions, il emportait le pain du Ciel. Et

la nuit, par les chemins rudes de la montagne, il ne

trébucherait ni ne s’égarerait. Jésus n’a-t-il pas pro­

mis : « Celui qui me suit ne marchera pas dans les

ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » ?

210

Au bout de la ruelle, les enfants se retournèrent

pour lui faire de grands signes d’adieu, cinq petits

visages joyeux se découpant en noir sur la gloire du

soleil couchant.

Puis, au tournant, ils disparurent, comme absorbés

par la lumière.

211

NOTES

1. *Gourbi* : Cabane servant de maison.
2. *Oued* : Rivière, cours d’eau.
3. *Gourda* : Pièce de monnaie de peu de valeur.
4. *Muezzin* : Prêtre musulman dont la fonction est

d’appeler du haut de la mosquée les

fidèles à la prière.

1. *Souk* : Boutique, bazar.
2. *Coran* : Livre sacré des Musulmans.
3. *Casbah* : Château, citadelle.
4. *Burnous* : Grand manteau.
5. *Amulette* : Objet qui, soi-disant, doit préserver du

mal.

1. N'y *a-t-il aucun mal pour toi?:* Forme de

salutation arabe.

1. *Gandoura* : Vêtement oriental sans manche.
2. *Fakir:* Homme qui passe sa vie à des exercices

de piété.

213

TABLE DES MATIÈRES

*Aux enfants qui liront ce livre*  5

Chapitre I 7

1. 17
2. 25
3. 33
4. 39
5. 47
6. 57
7. 65
8. 73
9. 81
10. 89
11. 99
12. 109
13. 117
14. 129
15. 141
16. 153
17. 165
18. 179
19. 189
20. 201
21. 207

Notes 213

***tMaison***

***de la ttrêt***

**L.V. DAVIDSON**

Une petite fille sensible, deux

grands frères turbulents... et l’entrée

en scène inattendue d’une jeune

belle-mère.

Le premier acte risque de mal finir.

Alors, dans la maison de la forêt, va

naître une amitié exceptionnelle,

porteuse du message libérateur. La

foi toute simple de la petite fille et

celle affinée par la souffrance de son

grand ami portent des fruits.

Le ton est enjoué, naturel.

L’histoire rebondit sans cesse.

L’âme enfantine y est dépeinte en

touches aussi fraîches que délicates.

Plein de charme. Enrichissant.

***%e Woneq***

***de ^Personne***

**BERYL BYE**

Que peut-il arriver quand on

trouve, sur une colline, un poney

qui semble abandonné alors qu’on

désire si ardemment en posséder

un ? La tentation est trop forte ! Et

voici Cathy entraînée dans un en­

grenage qui la conduira loin, très

loin... Comment va-t-elle s’en

sortir ?

Qu’éprouve-t-on lorsqu’on ferme

ses oreilles à la voix de Dieu ?

Comment met-on sa vie en ordre ?

Une réponse claire, un enseigne­

ment biblique tout au long de ce

récit captivant d’une aventure sur­

prenante.

**Christine Roy**

**Au cœur des forêts de Slovaquie,**

**la découverte de l’Evangile de Jésus-Christ**

**par un enfant solitaire.**

**Un bain de fraîcheur et de pureté.**

Imprimé en France par IME AF, 26160 La Bégude de Mazenc

Dépôt légal 4e trimestre 1991 - N° d'impression 91344

La peinture pittoresque d’une

petite ville arabe à travers l’his­

toire mouvementée de Hamid et

sa petite sœur aveugle.

Des scènes passionnantes.

Des personnages attachants.

La puissance d’un Évangile

d’amour.

ISBN 2-7222-0013-9

43. FL